

SCIENCE-FICTION
Robert Silverberg

LA PORTE DES MONDES



Robert Silverberg

La Porte des Mondes

*Traduit de l'américain
par Annie Saumont*



Pocket

Titre original :
THE GATE OF WORLDS

À Robert A. Heinlein

1.

À TRAVERS L'Océan

Bientôt, sûrement – d'ici l'année 1980, peut-être – on aura fini d'inventer les machines volantes et il faudra seulement deux jours pour traverser l'océan, à la façon des oiseaux. Mais en cet an de grâce 1963 dont je voudrais parler, un tel exploit était encore chimérique. Et c'est tout simplement en bateau que je me suis rendu au Nouveau Monde.

Ce fut, sur une mer agitée, une longue traversée, et j'en garde un fort mauvais souvenir. Mais avant de gémir et me plaindre je veux d'abord vous parler de moi. Je ne suis pas du tout certain que cet ouvrage trouve jamais un lecteur. À part moi, bien sûr. Je l'écris donc pour moi, et j'espère par là y voir plus clair dans ce qui m'est arrivé durant mon séjour aux Hespérides. Mais qui sait ? Supposons que j'écrive ici un livre qui devienne célèbre dans le monde entier, qu'on traduise en toutes les langues, même en turc et en arabe. Si cela devait arriver, il est préférable qu'on sache tout de suite qui je suis.

Dan Beauchamp. Anglais. Domicilié habituellement à New Istanbul, une ville que je préfère appeler Londres. Né le 16 août 1945. Ça me faisait donc dix-huit ans quand j'ai entrepris ce voyage. Taille : un mètre soixante-dix-neuf et demi, en m'étirant au maximum. Poids : quatre-vingts kilos. Teint : clair. Avec des yeux bleus et des cheveux blonds. Personne ne pourra jamais me prendre pour un Turc.

Vous avez déjà dû remarquer que j'ai une certaine répugnance à utiliser le calendrier islamique. Même chose pour le système musulman des poids et mesures, un legs de nos maîtres les Turcs, et bien qu'on s'en serve constamment en Europe. Les Beauchamp tiennent à leur indépendance. C'est une tradition dans la famille. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, alors

que tout Anglais un peu sensé s'inclinait cinq fois par jour en direction de La Mecque en marmonnant les prières musulmanes, les Beauchamp se cachaient dans les caves de Londres pour y célébrer la messe. Quand les Turcs ont été chassés, la plupart des coutumes qu'ils avaient imposées à leurs sujets sont restées en usage. Mais vous n'entendrez jamais un Beauchamp implorer les faveurs de Mahomet !

Puisque j'aime tant l'Angleterre et les mœurs anglaises, vous devez vous demander pourquoi j'étais en route vers les Hespérides.

C'est très simple : juste une question d'argent.

Pour un garçon qui veut faire son chemin, l'Europe n'est guère l'endroit où chercher la fortune. Ni même la gloire. Elle a été affaiblie, brisée même, par six siècles de malheurs. Un homme doit se tourner vers d'autres rivages. Vers l'Afrique, peut-être. Ou les Hespérides.

J'ai choisi le monde occidental. Je le dis ici non sans quelque emphase, voilà ce que signifient pour moi les Hespérides : l'Ouest. Deux grosses masses au milieu de l'Océan, entre l'Europe et les Indes, les Hautes-Hespérides, les Basses-Hespérides, et ce maigre serpentin qu'on appelle les Hespérides Centrales. Les gens du pays ont, bien sûr, leurs noms particuliers pour ces continents. Mais un Anglais qui appelle Roma « Rome » et Firenze « Florence » ne va pas s'embarrasser de mots impossibles, en nahuatl ou en quechua, alors qu'il dispose pour les terres de l'Ouest d'un nom aussi ravissant que « les Hespérides ».

N'allez pas vous figurer, pourtant, que seules des raisons abstraites me poussaient vers l'Ouest. Ma famille était ruinée. Mon père, qui atteint les deux mètres, et dans un monde meilleur serait roi pour le moins, s'était risqué à prospecter une mine de charbon des Midlands. Les nouvelles usines de notre pays tardivement industrialisé montraient pour le charbon un appétit monstrueux et tout homme qui s'offrait à nourrir ces hauts fourneaux voraces était certain de s'enrichir. Tout homme, à l'exception de mon père qu'Allah – c'était visible – avait marqué de son signe. Ce ne pouvait arriver qu'à lui de creuser le premier puits droit au-dessus d'une rivière

souterraine. La mine inondée, six ouvriers noyés, une prairie transformée en marécage, le scandale et les tourments d'une poursuite judiciaire : voilà ce que fut son aventure.

L'argent, il n'en restait pas. Tim, mon frère aîné, s'engagea pour cinq ans dans les Janissaires. Devenu un des Légionnaires chrétiens du Sultan, il se bat à présent contre les soldats du Pacha d'Égypte. Sally, ma sœur plus jeune, pour échapper à la honte de la banqueroute paternelle, se dépêcha d'épouser un diplomate russe. C'était en 1962. Elle vit maintenant à la cour du Tzar et passe probablement son temps à grelotter.

Moi seul restais. Cela dura quelques mois. Mais la situation devint insupportable. J'en avais assez de regarder mon père cogner du poing dans sa colère contre les murs de la maison et d'attendre qu'elle s'écroule : mon père n'a jamais eu la main légère. Je n'en pouvais plus de voir jour après jour son visage figé en une expression à la fois rageuse et chagrine. Le simple bruit du charbon versé dans la chaudière, un soir de temps froid, suffisait à rouvrir ses blessures et il s'épanchait de nouveau en lamentations interminables.

Il me fallait partir. J'avais mis de côté quelques ducats. Ils me serviraient à payer ma traversée sur le *Xochitl*, un vapeur aztèque qui faisait le service entre Southampton et le Mexique. Ce n'était pas une fugue. J'avais ma famille de ce que je voulais faire, en termes clairs et concis.

« Je vais aux Hespérides. Pour gagner de l'argent et posséder des terres. Il se peut que je devienne un prince chez les Aztèques. »

« Qu'est-ce qui te le fait espérer ? » demanda mon père qui voyait la défaite frapper à toutes les portes. Ce sont des brutes. Ils t'arracheront le cœur, voilà ce qu'ils feront. »

« Oh, papa, ça fait un million d'années qu'ils en ont terminé avec ce petit jeu-là. »

« J'en doute. Le Mexique ruisselle de sang. Si tu dois aller quelque part, va plutôt au Pérou. »

Puisqu'il s'efforçait déjà d'influencer mon choix, cela voulait dire que j'avais gagné. Je ris, objectant : « Je n'ai pas appris la langue qu'il faudrait, papa ! Je ne sais pas l'inca, mais voilà des mois que je fais du nahuatl ! »

« Tu as appris en cachette à parler comme les Aztèques ? » dit-il, surpris. Il ajouta : « Je ne te crois pas. » Je souris et débitai une phrase en nahuatl, cette langue toute en chuintements et trilles perlés dont on n'aborde pas l'étude sans une véritable terreur. Je doute fort que Moctezuma XII eût compris ce que je disais mais mon père parut impressionné et il n'est pas homme à se laisser impressionner facilement.

Il demanda : « Qu'as-tu dit ? »

Je répondis fièrement : « Que je reviendrai à la maison ayant fait fortune au Mexique. »

Et je partis. C'était la veille du couronnement du roi Richard, mais je manquerais les réjouissances, mon bateau allait lever l'ancre. Je traversai l'Angleterre dans un train enfumé, monstre grondant et infect ; j'en descendis le lendemain tout couvert de suie, à Southampton. Sur les pancartes de la gare on pouvait lire « Port Mustapha ». Voilà presque soixante ans que les Turcs ont été chassés d'Angleterre mais le pays n'a pas encore réussi à se débarrasser de leurs noms païens. Cela prouve à quel point il est affaibli. Port Mustapha, vous vous rendez-compte !

Le *Xochitl* était à l'ancre, face à la jetée. Et c'était un bateau magnifique.

Le Mexique est devenu la première puissance maritime du monde, devant la Russie et le Japon. J'ai entendu dire qu'au Pérou, les Incas s'affairent à présent à construire une flotte, c'est un épisode de la guerre des nerfs avec leurs rivaux mexicains. Quoi qu'il en soit, pour le moment, quand on traverse l'Océan, c'est sur un navire aztèque.

Ce que je voyais devant moi, c'était un superbe vapeur dont la coque blanche s'élevait fièrement au-dessus de l'eau, flanquée de deux roues à aubes, deux roues énormes, sans doute plus grandes qu'il n'était nécessaire, car les Aztèques ont toujours aimé l'ostentation. Sur les flancs du navire ils avaient peint les images, aux couleurs crues et trop brillantes, de leurs affreuses divinités. On voyait là l'horrible Huitzilopochtli à tête de crocodile, Xipe Totec, le Dieu Écorché, et Quetzalcoatl, le Serpent à Plumes. Près de l'étrave, la déesse-mère, Coatlicue, étalait son corps hideux. Elle est pour les Aztèques à peu près ce

qu'est la Vierge Marie pour nous autres chrétiens, néanmoins j'ai peine à croire qu'ils puissent éprouver de la tendresse pour cette figure de cauchemar. Mais après tout, ces gars du Mexique sont bien libres de choisir les dieux qu'ils veulent honorer.

Le *Xochitl* était sur le point d'appareiller. Tout un déploiement de toile flottait dans la brise et, bien entendu, la même collection de monstruosités sacrées se retrouvait sur les voiles peintes. Je savais que ces horreurs à la mâchoire carnassière étaient chargées de nous protéger pendant notre long voyage mais je n'en éprouvais qu'un maigre réconfort. Je passai sur mon épaule la courroie de mon havresac et me joignis à ceux qui embarquaient.

Mes compagnons de voyage étaient pour la plupart de riches Aztèques rentrant chez eux après avoir visité notre pittoresque Europe. Ils portaient leurs atours habituels, capes de plumes, bandeaux étincelants ornés de plumes eux aussi, pierres précieuses aux oreilles et aux narines, anneaux d'or aux poignets et chevilles. Il fut un temps où les Aztèques s'en tenaient comme tout le monde aux simples vêtements de l'époque, mais depuis que le Mexique est devenu une puissance mondiale, ils ont cherché à renouer avec nombre de leurs traditions, à l'exclusion toutefois des sacrifices humains. Et aujourd'hui ils se pavinent comme pour une mascarade, dans le riche accoutrement de leurs ancêtres sanguinaires.

Il y avait aussi à bord quelques Péruviens. Cela me surprit un peu car les relations sont toujours tendues entre le Mexique et le Pérou. Toutefois ce n'est pas la guerre, mais seulement une sorte d'hostilité glacée, et je suppose que les Aztèques sont heureux de rafler un peu d'argent aux Incas. Les Incas faisaient grise mine. Visiblement, ils n'appréciaient guère de rentrer chez eux sur un bateau étranger. Après tout, c'était bien leur faute, ils auraient dû se presser un peu plus pour se constituer une flotte. Ils étaient vêtus d'austères chasubles blanches sans aucune décoration, comme s'ils cherchaient ainsi à mettre en évidence la stupide vanité des Aztèques.

Les autres passagers, une vingtaine tout au plus, étaient de provenances très diverses : deux hommes d'affaires africains venaient probablement du Mali ; il y avait un petit marchand

russe tout ratatiné, quelques Espagnols conversant en arabe, deux Turcs qui pouvaient être des ambassadeurs à la cour du roi Moctezuma ; un couple de touristes gros et gras originaires du Ghana ; et plusieurs citoyens des Hautes-Hespérides qui rentraient chez eux en faisant un détour. J'étais le seul Anglais à bord. Parmi ces gens au teint basané, du brun cuivré au noir le plus profond, c'était moi qu'on remarquait.

L'équipage aztèque nous fit monter à bord. On m'attribua dans l'entrepont, bien entendu, une cabine que j'allais partager avec trois autres voyageurs, trois Peaux-Rouges des Hespérides du Nord. Ils me firent un sourire engageant et me saluèrent poliment en turc, qui était – m'avouèrent-ils plus tard – le seul langage européen dont ils connaissaient quelques mots.

Je me serais coupé la langue plutôt que de prononcer une seule syllabe en turc. Aussi répondis-je en nahuatl.

Ils eurent l'air surpris, puis en colère, et finalement ravis. Ils saisissaient ma tactique : ils s'étaient adressés à moi dans la langue de ceux qui avaient été les maîtres détestés de l'Europe et je leur avais répondu dans la langue des Aztèques tout-puissants et haïs, qui non seulement régnaient sur le Mexique mais sur une grande partie des Hautes-Hespérides. C'était de bonne guerre ; leur malheur était le mien.

Après ça, notre entente fut parfaite.

L'un d'eux sortit une bouteille d'un alcool aztèque, cette liqueur ardente à base de jus de cactus fermenté. Avec un large sourire il me tendit le flacon.

Je ne raffole pas des boissons fortes. Les raisons qui m'y font toucher sont purement politiques ; je veux dire par là que, la religion des Turcs leur interdisant tout alcool, quiconque ne peut souffrir les Turcs prendra plaisir à en boire un verre. Il peut aussi m'arriver de boire par souci de courtoisie : lorsqu'un étranger me tend en souriant une bouteille, un étranger qui doit, pendant plusieurs semaines, partager avec moi une petite cabine, je ne saurais refuser son offre. Pourtant je ne recherche pas les vertiges de l'ivresse. Il est déjà très difficile d'aller droit son chemin dans la vie. Rien de tel que l'alcool pour vous faire trébucher.

Mais il y a les cas exceptionnels, quand politique ou politesse obligent. Donc, cette fois-là, je pris la bouteille, la portai à mes lèvres, et renversant la tête en arrière avalai juste assez d'alcool pour ne pas vexer mon compagnon. Je fis claquer ma langue en connaisseur et lui rendis son bien. Les trois Peaux-Rouges manifestèrent leur contentement en frappant du pied le sol de la cabine. Un moment plus tard, l'un d'eux sortait un couteau. Je me demandai comment j'avais pu l'offenser tout en me préparant à vendre chèrement ma vie.

Mais il ne songeait nullement à se battre. Il repoussa du pied le tapis de paille couvrant le sol de la cabine et traça d'un geste rapide une carte acceptable des Hautes-Hespérides. Puis le couteau creusa un X dans le plancher, à cinq centimètres environ au-dessus de la péninsule qui s'avance à l'extrême sud-est du continent.

Il dit en nahuatl : « C'est là que nous habitons. »
J'acquiesçai d'un signe de tête.

Il demanda : « Tu viendras nous voir ? »

« J'aimerais bien. » Je tenais à être poli, mais pour l'instant je n'avais pas l'intention de mettre les pieds dans cette partie des Hespérides du Nord.

Il fit un cercle autour du X comme pour s'assurer que j'avais bien vu. « Ici, la maison. Près de la mer. »

Les autres frappèrent des pieds, ravis. La bouteille d'alcool réapparut.

Puis on me tendit le couteau.

Je supposai qu'ils voulaient maintenant que je leur montre où j'habitais. J'esquissai une carte des Iles Britanniques et marquai d'un X l'emplacement de Londres.

« Ah oui, dirent-ils, New Istanbul. »

Je corrigeai sèchement : « Londres. »

Dans leur nahuatl hésitant, ils s'excusèrent aussitôt, en hommes qui ont perdu eux aussi leur indépendance et savent ce que cela veut dire. Ils ajoutèrent : « Oui. Londres. Bien sûr, Londres. »

Je leur rendis le couteau. Le plus hardi des trois fit non de la tête en refermant mes doigts sur le manche. Un cadeau ? Non. Il fit le geste de lancer quelque chose vers le mur. Quoi ? Un jeu ?

Oui, oui, un jeu. Une bonne partie de lancer-de-couteaux, pour passer le temps.

Eh bien, pourquoi pas ?

Comme tout garçon de bon sens, j'avais gaspillé dans ma vie bien des moments irremplaçables à faire des choses totalement inutiles telles que lancer des couteaux. Je soupesai celui qu'on me passait, l'étudiai un instant. Il était plus long que ceux auxquels j'étais habitué, avec un manche épais et lourd. Je refermai légèrement les doigts sur le métal froid. Ma main s'en alla prendre son élan derrière mon dos, puis d'un vif mouvement du poignet, j'expédiai la lame en direction de la cloison.

J'avais mal évalué la distance. Le couteau bascula, heurta du manche la poutre que je visais et rebondit brutalement. La lame tinta contre le plancher. Mes nouveaux amis sourirent, l'air un peu embarrassé. Je ramassai le couteau.

Quand on lance un couteau, le secret du succès est de le faire tournoyer de telle façon qu'il vienne frapper la cible pointe en avant et à bonne vitesse. Je calculai que mon couteau avait fait un demi-tour de trop. Je fis une seconde tentative.

Tchuuitt ! Cette fois la lame s'enfonçait dans le bois. Elle tenait bon. On me glissa un autre couteau dans la main. Je le lançai.

Tchuuitt ! Il alla se loger à deux centimètres du premier.

J'acceptai un troisième couteau, pliai le coude et lançai.

Tchuuitt ! Dans la cloison de la cabine, les pointes des trois couteaux marquaient les sommets d'un triangle équilatéral. Mes amis au teint cuivré m'acclamèrent follement. La bouteille d'eau-de-vie passa à la ronde. Mes compagnons arrachèrent leurs couteaux du mur et me prièrent de leur faire une nouvelle démonstration de mon adresse.

Tchuuitt ! Tchuuitt ! Tchuuitt !

Mon tir était au point. J'aurais pu passer tout le reste du voyage à enfoncer un couteau dans le mur juste à l'endroit où je voulais qu'il se place.

Les autres, chacun à son tour, prirent la relève. Il ne me fallut guère de temps pour me rendre compte qu'ils étaient des experts à ce jeu ; leur adresse valait la mienne et je ne trouvais

là rien de surprenant. La surprise était de leur côté. Pas un instant ils n'avaient imaginé que je puisse être un concurrent sérieux. Je les sentais très impressionnés de découvrir qu'un Blanc pouvait manier leur arme avec tant d'habileté. Je récoltais le fruit de toutes ces heures où s'était gaspillée ma jeunesse.

Un peu plus tard, la bouteille était vide et la paroi de la cabine criblée d'encoches. Je trouvais que le voyage avait bien commencé.

Commencé ? C'était vite dit. Nous étions encore dans le port.

Quelqu'un poussa la porte. Un Aztèque arrogant avança la tête à l'intérieur de la cabine. Il n'avait pas même frappé. À la façon dont il était vêtu, à son air méprisant on aurait pu le prendre pour le frère cadet du roi Moctezuma. Il n'était pourtant qu'un simple garçon de cabine.

Il demanda sèchement, en nahuatl : « Vos papiers ? »

Lorsqu'il les eut en main, il les étudia un moment, puis nous les rendit d'un geste brusque, en les froissant. Il avait l'air de considérer les trois Peaux-Rouges comme du bétail, et moi comme un curieux animal à l'odeur particulièrement fétide. Il embrassa d'un coup d'œil hautain l'ensemble de la cabine, les couteaux, la cloison fendue, et sa grimace exprimait la conviction qu'on ne pouvait rien attendre de mieux de pareilles brutes. Puis il annonça : « Nous partons dans une demi-heure. Vous mangez quand la cloche sonne. »

Il sortit.

Un de mes amis expédia prestement son couteau vers la porte au moment où l'Aztèque la fermait. S'il avait été encore là, le couteau lui passait au travers de la pomme d'Adam ; ce qui nous fit bien rire.

Et voici l'enseignement à tirer de l'incident : les gens qui veulent régner sur les autres s'attirent leur haine. C'est vrai des Turcs en Europe, des Incas dans les Basses-Hespérides, des Aztèques dans tout le Nouveau Monde, des Russes en Russie. S'il arrive que vous apparteniez à une race de seigneurs, essayez donc, envers ceux que vous opprimez, d'un peu de courtoisie. Vous aurez ainsi une chance de vivre plus longtemps. Moi-même j'aurais bien embroché cet Aztèque ; pourtant il n'avait rien fait de plus que de me lancer un regard soupçonneux.

Quelques instants plus tard nous étions sur le pont, observant la manœuvre. Une fois l'ancre levée, les voiles s'enflèrent, se gonflèrent, et les roues à aube se mirent à tourner.

Je regardai une dernière fois la douce et verte Angleterre.

Puis le *Xochitl* sortit majestueusement du port et se dirigea vers l'Océan sans fin. La corne retentit en un adieu sonore.

Je contemplai toute cette eau qui s'étendait devant moi. Loin, là-bas, le soleil plongeait dans la mer et la lumière dansait à la crête des vagues. Je partais vers un monde inconnu, que je savais différent de celui où j'avais vécu. Et j'aurais, dans ce monde nouveau, une chance de pouvoir réaliser mes rêves.

Quelqu'un me poussa du coude. C'était un des lanceurs de couteaux. D'un geste du menton il désignait un marin aztèque à l'imposante stature. Et il suggéra : « On le pousse par-dessus bord ? »

« Je ne pense pas que ce soit une très bonne idée. »

Il redescendit du pont avec moi. Le bateau voguait vers l'Ouest. Cette nuit-là, je rêvai que j'entrais dans le palais de Moctezuma. Le roi me prenait par la main, m'appelait Dan, et m'assurait qu'il était très heureux de me recevoir dans son pays.

2.

LE ROYAUME DE MOCTEZUMA XII

Je ne céderai pas à la tentation de raconter la traversée en détail.

Ce fut une expérience fort déplaisante et je ne vois guère de raison d'en infliger le récit à mes lecteurs, si j'ai la chance d'en avoir un jour. D'ailleurs, ce serait en quelque sorte revivre mon voyage que de le raconter et je n'en ai pas la moindre envie.

Disons donc simplement que les six semaines furent comme six mois, des mois de houle et de tangage, de pluie glacée et autres désagréments. J'eus le mal de mer pendant quinze jours, ce qui était plutôt un avantage : je rejetais la nourriture aztèque avant que mon appareil digestif ne l'absorbe. Puis je devins bon marin et cessai de vomir mes repas qui désormais me firent mal à l'estomac. Je finis par m'habituer à la nourriture mais jamais à vivre ballotté sur l'eau, enfermé dans une petite boîte.

Je n'étais pas le seul à souffrir et cette constatation me réconforta quelque peu, principalement lorsque je remarquai le comportement de l'équipage. Les Aztèques ne sont pas navigateurs par inclination, et si l'orgueil national leur fait prendre la mer ça ne veut pas dire qu'ils y trouvent du plaisir. Portugais, Espagnols, Italiens, ceux-là sont de vrais loups de mer, mais en bons musulmans, quand ils quittent l'Europe, c'est pour se diriger vers l'est. Je tirai quelque satisfaction à voir les marins mexicains aux longues jambes penchés sous le vent contre le bastingage et dégurgitant leur dîner. (J'appris moi-même très vite qu'il est judicieux de ne pas vomir contre le vent.) Mais dans l'état où je me trouvais moi-même, mon sourire ressemblait plutôt à une grimace.

Je passais une partie de mon temps à lancer des couteaux, avec mes compagnons de voyage. Ces braves gens paraissaient

disposés à pratiquer ce jeu dix-huit heures sur vingt-quatre, jusqu'à ce que la paroi de notre cabine soit aussi mince qu'une feuille de papier et le sol recouvert d'une couche épaisse d'éclats de bois. J'éprouvais le besoin d'un peu plus de variété. Parfois je les priaient de m'excuser et allais me joindre aux autres passagers. Comme je n'en trouvais pas un qui fut disposé à admettre qu'il connaissait l'anglais, je devais m'exprimer en nahuatl, une excellente occasion d'élargir mon vocabulaire.

La plupart des voyageurs mexicains, des gens riches et guindés ne s'intéressaient pas le moins du monde à ce pauvre type qui venait d'Angleterre. Cependant je reçus un jour les confidences d'un Péruvien de seize ans qui se prétendait amoureux – simple flirt de voyage, sans doute. La fille était une jeune Aztèque (en amour, pas de politique) et par elle je fis connaissance de son frère, un élégant Mexicain de deux ans mon aîné. Il était suffisamment en rébellion contre ses parents pour éprouver le besoin d'en parler.

Il se nommait Nezahualpilli. Un nom plutôt simple pour un Aztèque. (Essayez donc un peu un de ces mots barbares comme Ixtlilxochitl, qui était le nom de son père.) Il avait fait le grand périple touristique qui comprend, Rome, la Grèce, la Turquie, avec le détour jusqu'à l'Egypte, et maintenant il rentrait chez lui pour se marier. D'après ce que je pus saisir, la future épouse était grosse, d'esprit lent, le visage moustachu, mais sa famille possédait une plantation de cacaoyers aussi vaste que le Yorkshire.

Le mariage avait été arrangé par Papa Ixtlilxochitl et toute protestation de la part de Nezahualpilli lui aurait coûté son héritage. C'était là son problème. Le mien était tout différent, je naviguais vers le Nouveau Monde avec six shillings en poche et pas la moindre idée de ce que j'allais faire, bien décidé toutefois à ce que ce fût quelque chose d'exaltant et de grandiose.

« Tu n'as rien arrangé à l'avance pour ton séjour au Mexique ? » me demanda Nezahualpilli.

« Rien. »

« Alors, que feras-tu ? »

« Je ne sais pas. »

« Nous refusons les indigents. On va t'arrêter et t'envoyer à l'armée. »

« Oh non. Ce n'est pas pour ça que je suis venu au Mexique. »

Il fit encore remarquer : « Mais tu n'as rien d'autre à y faire. »

Je reconnus que c'était vrai. Je reconnus que j'agissais à l'étourdie. J'avais surtout voulu fuir la maison, avec la permission de mes parents, sans doute, mais sans vrai plan pour l'avenir. En m'embarquant pour les Hespérides, je me berçais de l'espoir naïf d'être un de ces audacieux auxquels sourit la fortune.

Je demandai : « Eh bien, toi, que ferais-tu si tu étais à ma place ? »

Nezahualpilli réfléchit un moment, puis répondit : « D'abord, j'irais à Tenochtitlan. La capitale est l'endroit où il se passe quelque chose. Je me mettrais alors à la recherche d'un membre de la famille royale, quelqu'un de jeune et d'ambitieux, et entrerai à son service. À partir de là, tout peut arriver. Nos princes sont assez turbulents. Ils font souvent des projets d'aventures militaires. Si tu choisis bien, tu peux y trouver ton profit. »

« Veux-tu me donner le nom d'un de ces princes, pour que je m'efforce de le rencontrer, à Tenochtitlan ? »

Il haussa les épaules : « Je ne suis pas de cette ville. Je ne me mêle pas de ce genre d'affaires. C'était simplement une suggestion, et qui vaut ce qu'elle vaut. »

Nezahualpilli refusa d'en dire davantage ; je n'insistai pas. Bien qu'Aztèque, il m'était sympathique. J'appris plus tard qu'il n'était pas un pur Aztèque, car il venait de Texcoco, une ville à l'est du grand lac, au cœur du Mexique ancien. Texcoco était déjà une grande ville quand les Aztèques mâchaient encore de la boue, sur les hauts plateaux du Nord, et même à présent, après six siècles, ses habitants ne voient dans les Aztèques que des intrus. Nezahualpilli m'invita à lui rendre visite lorsque je passerais à Texcoco. « Je te présenterai à ma femme, dit-il d'un air lugubre.

Je réfléchis à son conseil pendant que notre bateau approchait du Mexique. Plus j'y pensais, plus l'idée me plaisait. Oui, j'irais trouver quelque vaillant prince, je lui déclarerais hardiment : « Me voici, pour vous servir. Dans mes veines coule le sang du roi Arthur. Richard Cœur de Lion est aussi mon ancêtre. Et Jacques le Valeureux qui s'est baigné dans des fleuves de sang turc. Prenez-moi à votre service, et ensemble, nous atteindrons la gloire. » Oui, c'était ce qu'il fallait faire.

Nous naviguions à présent dans les eaux tropicales. Le soleil étalait sur la moitié du ciel son grand œil jaune et boursouflé. Je commençai à craindre l'effet de ses rayons ardents sur ma peau d'Anglo-Saxon habitué au climat brumeux de Londres ; je décidai de ne m'y exposer que progressivement. Après quelques essais douloureux, j'arrivai à mes fins : au bout de dix jours, je pouvais supporter la brûlure du ciel, à l'exception du soleil de midi, et ma peau se hâlait rapidement.

Je commençais juste à me demander si le voyage finirait un jour quand circula l'information que nous allions entrer dans le port mexicain de Chalchiuhcueyecan. Non, ce n'est pas un mot que j'invente, et je ne trouve pas qu'il soit particulièrement difficile à prononcer, maintenant que j'ai passé quelque temps au Mexique. Prenez seulement une syllabe à la fois et vous verrez que ça ira. Ce port appartient à la province de Cuetlaxtla, qui se trouve sur la côte est de la partie étroite du Mexique, juste avant que les terres s'élargissent pour former les Hespérides Centrales.

Il faisait chaud. Je n'avais jamais encore connu une chaleur semblable, c'était comme une épaisse couverture pesant sur le monde. Parfois je croyais entendre grésiller mes poumons aspirant l'air brûlant. Ma peau luisait de sueur. Scrutant le rivage, à travers la brume étouffante, je vis les vertes frondaisons d'arbres inconnus et une plaine basse, marécageuse, s'étendant jusqu'à l'horizon. On m'avait averti que certaines régions du Mexique étaient torrides ; cette chaleur infernale me surprenait pourtant. Et s'il ne faisait pas plus frais à l'intérieur ? Je n'ai jamais aimé la chaleur, et je dois avouer que c'était la raison qui m'avait fait choisir le Mexique de préférence à l'Afrique. Et pendant que nous nous préparions à

toucher terre à Chalchiuhcueyecan, je me demandais si je n'avais pas fait là une erreur regrettable.

Les roues à aubes tournaient avec une lenteur solennelle tandis que le bateau approchait du rivage. Nezahualpilli vint vers moi, à présent revêtu de sa plus belle parure aztèque, chamarré, avec des perles aux oreilles, la cape de plumes, tout l'attirail.

« Bonne chance. Que les dieux soient avec toi. J'espère que ceci pourra t'aider. »

Il enfonça quelque chose dans ma poche et me tourna le dos.

Je le regardai un instant s'éloigner, puis je sortis de ma poche ce qu'il y avait introduit. C'était une liasse de billets de banque, de l'argent mexicain ; chaque billet portait l'image d'un dieu à la bouche grande ouverte. Il m'avait donné plus d'une douzaine de cacaos-or. Le cacao-or vaut presque deux livres sterling, ou trois ducats, en comptant comme les Turcs ; c'est-à-dire que Nezahualpilli m'avait donné autant d'argent qu'un ouvrier anglais peut espérer en gagner dans une bonne année.

Une aumône ? Dan Beauchamp accepterait une aumône ?

J'allais me précipiter à sa suite pour lui jeter son argent à la tête. Un instant de réflexion et je changeai d'avis. J'ai toujours été un garçon raisonnable, après les premières réactions souvent trop vives. La liasse de billets ne représentait rien d'autre, pour Nezahualpilli, qu'un peu d'argent de poche ; à eux seuls ses bijoux valaient probablement cent fois plus que ce qu'il m'avait donné. Moi, je ne possédais que quelques shillings qui tintait dans ma poche, et tout ce que je pouvais en faire, c'était les vendre au poids de l'argent, puisqu'ils n'avaient pas cours au Mexique. J'étais parti sans un sou, espérant vaguement que la chance serait du voyage. La chance venait d'enfoncer dans ma poche une douzaine de cacaos-or. Allais-je me déclarer offensé ? Je remerciai silencieusement Nezahualpilli de sa générosité et descendis chercher mes affaires.

Une heure plus tard, je posai le pied sur le sol mexicain. Je m'étais attendu à trouver un continent différent et je ne fus pas déçu. Après tout, c'était le Nouveau Monde, l'hémisphère qui fascinait les Européens depuis qu'en 1585 les vents avaient poussé Diogo Lobo vers lui, à travers l'immense Océan, alors

qu'il voulait aller du Portugal en Afrique. Ces arbres étranges, ces fleurs inconnues, ces constructions trapues, les idoles fascinantes dressées au bout de la jetée, les enfants nus et bruns courant sur le rivage, l'odeur épicee des nourritures qu'on préparait, tout cela m'enchantait moi aussi. C'était un monde nouveau, en effet ! Et quoi qu'il pût m'arriver, je me réjouissais d'être venu.

« La Douane ! » Une voix rude beuglait à mon oreille : « En rangs pour le contrôle de la douane ! »

Le seul mot de « contrôle » m'exaspère. Les modestes voyages que j'ai faits jusqu'ici ont suffi pour que j'exècre cette stupide obligation de s'expliquer avec les bureaucrates chaque fois qu'on traverse une frontière. En Europe, ça peut être proprement infernal, spécialement quand on parcourt les Pays Teutoniques : tous les deux ou trois kilomètres on entre dans un nouvel État souverain et il faut recommencer. Je pensais que je n'aurais à accomplir ces formalités qu'une seule fois au Mexique, mais c'était encore une fois de trop.

La file des passagers n'en finissait pas. Les Mexicains, et ils étaient nombreux, venaient en tête. Puis suivaient les ressortissants de nations puissantes, à ménager sur le plan politique, Péruviens, Turcs, Russes, Ghanéens. En queue les citoyens de pays sans importance, les Espagnols, les habitants des Hautes-Hespérides. Et puis moi. J'observai que le contrôle de chaque passager demandait environ une minute ; et il y en avait cinq cents, presque tous devant moi, et seulement trois douaniers.

Trois heures plus tard, complètement desséché par le soleil dont rien ne nous protégeait...

« Passeport ! » Je m'entendais enfin interpeller par la voix hargneuse du douanier.

Il avait parlé en turc, supposant que je parlais moi-même cette langue puisque tous les Européens la connaissent, en plus de leur propre langage. C'était un Aztèque, de taille imposante, mais svelte dans sa tunique aux ornements habituels qui s'ouvrait sur sa poitrine nue, luisante de sueur, et de la couleur des vieux parchemins. Je le regardai de travers et lui présentai mon passeport.

Il l'ouvrit, examina la photo, puis leva les yeux vers moi.
« Dan Beauchamp ? »

« Lui-même. » J'avais parlé nahuatl.

Obstinément, dans l'intention de me blesser, peut-être, il continua à parler turc. « Nationalité ? »

« Anglais. »

« Durée du séjour au Mexique ? »

« Je ne sais pas encore. Je resterai peut-être... indéfiniment. » Je parlais nahuatl.

« Est-ce que vous vous moquez de moi ? »

« Pardon ? Je ne comprends pas. »

« Parlez turc. »

« Je ne suis pas turc. »

« Vous êtes européen, non ? »

« Je suis anglais. Voulez-vous que je parle anglais ? »

« Parlez turc. »

Je lui dis plusieurs choses en anglais, avec de bons vieux mots très énergiques que je m'abstiendrais de répéter ici. Et j'attendis, retenant mon souffle. S'il comprenait l'anglais, je risquais de me retrouver étendu sur la pierre d'un autel, un prêtre fouillant ma poitrine pour m'arracher le cœur.

Il ne comprit pas !

Il demanda : « Quoi ? Vous dites ? »

« J'ai dit en anglais que puisque je suis anglais je ne vois pas pourquoi je parlerais turc. J'ai appris le nahuatl. Je m'adresserai à vous dans cette langue. »

Comme tous les bureaucrates lorsqu'un événement prend une tournure imprévisible, il était totalement déconcerté. Les Européens ne sont pas censés connaître la langue mexicaine. Il est admis qu'ils parlent turc. Cet homme, dont j'ébranlais les certitudes, exprima clairement d'un regard son envie de me réexpédier à Southampton par le prochain bateau et me demanda, dans sa propre langue, toutefois : « Pourquoi êtes-vous venu au Mexique ? »

« Pour servir dans l'armée. »

« Nous n'avons que faire de soldats à la peau blanche. »

« Attendez de me voir me battre. »

Il retroussa les lèvres en une grimace qui découvrait la double rangée des dents teintées suivant les critères de la beauté chez les Aztèques.

« Entrée refusée, dit-il. Vous n'avez pas de visa de touriste, et pas de permis de travail. Nous ne voulons pas de vous. »

« Mais... »

« Il y a un bateau pour l'Europe dans huit jours. D'ici là, vous resterez en détention. »

Il se retourna pour faire signe à deux gardes d'aspect sinistre, armés de lances et de pistolets. Je me voyais déjà emmené de force jusqu'à une horrible cellule où on me garderait enfermé en attendant de me jeter dans le prochain bateau partant pour l'Europe. Ce serait plutôt vexant de réapparaître à Londres un mois plus tard, forcé d'admettre que les Aztèques n'avaient pas voulu de moi.

La situation demandait un peu d'improvisation.

Pendant que le douanier s'efforçait d'attirer l'attention des gardes, je repris mon passeport et glissai entre les pages un des billets de banque de Nezahualpilli. Puis je déclarai à voix haute : « S'il m'arrive quelque chose, le prince Axayacatl en sera avisé. »

À cette mention du fils et héritier du roi Moctezuma, le douanier fit volte-face. Il avait légèrement blêmi sous ses fards.

« Qui ? »

Je répétai, d'un air suffisant : « Axayacatl », en espérant que ma prononciation n'était pas trop exécutable. Ce *x* prend en réalité le son *ch*, et l'ensemble donne quelque chose comme Ah-chah-yah-catl. J'ajoutai : « Le Prince recrute des Anglais comme gardes du corps. Vous ne le saviez pas ? Il m'a fait venir spécialement d'Angleterre et n'apprécierait guère que je sois mal traité. »

Je lui servis ma tirade avec tant d'aplomb qu'il parut convaincu. Il eut pourtant une dernière hésitation : « Pouvez-vous me prouver ce que vous avancez ? Avez-vous un document signé du prince ? »

« Voici. »

Et pour la seconde fois, je lui tendis mon passeport.

Il l'ouvrit, découvrit le billet de banque flambant neuf. La main qui s'avance... Un geste preste qui doit être une sorte de réflexe chez ceux qui disposent de quelque pouvoir dans l'accomplissement d'une fonction publique. Les longs doigts se refermant sur l'argent comme sur une proie. Le poing qu'on serre... La main avait disparu. L'argent aussi.

L'homme saisit alors un tampon de bois, le trempa dans l'encre d'une coupelle et l'appliqua sur mon passeport. J'étais libre d'entrer au Mexique.

Comme je traversais le baraquement de la douane, il me cria : « Bonne chance au service du Prince Axayacatl ! »

Une fois sorti, j'attendis quelques minutes que mes trois Peaux-Rouges lanceurs de couteaux en aient fini avec le contrôle. Eux, du moins, n'eurent pas d'ennuis. Lorsqu'ils me rejoignirent, ce fut pour me donner une chaleureuse accolade, en évoquant une dernière fois les bons moments passés ensemble sur le bateau. Ils me firent promettre de leur rendre visite si jamais j'allais un jour dans leur pays et je m'y engageai solennellement. Puis le plus vieux, qui avait toujours été le plus communicatif, me mit dans la main son couteau enfermé dans sa gaine et insista pour que je le garde.

« Non. Je ne peux vraiment pas accepter. »

« Il faut. Tu en auras besoin. C'est un bon couteau, un couteau superbe. Il porte bonheur. »

« Mais voyons... »

« C'était le couteau du grand-père de mon grand-père. »

« Voilà justement pourquoi je ne peux pas l'accepter. »

Le regard d'Opothle se durcit. Il repoussa ma main qui s'efforçait de lui rendre l'arme. Je commençai à me rendre compte que je l'insultais en refusant son présent.

« Tu vas prendre ce couteau », dit-il. C'était un ordre. Si je refusais plus longtemps cela finirait par une bagarre.

Je déclarai : « D'accord. Je prends ton couteau. Je te suis très reconnaissant. C'est pour moi un très grand honneur. »

« Quand tu seras dans notre pays, tu viendras nous voir », dit Opothle, gravement. Il me donna une légère bourrade en signe d'adieu. Puis il s'en alla.

Haussant les épaules, je fixai l'objet à ma ceinture et sortis la lame de la gaine. C'était une arme excellente, je le savais déjà n'ayant pas oublié le *Tchuuitt* si satisfaisant de l'acier allant se planter dans la cloison de la cabine. Sous l'effroyable soleil du Mexique, un couteau de ce genre pourrait bien m'être utile. Je secouai plusieurs fois la tête en direction de la silhouette d'Opothle qui s'éloignait rapidement, pour le remercier encore.

Puis je rengainai le couteau et partis à travers la ville.

Nouveau monde ou pas, tous les ports se ressemblent. On voyait d'abord un front de mer, avec ses jetées, ses hangars, sa rue bordée d'un seul côté par les entreprises des messageries, les établissements des courtiers. Puis les hôtels et les maisons de commerce. Enfin, plus loin vers l'intérieur, les demeures de ceux qui ont la chance d'habiter la jolie ville de Chalchiuhcueyecan.

À demi-mort de chaleur je traversai une zone d'entrepôts. Il me fallait d'abord trouver où me loger. Puis quelque part où dîner. Enfin les renseignements nécessaires pour me diriger vers Tenochtitlan, dans la haute et fraîche vallée de l'intérieur montagneux du pays.

De jeunes garçons me regardaient, l'air stupéfait, comme si j'étais un visiteur venu d'un autre monde, ce que j'étais, en un sens. N'avaient-ils donc jamais vu de cheveux blonds ? Ce port, le plus important de la ligne anglo-mexicaine, devait pourtant abriter un consulat anglais. Et il devait bien s'y trouver quelque fonctionnaire aux cheveux dorés, ces cheveux nordiques que les Angles et les Saxons ont légués à la Grande-Bretagne, avant l'arrivée des Normands au poil sombre.

Des enfants couraient derrière moi. Ils criaient d'une voix aiguë : « Quetzalcoatl ! Quetzalcoatl ! »

Bien sûr ! Quetzalcoatl ! Le Serpent à Plumes, le dieu blond venant de l'Est, le faiseur de miracles au teint pâle. Voilà longtemps que les Mexicains attendent le retour du dieu. Quand les Portugais découvrirent le Mexique, sous le règne de Moctezuma III, il y a presque quatre cents ans, un cri s'éleva aussitôt : Quetzalcoatl était revenu. Mais le vieux roi rusé savait s'y prendre avec les dieux ; il leur arracha le cœur en haut de la grande pyramide de Tenochtitlan, et depuis lors c'est toujours

avec une certaine appréhension que l'homme blanc s'aventure dans les Hespérides.

« Quetzalcoatl ! »

Je souris avec bienveillance et lançai, en anglais : « Que sur-le-champ le soleil s'obscurcisse, afin que soit prouvée ma nature divine ! »

Le soleil resta tout aussi brillant, tout aussi brûlant. Si j'avais parlé nahuatl, ça aurait peut-être réussi. Franchement, je n'eus pas le courage d'essayer.

Bientôt les enfants se désintéressèrent de moi. Je tournai au coin d'une rue et marchai vers ce qui ressemblait à un hôtel, me demandant comment j'aurais pu subvenir à mes besoins sans l'argent que Nezahualpilli m'avait forcé d'accepter.

C'était un bâtiment de trois étages, fait de boue séchée recouverte d'un enduit rouge vif à base de pierre réduite en poudre, un matériau qui semblait très courant.

Dès la porte franchie je me trouvai devant une jeune servante mexicaine aussi fraîche qu'un ruisseau printanier. Elle avait environ trois ans de moins que moi, un teint basané, des lèvres pleines, des dents éclatantes, de grands yeux sombres et brillants qui souriaient en me regardant.

Et ce regard me subjuga. Je restai immobile un long moment, stupide, silencieux, me torturant l'esprit pour trouver comment dire en mexicain : « Puis-je loger ici pour la nuit ? » J'ouvris la bouche. La refermai. Pas un mot n'en était sorti.

Puis une seconde femme apparut et tout changea.

Celle-ci était manifestement la mère de la première. Elles avaient les mêmes yeux, les mêmes traits. Toutefois, entre la mère de trente-cinq ans et la fille de quinze ans la ressemblance s'arrêtait là. Comme j'allais en avoir plus tard confirmation, les femmes mexicaines vieillissent vite. La Marna avait de beaux yeux, mais elle pesait cent kilos. J'avais la pénible impression que sa fille, le temps venu, suivrait ses traces.

Je retrouvai ma langue et demandai une chambre. La Marna sembla hésiter un instant à abriter sous son toit un de ces sauvages de l'Est, mais elle s'attendrit à l'apparition de ma liasse de billets. La fille me conduisit jusqu'à une chambre de l'étage supérieur. Rien de luxueux, juste quatre murs et une paillasse,

les Mexicains n'ayant pas trouvé nécessaire d'inventer les lits. Cependant la pièce était délicieusement fraîche, après la chaleur de fournaise.

« Désirez-vous quelque chose ? » demanda la jeune fille, d'une voix enrouée par la timidité. Elle paraissait aussi farouche qu'un faon.

« Pour l'instant, un bol de chocolatl. » J'ajoutai : « Plus tard, je dînerai. »

Elle m'apporta le chocolatl, une boisson froide et mousseuse assaisonnée de piments et de diverses autres épices. Je l'avalai à grandes gorgées. Le premier jour après mon départ de Southampton, j'avais trouvé répugnant ce liquide écumeux et sombre. Puis mes goûts avaient changés. J'en venais à apprécier la nourriture mexicaine, et c'était, somme toute, une bonne idée car je ne mangerais pas de sitôt du gigot de mouton anglais accompagné de pudding du Yorkshire.

Je me reposai un moment, ayant décidé d'attendre la fraîcheur du soir pour aller faire un tour dans la ville. Entre-temps, je dînai. On me servit le menu mexicain habituel, de la viande et des légumes très épicés, coupés en morceaux étalés entre des galettes de maïs. Je mangeai de bon appétit et arrossai le tout de chocolatl. Puis je déposai la vaisselle sale à la porte de ma chambre où la jeune fille viendrait la prendre.

La nuit était tombée à présent. Je sortis et fus surpris de constater qu'il était illusoire ici d'attendre la fraîcheur du soir. Il ne faisait pas aussi chaud que dans la journée mais encore trop chaud pour mon goût. Je regagnai ma chambre. Une nuit de repos et tout ira bien, pensai-je.

Je me déshabillai, m'étendis sur la paillasse – assez confortable d'ailleurs – après avoir pris la précaution de placer le couteau d'Opothle à portée de ma main. Sait-on jamais ce qui peut arriver ? Pourtant l'endroit semblait paisible, hospitalier. Après toutes ces heures passées à rôtir au soleil, devant le bâtiment de la douane, je me sentais très fatigué et ne souhaitais plus que le sommeil.

Je fermai les yeux. Je devais être déjà à moitié endormi quand retentit une voix de tonnerre. Et j'entendis : « Au

meurtre ! À l'assassin ! On égore Quéquez ! Au secours ! Au secours ! Au secours ! »

3.

UN PLUS OU MOINS SORCIER

Ce n'était pas mon affaire. Il n'y avait aucune raison pour que je m'en mêle. Je passais ma première nuit sur une terre inconnue, et une bagarre entre étrangers ne me regardait pas. J'étais en sécurité derrière ma porte fermée au verrou.

Mais dans le couloir, un homme hurlait, appelait à l'aide. Allais-je rester là, tranquille, et laisser le malheureux se faire assassiner ?

D'autre part, ce pouvait être un piège, une façon de m'attirer hors de ma chambre pour m'attaquer et me voler.

Je réfléchis, et longuement me sembla-t-il, quoiqu'il ne me fallût probablement pas plus d'une seconde pour me décider. Empoignant le couteau, je me précipitai vers le couloir.

Là je trouvai deux jeunes bandits aux jambes interminables qui s'en prenaient à un vieillard extraordinairement gras et encore alourdi par des tonnes de bijoux de jade. On ne lui avait manifestement rien pris encore, mais il braillait comme une baleine à l'agonie. Un des attaquants s'efforçait de lui tenir les bras pendant que l'autre cherchait à s'emparer des bijoux. Le gros homme paraissait singulièrement vif pour son âge et sa corpulence et se défendait furieusement à coups de pieds et de poings. Néanmoins il se trouvait dans une situation difficile.

Je hurlai : « Lâchez-le !

J'étais si excité que je parlais anglais, mais le ton de ma voix avait dû suffire à transmettre le message. Le voleur qui tirait sur le collier de jade pivota brusquement vers moi et me fit une horrible grimace, découvrant six douzaines de dents et deux mètres d'une langue épaisse. Je compris alors que les modèles des idoles aztèques sont dans la vie réelle.

Il fit entendre un grondement menaçant et brandit une lame luisante taillée dans cette lave volcanique extrêmement dure qu'on appelle l'obsidienne. Il amorça un geste pour la lancer ; je l'esquivai en plongeant sous son bras et heurtai durement son poignet afin de faire dévier la lame, tout en dirigeant mon couteau vers son ventre nu. Je n'avais pas l'intention de lui ouvrir le ventre mais simplement de l'égratigner un peu. La manœuvre réussit.

Il glapit. Le vieillard laissa échapper un rugissement de victoire. Pendant tout ce temps il s'était cramponné à l'autre malfaiteur. Mais celui-ci se libéra soudain et vint vers moi. Je devais maintenant faire face aux deux hommes.

Je criai, en nahuatl cette fois : « Attention ! Derrière vous ! »

Seraient-ils assez stupides pour se retourner ? Eh bien, oui ils le furent. J'en profitai aussitôt pour faire sonner violemment leurs têtes l'une contre l'autre tout en donnant un vigoureux coup de pied dans le derrière de celui que j'avais déjà un peu saigné. Il tituba et tomba brutalement en avant. L'autre, plus leste, fit volte-face et se tint devant moi, un poignard à la main. Nous nous déplacions en décrivant un cercle, à demi accroupis, cherchant une ouverture. Je sentais qu'il allait essayer de me tuer. Cette fois je n'hésiterais pas à enfoncer mon couteau jusqu'à la garde.

Il fit une feinte avec son poignard et lança le pied gauche en avant dans l'intention de me frapper au visage, manœuvre adroite pratiquée par les lutteurs aux articulations souples. Malheureusement pour lui, je m'étais attendu à son geste et lorsque son pied quitta le sol je le saisis par le talon et le repoussai brutalement. Il y eut un craquement de muscles déchirés et l'homme tomba, lâchant son arme. Je me jetai à terre et appuyai la pointe de mon couteau contre sa gorge.

Le premier malfaiteur s'agitait à présent. Je l'avertis de ce qui attendait son compagnon si lui-même tentait de me jouer un mauvais tour.

J'ajoutai : « Lève-toi. Déguepis, et que je ne te revoie pas. »

Il n'était plus d'humeur à se battre. Il se leva, frottant son ventre ensanglanté à l'endroit où mon couteau avait fait une légère entaille, et en trébuchant se dirigea vers l'échelle qui

tenait lieu d'escalier. Je surveillai sa retraite. Puis je remis mon prisonnier sur ses jambes et le poussai à son tour vers l'échelle, sans cesser d'appuyer mon couteau contre sa gorge avec une certaine fermeté.

Je commandai : « À toi. Descends. Et sans traîner. »

L'ordre était rétabli. C'est alors – seulement alors – que notre volumineuse hôtesse vint s'informer de ce qui s'était passé. Quand elle vit que les deux chenapans étaient partis elle m'entoura de ses bras et me serra vigoureusement contre sa poitrine. Le vieillard en fit autant, et, quelque peu éberlué, je me trouvai pris en sandwich entre deux fois cent kilos de chair mexicaine.

Ils finirent par me lâcher. L'hôtesse déclara qu'elle me logeait gratis. Elle ajouta qu'elle allait me faire servir immédiatement un bol de chocolatl, et même des boissons plus fortes si je le désirais. Quant au vieillard, il détacha de sa tunique un énorme pendentif, un bijou de jade couleur de mer profonde, et le passa autour de mon cou. Une fois de plus, on me faisait un cadeau. Je commençais à m'y habituer.

Ce faisant, il s'exclamait : « Mon bienfaiteur ! Mon sauveur ! Nous sommes amis pour la vie. Je te dois tout. Quel est ton nom ? »

« Dan Beauchamp. De Londres. »

« Je suis Quéquéx, de la cité d'Azcapotzalco, mais je vis à présent à Tenochtitlan où j'ai obtenu la charge de sorcier du roi. »

« Sorcier ? »

« Oui, je suis sorcier. Enfin, plus ou moins, dit-il modestement. Je vieillis, j'engrasse, et les démons à présent refusent de danser à mon commandement. Mais Moctezuma ne le sait pas encore. » Il se mit à rire, dans un tressaillement de chairs flasques. Il était plus petit que moi de quinze bons centimètres, mais au moins deux fois plus lourd. Une montagne de graisse que des colifichets de jade dissimulaient à moitié. À la différence des autres Mexicains que j'avais vus jusque-là, Quéquéx portait la barbe une barbe d'ailleurs plutôt maigre – et dans son visage arrondi on cherchait en vain les pommettes

aiguës et le nez proéminent du pur Aztèque. Peut-être descendait-il de quelque autre tribu.

Le regard, dans ce visage bouffi, était celui d'un vieux sage. À présent hors de danger, il semblait détendu, enjoué, alors que dix minutes plus tôt ses cris pitoyables me perçaient les oreilles. Après avoir gagné sa chambre nous fîmes plus ample connaissance devant des bols de chocolatl.

Il demanda : « Où vas-tu ? Pourquoi as-tu quitté Londres ? »

Je lui racontai mon histoire. Il hocha gravement la tête, approuvant d'une voix astmatique : « Très bien, très bien. Il est écrit qu'un garçon doit chercher son être véritable loin du monde qui lui est familier. Tu te rends à Tenochtitlan ? »

« Oui. »

« C'est un bonheur pour nous deux. Nous voyagerons ensemble. Dan Beauchamp. Et je te transmettrai la sagesse que je dois à mon grand âge et à mon extrême corpulence. Tu es d'accord ? Je pars demain. »

Je n'avais pas prévu de rejoindre si vite la capitale. Mais plutôt que de voyager seul dans un pays inconnu il me sembla préférable d'accepter la compagnie de ce vieux charlatan replet.

Tard dans la nuit, nous bavardions encore. Il prétendait revenir du Pérou où il était allé comme envoyé spécial du roi Moctezuma XII auprès de Sa Majesté Impériale l'Inca Capac Yupanqui V. Je n'avais pas eu le temps de me faire une opinion bien arrêtée au sujet de ce Quéquex mais j'avais peine à imaginer qu'un roi puisse le charger d'une importante mission diplomatique. Je m'abstins toutefois d'exprimer mes doutes. Je voulais bien croire qu'il rentrait du Pérou car il me montra de belles couvertures, telles qu'en tissent les Incas, et de petites statuettes d'argent, sans nul doute fabriquées à Cuzco. Mais je le soupçonnais d'y être allé pour des raisons personnelles plutôt qu'en mission officielle.

Il m'interrogea longuement sur la politique européenne à laquelle il semblait porter un intérêt extrêmement vif. Il connaissait la structure politique de l'Europe beaucoup mieux que j'aurais cru, et paraissait bien informé de la persécution des chrétiens en Espagne et en Italie, du projet de fusion des quelques douzaines d'États teutoniques en une Allemagne Unie

et des récentes frictions entre le Tsar de Russie et le Sultan de Turquie.

« Et toi, dit-il. Tu es musulman, je suppose ! »

« Chrétien, monsieur. »

« Ah vraiment ? Comment se fait-il ? »

« Lorsque les Turcs ont conquis l'Angleterre, les Beauchamp sont restés chrétiens. Voilà comment nous sommes, dans ma famille. »

Un sourire plissa ses bajoues. « Des caves ou l'on dit les prières. Le crucifix dans sa cachette. En apparence on accepte l'Islam, mais en secret on reste attaché aux rites : Noël. Le Jour des Rois. Pâques. C'est bien cela ? »

« Exactement. » Je sentais en moi une pointe de nostalgie. Bientôt ce serait Noël et un manteau blanc recouvrirait l'Angleterre. Et moi, j'étais dans ce pays à la chaleur torride et continue, pour la première fois loin de la maison à la saison du gui et du houx. « Comment se fait-il que vous connaissiez si bien notre religion ? Vous n'avez pas dû rencontrer beaucoup de chrétiens ? »

« C'est mon métier de connaître les mystères sacrés partout dans le monde, dit-il rêveusement, berçant d'un balancement léger son ventre de bouddha. Sais-tu que je suis allé à Jérusalem ? J'ai vu les lieux où le Christ est né et ceux où il est mort. Et je suis allé à La Mecque où j'ai fait le tour de la Pierre Noire, pieds nus, avec les croyants. Une fois, à Istanbul, le Sultan et moi... »

Était-il un effronté menteur ? Ou bien avait-il vraiment fait tout cela ?

Ses récits de ripaille dans les palais du Sultan étaient invérifiables. Mais j'avais le moyen de mettre sa sincérité à l'épreuve.

« Êtes-vous déjà allé à Londres, Quéquex ? »

« New Istanbul, comme on l'appelle d'ordinaire ? Oui. Je m'y trouvais il y a trente ans pour le couronnement du roi Edouard, d'heureuse mémoire. Une période de froid avec de la neige et une bise méchante. Je faisais partie de la délégation royale du Mexique. » Et il se lança dans une longue énumération de tout ce qu'il avait vu à Londres. Il décrivit ma ville exactement

comme elle était : Oxford Street et Piccadilly, le monument commémorant la défaite des Turcs, la Tour, le British Muséum, le Grand Palais du Sultan Mahmud, la Cathédrale Saint-Paul, la Mosquée d'Ali. Bien sûr, ce pouvait être du bluff. Pourtant il était convaincant. Lorsqu'il parla du soleil hivernal scintillant, au bout du Strand, sur le dôme doré de la Mosquée d'Ali, j'eus soudain envie de pleurer. C'est que tous les Anglais, même les chrétiens, ressentent de l'affection pour cette grande maison d'Allah que les Turcs ont bâtie au cœur de notre cité. C'est une des merveilles du siècle, et moi qui hais tout ce qui touche à l'Islam je ne voudrais pourtant pas qu'on l'abatte.

La nuit avançait et nous parlions toujours. Ou plutôt, Quéquex parlait et je l'écoutais, car lorsque j'eus raconté ma simple histoire il ne me restait plus rien à dire. Inspiré par le chocolatl, sans doute, Quéquex n'en finissait pas d'évoquer ses souvenirs, d'une voix tantôt aiguë et haletante, tantôt grave ou tonitruante. Il parla de rois et d'empereurs, de rayonnantes princesses mortes depuis longtemps, de guerres et de meurtres, de rites odieux, aujourd'hui encore pratiqués en secret au plus profond des sombres pyramides aztèques. Je buvais ses paroles. Et s'il inventait à mesure qu'il parlait cela m'importait peu ; il était un merveilleux conteur et, en l'écoutant, j'espérais être capable de l'égaler un jour, quand j'aurais atteint son âge, si toutefois j'allais jusque-là.

Un moment vint où, épuisé, la tête bourdonnante, je dus interrompre le récit assez peu vraisemblable des services personnels rendus par Quéquex, lors d'un séjour au Caire, au Pacha Malik Ismail. « J'ai besoin de dormir, à présent. Demain matin... »

« Apporte ton matelas et installe-toi ici, dit Quéquex. Les assassins pourraient bien revenir. »

Je l'assurai que je volerais à son aide s'il avait encore quelque ennui mais il insista pour que je partage sa chambre. Je ne sus pas refuser et traînai ma paillasse jusqu'à près de la sienne. Il avait à peine soufflé la lampe que déjà je sentais le sommeil m'engloutir.

Mais la voix de Quéquex s'éleva soudain : « Dan Beauchamp ? »

« Hmm ? »

« Ça ne me regarde probablement pas, mais tu as fermé les yeux sans avoir fait ta prière. »

Je ne disais plus mes prières du soir depuis l'âge de huit ans. Quéquex paraissait attendre. Je murmurai : « J'ai fait une prière silencieuse. »

« Si une prière est silencieuse, comment peut-elle être entendue ? Chrétien, prie ce soir pour notre sécurité. Demande à ton Dieu de nous prendre tous les deux sous sa garde. »

Je sus qu'il ne me laisserait pas dormir avant que j'aie obéi. Je m'agenouillai donc, joignis les mains et d'une voix exténuée implorai Jésus, la Sainte Vierge, saint Christophe, afin qu'ils nous protègent durant la nuit. Quéquex parut satisfait. Je l'entendis marmonner une invocation inintelligible à Huitzilopochtli ; puis une prière plus courte dans un dialecte mexicain que je ne connaissais pas. Nos dévotions devaient suffire pour tenir à distance les maux et les périls nocturnes. Une fois de plus je m'affalai sur ma couche. Le sommeil tomba sur moi avec la soudaineté d'une pluie d'orage.

Quand je m'éveillai, un siècle plus tard, le soleil inondait la chambre et Quéquex, sous le jade et les fards, le visage fraîchement peinturluré et orné de dessins répugnantes, Quéquex se penchait vers moi, dans l'intention manifeste de me pousser de l'orteil pour me forcer à me lever.

« Enfin ! le dormeur se réveille ! »

J'avais fait des rêves terribles : des dieux aztèques bien vivants me poursuivaient le long des rues de Tenochtitlan, les dents grinçantes, les griffes rouges de sang. Toutefois je n'en dis rien et me mis sur mes pieds avec assez d'entrain.

Je demandai : « Avez-vous déjà mangé ? »

Il rit : « Oui, j'ai mangé. Et réglé ma note. Et loué une automobile qui va nous emmener à Tenochtitlan. Sais-tu conduire ? »

« Je n'ai pas encore eu l'occasion d'essayer. »

« Ce n'est pas difficile. Je te montrerai. Mange, à présent. Ensuite, nous partirons. »

La charmante fille de notre hôtesse m'apporta un copieux petit déjeuner. À sa vue mon âme bondit d'allégresse. Je voulais

lui dire qu'elle était la plus merveilleuse créature que j'avais jamais rencontrée, que je l'aimais, que je voulais qu'elle partage mes voyages et ma vie. Le coup de foudre est une de mes mauvaises habitudes. Jusque-là j'avais échappé à ses plus fâcheuses conséquences. Je me tus. C'était probablement ce que j'avais de mieux à faire. Il est vrai qu'elle était ravissante, délicate, gracieuse, réservée, mais sous cette charmante apparence elle avait sans doute, comme la plupart des servantes d'auberge, une cervelle de moineau. Et quand j'en aurais eu assez de contempler ses grands yeux sombres j'aurais trouvé probablement sa compagnie bien ennuyeuse.

Cependant, comme nous quittions l'hôtel, je fus saisi d'une étrange émotion à la pensée que je ne la reverrais plus jamais. Incorrigiblement romantique, je m'efforçai de me persuader que le sort nous réunirait un jour, que je la rencontrerais de nouveau au cours de mes voyages. J'avais lu des histoires où ces choses arrivent.

Mais la vie n'est pas si simple. Je ne l'ai jamais revue. Et à présent que j'ai quitté le Mexique, il est fort improbable que ça arrive un jour. D'ailleurs ce serait un peu gênant de la rencontrer maintenant, étant donné que...

Non. J'ai essayé dans ce récit de m'en tenir strictement à l'ordre chronologique. Donc pas de saut en avant pour le plaisir d'évoquer la fille aux cheveux de nuit dont le regard étincelant m'a séduit au bord des eaux bleues de la Mer Occidentale : qu'elle attende son tour.

C'était bien vrai : Quéquex avait loué un engin à moteur pour notre voyage vers l'intérieur. Moi qui venais d'une pauvre petite île, je n'étais jamais monté dans une de ces voitures, quoique j'avais pu voir une fois le comte de Warwick en conduire une fièrement dans Hyde Park. On les devait, je crois, à l'esprit inventif d'un Allemand qui lui les avait conçues quelque trente ans auparavant. Les riches royaumes des Hespérides avaient fait venir des ingénieurs allemands pour diriger la fabrication des véhicules car ni les Aztèques ni les Incas n'étaient doués pour la mécanique. Maintenant les automobiles sont devenues d'usage courant dans le Nouveau Monde et on peut en louer là-bas.

Je demandai : « Faut-il vraiment nous risquer là-dedans ? »

« Il n'y a aucun danger. Absolument aucun. Viens, mon garçon je vais te montrer la manœuvre. Le voyage sera long. Il ne peut être question que le vieux Quéquéx soit seul à conduire. »

Je m'approchai de la voiture. La meilleure description que je puisse en faire est de la comparer à une petite locomotive, une machine à vapeur montée sur trois roues, deux grandes à l'arrière et une petite à l'avant. Les grandes roues assuraient la propulsion. La petite roue à l'avant était munie d'un levier permettant les changements de direction. Le siège placé à l'avant paraissait tout juste assez large pour Quéquéx et moi-même. À l'arrière il y avait une plate-forme sur laquelle on pouvait se tenir pour remplir la chaudière de charbon.

Quéquéx procéda à l'allumage.

Je demandai : « Y a-t-il là assez de charbon pour aller jusqu'à Tenochtitlan ? »

Il rit. « Nous en avons à peine pour une journée. Nous en rachèterons en route. Il y a des dépôts de charbon un peu partout pour le réapprovisionnement des voyageurs. »

Le feu brûlait dans la chaudière. Bientôt l'eau se changea en vapeur et le moteur se mit à haleter puissamment. Le frein était serré, mais les trépidations impatientes de l'engin me faisaient craindre de le voir s'emballer soudainement.

« Montons », dit Quéquéx.

Les bagages trouvèrent place dans les compartiments prévus pour eux sur chaque côté. Je m'installai près de Quéquéx qui était déjà assis à la place du conducteur, et cramponné au levier de direction. Derrière nous des grondements, des gloussements d'assez sinistre augure s'échappaient de la chaudière qui dégageait tant de chaleur que je sentais mes os se ramollir.

« Écoute-moi bien, dit le sorcier volubile. La commande du véhicule est un jeu d'enfant. Il suffit de lâcher le frein – il détacha le crochet à hauteur de mon genou – d'appuyer sur la pédale de démarrage, ce qui enclenche la transmission. Tu remarques que la voiture est instantanément propulsée en avant. »

Je le remarquai, en effet. Comme Quéquéx enfonçait la pédale la voiture démarra en faisant une embardée furieuse. Je faillis être projeté hors de mon siège. Je m'y accrochai désespérément. Nous dévalions la grand-route, à vingt à l'heure pour le moins. La cheminée vomissait une épaisse fumée et, par intervalles, la chaudière laissait échapper un barrisement rauque. Des explosions régulières ébranlaient le moteur.

Quéquéx s'efforçait de paraître calme, mais je pouvais deviner que la façon dont se comportait le véhicule le déroutait quelque peu. Des enfants couraient à nos côtés, avec des acclamations et des rires. Bientôt cependant, l'auto prit de la vitesse et nos supporters se laissèrent distancer. L'engin avait une tendance à prendre la route par le travers et la main grassouillette de Quéquéx s'agrippait frénétiquement au levier de direction.

Il bougonnait : « Ah, ces nouvelles voitures ! Celle-ci est le modèle 1960, conçu à l'intention de nos jeunes fous. On ne peut pas s'y fier comme à une bonne vieille 45. »

Je demandai : « Combien de temps nous faudra-t-il pour aller à Tenochtitlan ? »

La réponse de Quéquéx se perdit dans la cascade de borborygmes que déversait la chaudière. Par cette journée torride il était impossible de trouver le moindre plaisir à être assis dans le voisinage immédiat d'un foyer aussi ardent, même lorsqu'une plaque isolante était supposée nous en protéger. J'étais couvert de sueur et de suie. Je vis que mon compagnon cherchait anxieusement à serrer le frein. À mon immense soulagement, le véhicule ralentit.

Dès qu'il fut à l'arrêt : « À présent, nous changeons de place, dit Quéquéx. Et je t'enseigne l'art de conduire une auto. »

J'aurais plutôt préféré qu'il m'apprenne l'art de me rendre à Tenochtitlan à dos de crocodile. Mais il n'était pas juste que le pauvre sorcier fût le seul à conduire pendant tout le voyage. Et ma foi, c'est sans trop trembler que je m'installai sur le siège du conducteur.

« Pour aller à gauche, dit Quéquéx, tu inclines le levier vers la gauche. Pour aller à droite, tu l'inclines vers la droite. Pour aller tout droit, tu le gardes juste au milieu. Compris ? Bon.

Quand tu vois un obstacle sur la route, tu freines. Dans le cas contraire, tu fonces. »

L'auto frémissoit comme un cheval sous le harnais qui ne demande qu'à s'élancer.

« Lâche le frein », dit Quéquex.

Je lâchai le frein.

« Appuie sur la pédale. »

J'appuyai sur la pédale.

Et voilà : je conduisais.

Nous prenions de la vitesse. Je me mordillais la lèvre inférieure et me cramponnais au levier de direction. Par chance la route était droite et large. Les Aztèques ont quelque idée de la façon de construire les voies de communication ; on m'a dit que leur réseau routier occupe la deuxième place dans le monde, juste après les chefs-d'œuvre du genre que les ingénieurs incas ont réalisé au Pérou. Nous étions en rase campagne, entre des bourbiers et des marécages et face à cet immense soleil qui se tenait suspendu au-dessus de nous à quelque cinq ou six mètres.

La route était large, certes, mais aussi très fréquentée. Des paysans sur leurs ânes avançaient cahin-caha, en plein milieu du chemin, sans se soucier le moins du monde de la circulation. Parfois un seigneur passait en caracolant sur un fringant coursier. Tout comme les automobiles, les chevaux sont importés d'Europe. Les Hespéridiens n'en ont pas eu avant le XVII^e siècle quand nous avons commencé à leur en vendre. Aujourd'hui, nos amis les Russes font de bonnes affaires avec leurs poneys sibériens qu'ils expédient au Nouveau Monde. Mais à cet instant, m'appliquant désespérément à garder le contrôle de mon véhicule sur cette route encombrée d'ânes et de mulets, de pur-sang arabes et de chevaux de trait, je me pris à souhaiter que l'idée ne nous soit jamais venue de faire commerce de chevaux.

Cependant, quand vinrent les ennuis sérieux, ce ne fut pas la faute des chevaux.

Il y avait peut-être dix minutes que je conduisais, me faufilant entre les obstacles, ne les évitant que par miracle. Juste devant moi roulait une charrette traînée péniblement par

deux lamas, ces chameaux dont on aurait raboté les bosses et qui viennent du Pérou. Un des lamas choisit le moment où j'approchais pour s'arrêter net.

En continuant tout droit, je serais allé m'écraser contre la charrette à ma vitesse maximale. Il n'y avait qu'une solution : oblier vers le milieu, et c'est ce que je fis, braquant à gauche juste à temps pour éviter la charrette.

Je n'avais bien entendu pas le temps de m'assurer que la voie était libre. Et naturellement, au moment précis où je m'engageais, une autre auto apparut en face, la première que je rencontrais depuis que nous avions quitté Chalchiuhcueyecan. C'était une voiture de sport, basse, brillante, plus récente que la nôtre, où s'entassaient une demi-douzaine de jeunes Aztèques exubérants. Ils avaient eu l'aimable attention d'orner l'avant du capot d'un de leurs dieux de cauchemar, dont les dents rouges et les yeux jaunes se précipitaient vers moi dans un vrombissement sinistre.

Au dernier moment ils firent un crochet vers le bord de la route pendant que je me rabattais au plus près de la charrette aux lamas. Nos voitures se frôlèrent. Celle des Aztèques filait comme l'éclair ; j'eus néanmoins le temps d'entendre le chapelet de malédictions que m'adressaient ses occupants.

Alors seulement je sus que j'étais encore en vie. Je doublai la charrette aux lamas, gagnai le bord de la route et freinai pour m'arrêter. Je regardai Quéquex. La sueur perlait en grosses gouttes luisantes sur son visage dont la peau basanée était devenue, sous l'influence de la peur, presque aussi blanche que la mienne. Mais de nous deux c'était encore moi le plus bouleversé.

Quand mes dents cessèrent de claquer, je désignai d'un geste le levier de direction et contournai la voiture, jusqu'au siège du passager. Et je dis :

« C'est à votre tour de conduire. »

4.

LA PORTE DES MONDES

J'étais plutôt content que la chaudière ait attendu le moment où Quéquex conduisait pour exploser.

Ça se produisit le deuxième jour de notre voyage. La veille, nous avions parcouru environ cent kilomètres à travers une plaine boueuse, vibrante de chaleur, passant d'une zone de jungle marécageuse à une autre complètement dénudée. Nous n'avions pas eu d'ennuis mécaniques, seulement des moments d'anxiété, quand la chaudière se mettait à suffoquer et hoqueter comme un éléphant asthmatique.

Notre gîte pour la nuit fut une petite auberge de campagne et là je vis Quéquex exploiter ses dons de sorcier. On nous avait donné une chambre grouillante d'insectes horribles. Vous n'avez jamais vu d'insectes si vous n'avez pas vu ceux du Mexique. Ceux-ci avaient au moins deux centimètres de long, et des pattes si charnues qu'on y distinguait nettement le renflement des cuisses. Quéquex sortit de ses bagages une petite chandelle verte qu'il alluma en murmurant des incantations. Magie brûlante, bougie brûlée, je ne sais ce qui incommoda le plus les insectes, mais ils ne tardèrent pas à disparaître et notre sommeil fut tranquille.

Le jour suivant, cependant, aucun sortilège ne put sauver notre véhicule.

Le matin, nous lui avions fourni une bonne ration de charbon avant de reprendre la route, tout de suite après le petit déjeuner.

Dès le départ, ce jour-là, le comportement de la chaudière nous donna des inquiétudes ; elle gloussait, elle haletait, le moteur marchait par à-coups, et chaque fois qu'il reprenait son souffle toute la carrosserie était agitée de violents soubresauts.

Quéquex fut au poste de commande durant la première étape. Au bout d'une heure il me passa le levier.

Je conduisis pendant une heure.

Il conduisit pendant une heure et demie.

À l'heure du déjeuner il s'arrêta dans une région de collines sablonneuses et nous prîmes notre repas : les mets habituels, toujours aussi épicés et accompagnés d'une boisson légèrement alcoolisée.

Après déjeuner je conduisis pendant une heure un quart.

Il conduisit pendant une heure.

Nouvel arrêt à l'ombre d'un arbre pour laisser le moteur refroidir. Nouveau départ.

Je conduisais. Il conduisait. La nuit commença à tomber. Le moteur commença à faiblir.

Il fit entendre une série de toussotements aigres. Je regardai derrière moi et vis une fumée bleuâtre sortir de la cheminée. J'en avertis Quéquex, il regarda à son tour et grommela entre ses dents quelque chose que je ne compris pas. Après encore deux ou trois kilomètres, le moteur hulula soudain, la chaudière rugit sauvagement. Quéquex freina avec violence en criant : « Sauve qui peut ! »

Il empoigna ses bagages ; j'empoignai les miens. Puis ce fut une fuite éperdue. Comme je l'ai déjà signalé, Quéquex était du genre corpulent et il ébranlait le sol dans sa course mais il courait ce jour-là comme il n'avait probablement jamais couru. Il y eut même un moment où il allait plus vite que moi.

Le bruit d'une violente explosion retentit derrière nous. Un instant plus tard je sentis des gouttes brûlantes sur ma peau ; l'eau de la chaudière retombait en une averse serrée. Je courais. Quéquex courait. Enfin il se jeta sur le sol en gémissant, la tête cachée dans ses bras repliés.

Mais c'était fini, nous n'avions plus rien à craindre. Jetant un regard en arrière je vis un tas de ferrailles tordues, tout ce qui restait de notre automobile. Une bien triste fin pour la grosse bête hargneuse et toussotante que j'avais prise en amitié depuis que je savais la conduire.

« Ce sont des choses qui arrivent, dit Quéquex. La voiture sans chevaux n'en est encore qu'à ses débuts. »

« On ne voit pas la moindre habitation. Qu'allons-nous faire, à présent ? »

« Marcher. Acheter des chevaux lorsque nous en trouverons. Et continuer notre route. »

« Et la voiture ? »

« Nous la laissons ici. Je suis un dignitaire à la cour de Moctezuma. Je réglerai l'affaire sans difficulté. En offrant une petite indemnité, peut-être... »

Il se remit sur ses pieds et nous partîmes. Pour un vieux bonhomme alourdi par l'embonpoint, il avait des jambes singulièrement agiles. Pas une fois il ne se plaignit tout au long des huit ou dix kilomètres qu'il nous fallut parcourir, dans l'obscurité grandissante, avant d'atteindre un village. Sous sa graisse et sa faconde, Quéquex dissimulait une énergie surprenante.

Le soir même nous achetions des chevaux. Je ne vis pas l'argent changer de mains et pourtant les paysans s'empressèrent de nous fournir une jument au dos solide – assez pour porter Quéquex – et un fringant petit poney. À minuit nous étions toujours sur la route. Je n'étais pas habitué à la selle aztèque, si étriquée qu'on se demande à quoi elle sert, mais mon poulain d'ébène était vif et agile et j'avais plaisir à le monter. Quant à dire s'il aimait m'avoir sur son dos, c'est un point que je ne cherchai pas à éclaircir. Je doute que la jument aie ait été très satisfaite de véhiculer l'énorme Quéquex mais elle ne se plaignait pas, ou du moins pas en un langage clair, et nous avancions à une allure tout à fait satisfaisante. Comme il n'y avait en vue aucune auberge, Quéquex suggéra une nuit de bivouac. Il devait pourtant se trouver quelque hôtellerie dans les parages, car les Aztèques ont adopté la coutume Inca de disposer des relais le long de grandes routes royales. Nous avions dû passer devant l'un d'eux sans le remarquer. Quand nous fûmes installés dans l'herbe haute, épaisse et fraîche, Quéquex sortit de son sac quelques biscuits de farine de maïs qu'il avait mis de côté pour le dîner. Je les grignotai de bon cœur.

« Huitzilopochtli ! s'exclama Quéquex en se donnant une grande claqué sur la cuisse. Jamais, depuis que nos ancêtres ont

quitté les Sept Cavernes, on n'aura vu un homme aussi fatigué que je le suis en ce moment. »

Moi aussi j'étais fatigué. Mais ni lui ni moi n'avions envie de dormir. L'air était chaud. La lune énorme et brillante semblait un cercle de cuivre cloué sur le ciel. Assis jambes croisées dans l'herbe, nous bavardions.

Quéquex parlait de Tenochtitlan, cette ville merveilleuse, et des nobles Aztèques qui s'y pressaient. Je détectais dans sa voix une note d'ironie quand il évoquait les princes, certes ils étaient grands et bien faits, mais pour Quéquex des membres déliés n'étaient rien sans un esprit subtil et il laissait entendre que les nobles ne se distinguaient guère par leur intelligence. Du roi Moctezuma, cependant, Quéquex ne me dit que du bien. Le roi, assurait-il était un monarque ambitieux, dynamique et perspicace, qui ferait du Mexique la plus grande nation de notre planète.

« Mais bien sûr, ajouta-t-il, nous ne savons jamais avec certitude ce qui nous attend de l'autre côté de la Porte des Mondes. Qui peut prétendre ce que sera l'avenir ? »

Je demandai : « La Porte des Mondes ? »

« Tu ne sais pas ce que c'est ? »

Non, je ne savais pas.

Quéquex sourit et leva vers la lune son visage rond qui prit l'air entendu du sage de profession. « La Porte des Mondes, dit-il d'une voix solennelle, est la porte au-delà de laquelle se tiennent en réserve tous nos avenirs. À tout instant, pour chacun de nous, divers avenirs sont en attente. Et à chaque avenir possible correspond un monde possible, derrière la Porte. »

Un peu interdit, je soupirai : « Plus vous m'expliquez et moins je comprends. »

Quéquex arracha une douzaine de brins d'herbe, il en posa un devant lui et fit rayonner les autres à partir de ce brin initial qu'il désigna du doigt en déclarant : « Voici la Porte des Mondes. » Indiquant les brins d'herbe qui s'en écartaient sous des angles variés il continua : « Et au-delà de la Porte, voilà les mondes possibles. »

« Mais... »

« Silence. Écoute ! Chaque fois qu'un homme prend une décision il crée des mondes nouveaux au-delà de la Porte, l'un dans lequel il fait une chose, l'autre dans lequel il en fait une autre. Le paysan laboure son champ et s'arrête pour écraser d'une tape une mouche qui l'importe. Dans un monde il l'écrase, dans un autre il ne prend pas la peine de s'arrêter pour si peu au milieu de son sillon. Cela ne fait guère de différence. Mais suppose que le paysan, en s'arrêtant pour écraser la mouche, échappe ainsi aux griffes d'un jaguar tapi à la lisière du champ. Dans un monde, le paysan chasse la mouche. Dans un autre, il continue son chemin et il est mangé. Sauf pour la famille du paysan, la différence cette fois encore est négligeable. Qu'il vive ou meure, le monde n'en sera pas bouleversé. À moins, toutefois que le destin d'un de ses descendants soit d'aller à Tenochtitlan pour assassiner le roi. Si le paysan meurt, ce lointain descendant ne verra pas le jour : le roi continue de régner ; tout est différent de ce qui serait si le paysan s'était arrêté pour écraser la mouche, donc était resté en vie et avait engendré les ancêtres de l'assassin. »

Toutes ces histoires de mondes probables me faisaient tourner la tête. Des paysans ? Des jaguars ? Des assassins ?

Quéquex ne se souciait pas de mon trouble. Il continuait à m'entraîner dans le flot tumultueux de son discours.

« La complexité du système varie suivant l'importance de l'individu. Considérons le roi Moctezuma. S'il vit, il ajoute à la grandeur du Mexique. Si, ce soir, il glisse dans sa baignoire et se noie, Axayacatl devient roi et l'avenir est différent. À chaque instant et pour chacun de nous la Porte s'ouvre sur une infinité de mondes. »

« Vous voulez dire qu'il y a un monde dans lequel la voiture a explosé et nous avec, et un monde dans lequel elle n'a pas du tout explosé, et un monde dans lequel elle n'a pas même pu démarrer ? »

« Exactement, dit Quéquex, radieux. Il y a aussi un monde dans lequel les bandits de Chalchiuhcueyecan nous ont tués tous les deux. Un monde dans lequel ton bateau s'est perdu corps et biens avant d'atteindre le Mexique. Un monde où tu n'existes pas parce que ton grand-père est mort au berceau. Un

monde où je ne suis jamais né. Un monde dans lequel je suis roi du Mexique. Un monde dans lequel le Mexique a été conquis par l'Europe il y a cinq cents ans. Un monde sans hommes, habité seulement par des serpents verts aux multiples pattes. Un monde... »

Tout étourdi, je criai : « Arrêtez ! Oh, je vous en prie, arrêtez ! »

Quéquex rit. « Ça vous donne le frisson, n'est-ce pas, de mettre le nez à la Porte des Mondes ? »

Il disait vrai. Pour un instant j'avais contemplé l'infini, et ce n'était pas très agréable.

Je dis pensivement : « Mais certains de ces mondes possibles sont absolument ridicules. »

« Ridicules, peut-être. Néanmoins, possibles. Si un homme peut les imaginer, alors ils existent dans ce royaume derrière la Porte. Là existent tous les mondes possibles. Une infinité de mondes, créés à tout instant. Certains sont presque semblables. Il y a un milliard de mondes dans lesquels, au cours de ces dix dernières minutes, j'ai fait des gestes différents avec mon petit doigt, mais où tout le reste est pareil. Il y a un milliard de mondes dans lesquels j'ai arrangé d'une façon légèrement différente les mots que j'emploie pour t'expliquer ces choses mais où le reste est semblable. Il y a un milliard de mondes... »

J'eus peur de l'avoir lancé dans un autre voyage vers l'infini. J'étais encore tout étourdi. Je l'arrêtai vivement par une nouvelle question. « Comment certains de ces mondes qui sont à peine imaginables pourraient-ils exister vraiment ? Par exemple celui dans lequel l'Europe a conquis le Mexique ? »

« Tu ne vois pas comment ça pourrait arriver. »

« Mais l'Europe est bien incapable de la moindre conquête. Tout ce que nous avons pu faire, et ça nous a pris des siècles, c'est nous débarrasser des Turcs. Il nous a fallu attendre que leurs forces aient décliné dans le bien-être et la mollesse. Alors comment pourrions-nous conquérir le Mexique ? Surtout le Mexique ! »

« Ça aurait pu arriver il y a cinq cents ans. »

« Impossible, Quéquex. Il y a cinq cents ans nous étions dans une situation encore plus précaire qu'à présent. Les Turcs nous avaient conquis et... »

Quéquex sourit. « Mais cela se passait dans *notre* monde. Pense à tous ces mondes, au-delà de la Porte. Essaie d'en imaginer un où vous êtes les forts et nous les faibles. »

« Pour y arriver il faut faire tant de suppositions absurdes... »

Il secoua la tête. « Réfléchis, mon jeune ami. De déduction en déduction tu trouveras le pivot, la charnière. Efforce-toi de découvrir les raisons qui, au-delà de la Porte, font diverger les mondes. Connais-tu bien ton histoire européenne ? »

« Pas trop mal. Je suis allé à l'école. »

« Que signifie pour toi l'année 1348 ? » Ma réponse fut immédiate : « La Peste Noire, bien sûr. »

« Bravo. La Peste Noire ! Le fléau qui a dévasté l'Europe, détruisant des villes entières. La Peste et ses millions de victimes, les trois quarts de la population, aussi bien en Grande-Bretagne qu'en Pologne. L'Europe transformée en un immense cimetière. Les routes désertes, les maisons vides, les cadavres pourrissant dans les rues, et partout le silence. Un silence terrible. L'Europe a reçu là un coup fatal. Sur quatre habitants, un seul survivant. »

Je m'écriai : « J'ai compris. Si la Peste Noire avait frappé les Hespérides au lieu de ravager l'Europe... »

« Doucement, veux-tu ? Doucement, doucement. Il n'est pas même nécessaire de changer les événements d'une façon aussi radicale. Disons que la peste a frappé l'Europe avec moins de sauvagerie. Les morts : non plus trois quarts mais un quart de la population. L'Europe en sort amoindrie mais elle garde quelque force. La France, l'Angleterre, l'Espagne ont encore de la vitalité. La convalescence est longue. Il faut bien cent ans pour que le nombre d'habitants redévie ce qu'il était. Mais l'Europe de l'Ouest finit par guérir. En 1450, elle a retrouvé sa vigueur. »

« Et quand les Turcs nous envahissent... »

« Tu vois à présent comment tout s'enchaîne. Dans notre monde, les Turcs, pas plus que les Russes et les peuples

d'Afrique, n'ont rien subi de semblable à la dévastation dont l'Europe de l'ouest a été la victime. C'est pourquoi les Turcs n'ont pas rencontré d'opposition lorsqu'ils se sont aventurés vers l'ouest. En 1420 ils prennent Constantinople que tu connais sous le nom d'Istanbul. En 1440 ils sont à Vienne, en 1460 à Paris, en 1490 à Londres. Et en même temps les Arabes venant d'Afrique du Nord occupent une fois de plus l'Espagne, et l'Italie par-dessus le marché. Puis les Turcs et les Arabes se querellent, et quand est dissipée la fumée des canons, les Turcs sont maîtres de toute l'Europe à l'exception de la Russie. Et les Russes ont fait la même chose dans la direction opposée, descendant de Sibérie pour s'emparer de la Chine, du Japon, puis du reste de l'Asie. »

« Ça c'est dans le monde réel. Qu'arrive-t-il dans cet autre monde où la Peste Noire n'a pas été aussi meurtrière ? »

« Nous y voilà ! Dans cet autre monde, les Turcs envahissent l'Europe mais ils sont repoussés. Ils ne vont pas plus loin que Vienne. La France, l'Angleterre, l'Espagne, peut-être même le Portugal sont libres de s'étendre. Des bateaux commencent à explorer l'océan. Quelqu'un contourne l'Afrique et arrive aux Indes, quelqu'un d'autre met le cap vers l'ouest et découvre les Hespérides. »

« Comme l'a fait Diogo Lobo, en 1585. »

« Oui, dit Quéquex, mais la découverte vient plus tôt. À peu près un siècle plus tôt. Et, en 1500, les Européens ont atteint le Nouveau Monde. »

J'essayais de saisir dans son ensemble cette vision déformée de l'Histoire : l'Europe assez puissante pour battre les Turcs et lancer des bateaux sur les mers. Je savais ce que l'Europe avait été en réalité au début du XVI^e siècle : un pays morne et désolé, converti de force à l'Islam, gémissant sous l'oppression des Turcs. En 1500, Londres comptait environ six mille habitants. Comment un pays aussi misérable aurait-il pu équiper des navires qui traversent les mers ?

Quéquex continuait : « Lorsque quelques marins portugais sont arrivés au Mexique, en 1585, Moctezuma III les fit saisir et mettre à mort. C'était un homme fort et violent. Pour lui « étranger » signifiait « danger ». Imagine toutefois que les

Européens soient venus soixante ans plus tôt. Moctezuma II régnait alors. Sais-tu quel genre d'homme il était ? »

« Heu... Je ne connais pas très bien l'histoire du Moyen Âge aztèque. »

« Rien d'étonnant. Comment pourrais-tu ? Eh bien, Moctezuma II était un poète, un rêveur, un mystique. Il attendait dans la crainte le retour de Quetzalcoatl, le dieu à la peau blanche qui viendrait de l'est. Si les Européens avaient débarqué durant son règne, crois-tu qu'il les aurait écorchés vifs ? Certainement pas. Il se serait incliné devant eux en les appelant des dieux. Il leur aurait donné le Mexique. »

« C'est possible. »

« Autre chose. Notre empire était tout neuf, à l'époque. Nous avions imposé notre loi aux États qui nous entouraient, nous venions de conquérir Chalco, Coyoacan, Xochimilco, et des douzaines d'autres États. Mais tous nous haïssaient ; les conquérants sont toujours détestés. Tlaxcala n'était pas même encore sous notre domination. À l'arrivée d'envahisseurs, les États vassaux se seraient soulevés et, et pour nous détruire, ils auraient fait alliance avec les Européens. Au Pérou, tout se serait passé de la même façon. Les Incas, eux aussi, étaient, de nouveaux maîtres. Si les Européens avaient, en 1515, attaqué leur empire, il se serait effondré. À la fin du siècle, c'était trop tard. Les Aztèques et les Incas, au pouvoir bien établi désormais, ne craignaient plus rien de l'Europe. »

Je me pris à rêver. « À quoi ressemblerait le monde si l'Angleterre ou l'Espagne, ou encore le Portugal avaient, en 1515, conquis les Hespérides ? »

Quéquex sourit. « Les Blancs seraient les maîtres du Nouveau Monde. Nous en serions les esclaves. La croix du Christ s'élèverait partout, remplaçant nos temples et nos pyramides. Il y aurait davantage de machines dans le monde, parce que les Européens sont beaucoup plus intéressés que nous par la mécanique. Des machines volantes, peut-être, et – qui sait ? – des machines permettant aux hommes de se parler de très loin. »

« Mais tout cela n'est pas arrivé. »

« Non, ce n'est pas arrivé. La Peste Noire a ébranlé l'Europe et nous avons ainsi bénéficié du siècle supplémentaire dont nous avions besoin pour consolider notre pouvoir. Aujourd'hui nous sommes ici les maîtres, tout comme les Incas dans le sud, et comme eux nous le resterons. Vous, les Blancs, vous étiez bien capables de conquérir aussi l'Afrique car l'esprit de conquête vous habite. Mais l'Afrique aussi s'est trouvée à l'abri de votre violence et ses royaumes noirs ont subsisté. La Peste était peut-être une punition des dieux, pour vous apprendre à respecter les terres des autres. »

Je protestai : « Pourtant nous sommes des gens paisibles. Doux, bienveillants, et même humbles. Toujours prêts à tendre l'autre joue. »

« Votre douceur vient du temps où vous avez été touchés par la tragédie. Mais avant la Peste ? Qu'étiez-vous alors ? Connais-tu l'histoire des Croisades ? Sais-tu que les soldats d'Europe ont parcouru la Syrie et la Palestine en conquérants sanguinaires ? Un peuple assoiffé de sang, voilà exactement ce que vous étiez. »

« C'est un sentiment religieux qui inspirait les croisés. »

« Vraiment ? Oui, bien sûr, vous les chrétiens, vous réclamiez la terre du Christ. Elle appartenait à d'autres, aussi l'avez-vous volée. Et si les dieux ne vous avaient pas brisés vous auriez de même volé l'Afrique, et puis notre territoire, au nom de principes sacrés. Vous seriez venus nous enfoncer votre croix dans la gorge, tuer nos rois, brûler nos temples. Mais les dieux ne vous ont pas laissé faire, ils vous ont envoyé la Peste, puis les Turcs. D'opresseurs, vous deveniez opprimés. Et c'est seulement à présent que vous commencez à vous en remettre. Trop tard ! Nous sommes en 1963, pas en 1500. Il est trop tard pour la conquête ! »

La voix de Quéquex montait à l'aigu, se faisait stridente ; et, mal à l'aise, je sentais que nous nous aventurions sur un tout autre terrain que celui de la discussion philosophique. C'était presque comme si, à travers la Porte des Mondes, il voyait cette autre Terre où mon peuple écrasait son peuple. Et il se laissait emporter par l'amertume et par la haine.

Mais bien sûr, cette conquête qu'il dénonçait si âprement n'avait jamais eu lieu. Au XV^e siècle l'Europe sombrait. Le Mexique aztèque et le Pérou Inca régnaient sur les Hespérides. En Afrique, les Noirs détenaient le pouvoir. Pourquoi donc s'émuvoir de la sorte à propos d'un conte, d'un rêve extravagant, d'un simple jeu de l'imagination ?

Quéquex, après un moment, dut sentir qu'il perdait son sang-froid. Je le vis s'efforcer au calme, redevenir le Quéquex familier, ironique, légèrement sarcastique, bon vivant et un peu cabotin. Il cessa de déplorer une conquête imaginaire, de s'en prendre à une Europe qui n'aurait pas même pu envisager un instant de se lancer dans ce genre d'aventure.

Je dis tranquillement : « Cette Porte des Mondes est une idée intéressante. Mais il ne faut pas la prendre au sérieux, sous peine de migraines et d'émotions déplaisantes. »

« Tu as raison, Dan Beauchamp. Oublions tout ce que j'ai dit. D'ailleurs il est temps de dormir. »

Nous étions à présent silencieux, blottis dans l'herbe, les yeux fermés. Pour moi le sommeil fut long à venir. Cette vision d'un monde transformé, je m'en emparai de nouveau. Je l'amplifiais, l'enjolivais, j'étais sur le seuil de la Porte des Mondes. Je voyais dans les deux Hespérides une foule tumultueuse : les descendants des conquérants d'Europe. Des villes, immenses, plus orgueilleuses que Londres, Paris, Istanbul, que la Tenochtitlan aztèque, que Cuzco, chez les Incas. Des machines volantes ! Des autos qui roulaient sans à-coups et sans exploser. Dénormes constructions dressées droit vers le ciel. Et les hommes à la peau cuivrée, les vaincus, les indigènes des Hespérides rendus à une forme d'existence primitive, repoussés aux frontières de leur territoire.

Bien sûr, je ne pouvais souhaiter que les Européens s'emparent des Hespérides. J'étais anglais, je partageais le fardeau de mon peuple courbé pendant tant de siècles sous le joug des païens turcs. Comment aurais-je pu désirer que l'Europe impose à d'autres, à part les Turcs, peut-être, ce qu'elle avait souffert ? Seul, je n'aurais pas ouvert la boîte à miracles. Mais Quéquex avait bâti pour moi cette vision fantastique. Toute la nuit, tantôt à demi assoupi, tantôt endormi et rêvant, et

tantôt bien éveillé, paupières battantes sur mes yeux étonnés, je contemplai cet autre monde.

Parfois, je regardais Quéquex. Il était étendu sur le dos, les mains croisées sur son ventre qui lentement se soulevait et retombait, au rythme d'un léger ronflement. Cette nuit-là, nulle vision ne le tourmentait !

Vers l'aube, mon imagination me laissa enfin quelque répit. Les villes que j'avais inventées – New York, New London, New Paris, New Rome – se dissipèrent en une brume légère. Et soudain ce fut le jour, j'étais ébloui par une lumière dorée et Quéquex me secouait sans ménagement : « Il y a bien des kilomètres jusqu'à Tenochtitlan. Allons, debout ! Et en route ! »

« Quéquex ? »

« Oui, mon garçon ? »

« Parmi tous vos sortilèges, n'en serait-il pas un qui permettrait de passer de monde en monde, de l'autre côté de la Porte ? »

Il eut un rire ironique : « Hier soir, je parlais en philosophe. La Porte des Mondes, c'est un concept abstrait, une façon de se représenter les multiples points-pivots de l'Histoire. Ce n'est rien de tangible. Cette porte-là, on ne peut pas la passer. »

« Alors New York et New Paris ne sont que des rêves ? »

« Quoi ? »

« Les villes que j'avais imaginées dans le Nouveau Monde dont vous parliez, où les Européens étaient des conquérants ? »

Quéquex tiraillait son triple menton. « Oui, seulement des rêves, dit-il. New York n'existe pas. N'existera jamais. Et même si cette ville existait, tu ne pourrais pas l'atteindre. Détache les chevaux à présent, nous partons. Il y a bien loin encore d'ici à notre petit déjeuner. »

5.

TENOCHTITLAN L'ORGUEILLEUSE

La route grimpait maintenant en pente raide. Nous montions vers les plateaux de l'intérieur du Mexique. Et pour ma part je quittais sans regret l'atmosphère étouffante des basses terres. L'air devenait pur et frais, parfois même un peu trop frais à mon gré, quoique bien préférable aux vapeurs nauséeuses qu'on respire le long de la côte.

Nous étions à présent dans la province de Cuauhtochco et nous dirigions péniblement, coupant le pays en son milieu, vers Tenochtitlan l'étincelante. En approchant de chez lui, Quéquex devenait moins bavard. J'avais désormais rarement droit à ses réflexions philosophiques. Peut-être était-il fatigué, ou même un peu anxieux, dans l'ignorance de la réception qu'on lui réservait à la cour.

Toutefois, le soir, lorsque que nous nous arrêtons dans une auberge du chemin, il se mettait volontiers à me parler de la mythologie aztèque. Quelques bols de chocolatl lui déliaient la langue et il me racontait l'histoire des Sept Cavernes, d'où venaient les Aztèques et les autres Mexicains, et le paradis qu'ils avaient abandonné pour le Mexique. J'écoutais avec intérêt. J'ai toujours aimé les récits légendaires. Il me raconta aussi comment le roi Moctezuma I, cinq cents ans auparavant, avait envoyé des messagers aux Sept Cavernes, avec mission de retrouver les secrets de la tradition et d'honorer Coatlicue, la mère du dieu Huitzilopochtli, qui habitait encore en ces lieux. Et les messagers découvrirent que ceux qui vivaient là, les fidèles de Coatlicue, étaient tous immortels. La déesse-serpent demeurait en haut d'une colline que les envoyés de Moctezuma voulurent gravir, mais ils s'enfoncèrent jusqu'aux genoux dans le sable et ne purent avancer. « Que vous arrive-t-il, ô

Aztèques ? demandaient ceux qui servaient Coatlicue. Pourquoi êtes-vous aussi lourds ? De quoi vous nourrissez-vous ? » Et les messagers dirent aux immortels : « Nous mangeons les nourritures qui poussent dans nos champs et nous buvons du chocolatl. » Les immortels leur répondirent : « Aliments et boissons de ce genre, mes enfants, vous font un corps si pesant que vous voici à peine capables d'atteindre l'endroit où vécurent vos ancêtres. Ces nourritures seront cause de votre mort. »

Les messagers attendirent en bas de la colline pendant que les immortels allaient chercher la hideuse Coatlicue. « Soyez les bienvenus, mes fils », s'écria la déesse ; les Aztèques lui offrirent des présents et lui dirent leur infortune : ils ne vivaient pas plus de cinquante ou soixante ans. Elle leur raconta comment ses serviteurs changeaient d'âge à volonté : quand ils grimpent sur la colline ils vieillissent, mais ils rajeunissent quand ils redescendent. « Il nous est facile d'être jeunes, dit-elle. Si vous vous sentez vieux et las, c'est à cause de ce chocolat que vous buvez, de ces aliments dont vous vous gavez. Ils vous alourdissent et vous affaiblissent. Vous vous laissez corrompre par l'abondance ; ces étoffes, ces plumes, ces richesses, c'est à tout cela que vous devez vos malheurs. »

Et les prêtres pleurèrent – les prêtres envoyés par Moctezuma en ambassadeurs, qui ne pouvaient pas escalader la montagne pour revoir les lieux de leur origine. Puis ils firent demi-tour et regagnèrent Tenochtitlan.

« Nous n'aurions peut-être pas dû quitter les Sept Cavernes », dit Quéquex, avalant une gorgée de chocolat et se frottant l'estomac. « Mais qui sait s'il n'est pas préférable de manger, d'engraisser, de mourir au niveau des hommes ordinaires plutôt que de vivre éternellement sur les hauteurs où règne Coatlicue ? »

Je sentis qu'il attendait une réponse. Et je dis : « L'important, c'est d'être toujours en éveil, toujours en route et en action, de voir, d'apprendre, de découvrir. À quoi sert l'immortalité si on doit la passer sur la même vieille montagne ? »

« C'est vraiment ce que tu penses ? »

« Certes. »

« Très bien. » Quéquex se pencha vers moi et me frappa le genou d'un doigt impérieux. « Souviens-toi toute ta vie de ce que tu viens de dire. Le voyage, la découverte, voilà pour quoi l'homme est fait. Je ne monterai pas sur la colline de Coatlicue tant que je n'aurai pas vu les palais étincelants de Cathay. Et toi, jeune Anglais parti à l'aventure, tu es déjà sur la bonne voie. Ne t'en écarte pas. »

Au matin, la jument de Quéquex refusa de porter sa charge un jour de plus. Il la vendit pour acheter aussitôt un nouveau destrier. Et la chevauchée continua. Les villes à présent étaient plus rapprochées, désormais de vraies villes et non plus des villages, de sorte que nous devions parfois progresser laborieusement par des rues très encombrées. Je découvris non sans surprise que trois ou quatre de ces cités aztèques avaient plus d'habitants que Londres. Bien sûr, ce qui compte à Londres, ce n'est pas seulement la population actuelle ; la ville a aussi deux mille ans d'histoire : César a parcouru ses rues ; et le roi Arthur, Harold de Wessex, Jacques le Valeureux, et beaucoup d'autres héros, inconnus de ces Mexicains au nez en bec d'aigle. Néanmoins Londres aujourd'hui ne peut se targuer de dépasser les cent mille habitants. Ces villes aztèques dont je pouvais à peine prononcer les noms étaient deux fois plus peuplées.

Une des plus belles cités s'appelait Cholula, un nom facile, cette fois. Je la découvris de nuit, scintillante des lumières électriques qui éCLAIRENT toutes les grandes villes des Hespérides. J'éprouvai à sa vue une émotion violente, c'était comme une main qui me tordait le cœur. Je n'avais jamais rien vu de pareil. Je restai un moment stupéfié. Cholula ! Une simple ville de province ! Mais alors, Tenochtitlan ? Quelles merveilles n'auraient-elles pas à m'offrir.

Alors que nous arrivions, une fête religieuse se déroulait dans les rues de Cholula. Des prêtres en surplis de coton avançaient en procession, les uns munis de trompettes, d'autres de flûtes, d'autres encore de tambours. L'odeur de l'encens était épaisse et douce. Quéquex et moi nous suivions le cortège, au long de la grande avenue. J'étais trop fasciné pour m'inquiéter

un seul instant de l'endroit où nous pourrions passer la nuit et Quéquex semblait disposé à me laisser satisfaire pleinement ma curiosité. Je vis au loin une pyramide colossale. Plus d'une centaine de marches conduisaient à un temple bâti au sommet. Les prêtres vêtus de blanc en gravissaient les marches et je pensai que nous arrivions au moment le plus solennel de la cérémonie. Sur la vaste place, au pied de la pyramide, des dizaines de milliers de Cholulans se tenaient coude à coude ; je n'avais jamais vu auparavant autant d'êtres humains rassemblés ; un océan de têtes ballottées par la vague, une mer de visages peints : le spectacle était impressionnant.

Je chuchotai : « Est-ce qu'ils vont arracher le cœur d'un homme, là-haut ? »

« Il n'y a pas de sacrifices humains sur la Grande Pyramide de Cholula », dit sévèrement Quéquex.

Toutefois remarquez bien comment s'exprimait le vieux renard : il ne déclarait pas carrément que les Aztèques avaient renoncé à leurs sanglantes coutumes ; il niait simplement que ces mœurs sauvages fussent encore respectées en cet endroit. Officiellement, les Aztèques proclament que les sacrifices humains sont abolis depuis le XVII^e siècle. Le Mexique est visiblement florissant et civilisé. Mais ses dieux n'en sont pas moins avides de sang. Je ne serais guère étonné d'apprendre que dans les petites villes de l'arrière-pays on observe encore les anciens usages : les poignards d'obsidienne jettent leur éclair glacé et Huitzilopochli reçoit l'offrande écarlate.

Quéquex m'expliqua que ce temple était consacré à Quetzalcoatl, le dieu austère de la paix auquel on ne sacrifiait que perdrix, colombes et autre gibier. Il n'alla pas jusqu'à affirmer qu'on en avait terminé avec tout sacrifice humain. Mais j'étais à peu près certain que jamais on ne laisserait le regard d'un infidèle surprendre l'accomplissement de tels rites et je ne devais pas m'attendre à ce que mon ami m'en parle.

La cérémonie se terminait. La foule se dispersa. Nous n'eûmes pas de peine à trouver une chambre dans un vaste hôtel qui avait aussi une écurie pour nos chevaux. Nous étions libres à présent de visiter Cholula.

Je perdis un peu de mon enthousiasme. Les lumières électriques m'éblouissaient, me frappant d'une étrange angoisse. À Londres, bien sûr, Buckingham Palace, la demeure de la Reine, et les « Houses of Parliament » où se réunissent les députés sont maintenant éclairés à l'électricité. Mais je n'avais encore jamais vu une ville tout entière ainsi illuminée. Le spectacle était pour moi si bouleversant que mes genoux fléchirent et que des mots montèrent à mes lèvres qui ressemblaient à une prière. Cholula n'était pourtant qu'une ville de moyenne importance, cinq cent mille habitants. Cholula... Temples et tours, statues géantes, air de puissance et de richesse. C'est avec une crainte respectueuse que j'attendrais désormais de voir la fière Tenochtitlan.

Le lendemain matin, Quéquex voulut partir de bonne heure. La route de montagne empruntait un col ; et passait, glacée et plutôt sinistre, entre deux pics enneigés. Il y avait un tunnel pour les voitures mais les cavaliers devaient prendre l'ancienne voie. En dépit de l'air raréfié et du froid qui nous pénétrait jusqu'aux os, je n'eus pas à le regretter ; à midi, après avoir parcouru environ vingt-cinq kilomètres, je me trouvai soudain, au tournant de la route, face à une montagne plus prodigieuse que tout ce que j'aurais pu imaginer.

« Le Popocatepetl, dit Quéquex tranquillement. La montagne qui fume. »

Popo était stupéfiant. Un cône dont les flancs d'une blancheur de neige luisait d'un éclat aveuglant. Son sommet, zone sombre et cendreuse, vomissait des fumées. Je croyais voir danser des flammes, langues rouges léchant le bord du cratère, mais c'était peut-être simplement un tour que me jouait mon imagination exaltée. Je retins mon cheval noir, et un instant retins aussi mon souffle. On dit qu'il y a en Suisse de belles montagnes. Malheureusement pour aller d'Angleterre en Suisse il faut traverser la France et l'Italie ou les États Teutoniques, et mon sang anglais bouillonne dans mes veines à la pensée de passer ne serait-ce qu'un seul jour dans des pays qui ne jurent encore que par le Coran. Aussi ai-je renoncé à voir les Alpes. D'ailleurs, même si j'avais pu faire abstraction de mes principes religieux, mes parents ne pouvaient se permettre d'envoyer leur

fils voir le monde en touriste. Une fois, pendant mon adolescence, j'ai passé des vacances au Pays de Galles et vu le mont Snowdon qui, à sa façon, ne manque pas de grandeur. Mais l'allure du mont Snowdon n'a rien à voir avec celle de Popo ; et auprès de la masse écrasante de ce volcan monstrueux, le fier sommet du Pays de Galles ferait triste figure.

Je commençais tout juste à m'habituer à l'énormité du Popocatepetl lorsque mon compagnon me saisit par le bras. « Regarde. » Clignant des yeux dans le soleil de midi je vis dans le lointain une autre montagne recouverte de neige.

« L'Ixtaccihuatl, me souffla-t-il. La femme blanche. L'épouse du soleil. Popo est son gardien. »

Je me pris à souhaiter n'être jamais venu au Mexique. C'était trop grand, trop saisissant pour un garçon qui a vécu dans une petite île aux paysages modestes. Quéquex me parlait maintenant de ces montagnes, de l'éruption de 1450 : une pluie de cendres et de braises avait atteint Tlaxla, à cinquante kilomètres ; il gisait des rivières de lave, la terre ébranlée, grondante. Nous avancions à pas précautionneux entre la paire de volcans redoutables. Les sabots de mon cheval tambourinaient sur la route et je ne pouvais m'empêcher de craindre que le géant endormi ne s'éveille à leur bruit, vomissant un feu liquide qui recouvrirait tout, détruirait tout.

Nous passâmes la nuit dans un lieu appelé Huexotzingo. Puis, le jour suivant, nous dûmes franchir un autre col et si élevé celui-là que le nez me piquait à chaque inspiration. Nous avions toujours, à droite et à gauche, Popo et Ixta. Mais ce matin-là un nouveau panorama s'offrit à moi, si merveilleux que les larmes me jaillirent des yeux.

Largement étalé devant moi, je découvrais le grand lac du Mexique, et au long des rives les villes tentaculaires, et parmi elles, sur la lagune, la plus grandiose de toutes, l'orgueilleuse Tenochtitlan.

« Tu vois, dit Quéquex, tendant le bras. Le grand lac, c'est le lac Texcoco. Là, au sud, le lac Xochimilco. À côté, vers nous, le lac Chalco. Et au nord, à peine visible, le lac Xaltocan. À présent tous les lacs communiquent entre eux. Et maintenant, regarde les villes ! »

Sa voix tremblait. Si un Mexicain pouvait encore ressentir une émotion aussi violente à contempler ce paysage, quel effet pensez-vous qu'il avait sur moi ? J'étais sans voix. Toute la rive du lac était couverte d'habitations. Je savais que plus de gens vivaient autour de ce lac que dans toute l'Angleterre, la France et l'Espagne réunies. Mais le savoir n'était rien. Le spectacle de ces villes démesurées transformait une simple information en une réalité évidente et fabuleuse.

Quéquex déclina pour moi les noms des villes : Chalco, Ixtapaluca, Itztahuacan, Chimalhuacan, Coatlinchan, Huetxotla, Texcoco, Tepexpan. Je voyais une suite ininterrompue de constructions. Rien ne marquait le passage d'une ville à l'autre. Il nomma aussi les cités de la rive ouest du lac, qui n'étaient cependant que grisaille dans la brume : Xochimilco, Colhuancan, Coyoacan, Mixcoac, Chapultepec, Tlacopan, et Azcapotzalco, sa ville natale. Ce flot interminable de syllabes avait sur moi une vertu hypnotique et ma tête bourdonnait de *x*, de *z* et de *tl*, de *oa*, de *ua*. Je déclarai soudain, rompant le sortilège : « J'ai un ami à Texcoco. Lorsque nous passerons par là, pourrons-nous lui rendre visite ? »

« Comment peux-tu donc avoir un ami à Texcoco ? »

« C'est quelqu'un dont j'ai fait la connaissance sur le bateau. Nezahualpilli, fils d'Ixtlilxochitl. »

« Texcoco n'est pas sur notre route, dit Quéquex. Regarde, c'est là-bas, au bord du lac, là où il s'élargit le plus. Nous passerons au sud, par Ixtapalapa et Mexicalcingo. Mais si tu veux nous pouvons nous séparer et tu iras voir ton ami. Moi je dois continuer droit vers Tenochtitlan. Je n'ai que trop traîné déjà, et Moctezuma m'attend. »

J'hésitai. J'avais vraiment envie de revoir Nezahualpilli, de le remercier pour l'argent dont il m'avait fait cadeau, car cet argent m'avait permis de payer mes frais de voyage. (Quéquex, comme haut dignitaire faisait passer ses dépenses au compte de la Trésorerie Royale, mais je devais régler les miennes.) J'étais toutefois sans enthousiasme à l'idée de faire mes adieux à Quéquex, même si c'était ma seule chance de revoir Nezahualpilli. J'en étais venu à considérer mon sorcier obèse comme une sorte d'oncle un peu ridicule mais digne d'affection,

et je tenais à ce qu'il arrive sain et sauf dans la capitale. Quoique j'aie trouvé superflu de le mentionner, nous avions été plusieurs fois attaqués par des bandits au cours de notre chevauchée ; chaque fois les cris horrifiés de Quéquex et ma promptitude à me servir de mon couteau les avaient découragés. Toutefois ses lourds colliers de jade faisaient de mon compagnon une proie tentante pour les brigands de grand chemin qu'il pouvait encore rencontrer.

Incapable de prendre une décision, je continuai simplement à avancer près de Quéquex, sans pouvoir détacher mes regards de l'incroyable assemblée des villes autour du lac. Maintenant nous descendions du col et nous dirigions vers Amecameca, dans la province de Chalco, une ville de cent mille habitants environ, aussi grande que Londres, ce qui n'était ici rien de très considérable. Comme nous traversions de riches plantations de cacaoyers, à la lisière de la ville, mon dilemme se trouva soudain résolu. J'entendis une voix sonore qui s'exclamait :

« Dan ! Dan Beauchamp ! »

Je fis une volte-face si brusque que je tombai presque de cheval. Qui donc connaissait mon nom, dans cet hémisphère Hespéridien ? Qui d'autre que Nezahualpilli ?

Il se tenait au pied d'un arbre à cacao hérisssé de gousses rouges et fripées, dans l'herbe haute jusqu'aux genoux, une machette à la main. Je ne l'avais pas reconnu parmi ses ouvriers car il était comme eux sommairement vêtu d'un simple morceau de tissu enroulé autour des hanches. Il jeta son outil sur le sol et vint vers moi qui descendais de cheval. Je remarquai alors sur lui les signes de l'aristocratie, ornements de jade aux oreilles, pendentif sur la poitrine. Il venait de travailler durement ; tout son corps mince était huilé de sueur et sa peau nue luisait comme un miroir. Il avait ramassé sa longue chevelure sombre en une sorte de queue de cheval qui était retenue par un anneau de jade et pendait sur sa nuque.

Je dis : « Moi qui m'apprétais à aller te voir à Texcoco ! » Ce n'était qu'un tout petit mensonge. « Que fais-tu dans ces parages ? »

« Voilà huit jours que je suis ici. On a célébré mon mariage. Ce sont les plantations de ma femme. Quand son père mourra, elles seront à moi. »

D'un large geste du bras il désignait une très vaste zone s'étendant des deux côtés de la route et toute plantée de cacaoyers mêlés d'arbres plus grands qui leur donnaient l'ombre dont ils avaient besoin. Je commençais à comprendre les raisons qui avaient poussé le père de Nezahualpilli à arranger ce mariage.

Quéquex n'avait encore rien dit. Je fis les présentations. Les deux hommes semblaient aussi surpris l'un que l'autre, Quéquex parce que mon ami était riche, Nezahualpilli parce que je voyageais en compagnie d'un sorcier de cour. Ils s'observaient avec une légère méfiance.

Enfin Nezahualpilli s'écria : « Venez avec moi. Je vais annoncer un temps de repos. Vous êtes mes invités. »

Il nous emmena jusqu'à la maison de la plantation. Je n'étais jamais entré dans une demeure mexicaine mais seulement dans des hôtels et auberges le long des routes. Bien entendu je savais que cette maison n'était pas le logis rural caractéristique. Je découvrais un palais aux murs de boue séchée blanchis à la chaux, disposé en rectangle autour d'une cour centrale. Les pièces étaient richement meublées. Et, signe de grande richesse, la lumière électrique brûlait dans la plupart d'entre elles, et même en plein jour.

« Voici ma femme, dit Nezahualpilli. Son nom est Atotozli. »

Mon cœur s'emplit de pitié pour lui.

Parmi les noms aztèques, Atotozli est un nom charmant, mais le charme de la jeune femme s'arrêtait là. Elle était épaisse, courtaude, le teint sombre, et abondamment moustachue. Et si les yeux sont les fenêtres de l'âme, l'âme d'Atotzli n'avait sur le monde qu'une vue bien étroite, par-dessous des paupières tombantes qui sont un signe indubitable de sottise. Elle nous sourit, de ce sourire à la fois timide et engageant des femmes laides qui n'ignorent pas leur infortune. Nezahualpilli avait l'air attristé en nous la présentant, pourtant il l'avait épousée car tel était l'usage aztèque et il était à présent aussi riche qu'un duc. La décence lui commandait d'attendre un peu, mais rien ne

l'empêcherait plus tard de prendre une deuxième épouse plus à son goût.

Atotozli se retira dans le labyrinthe des pièces qui constituaient la maison et nous ne la revîmes plus, ce qui valait aussi bien. Comme dans toutes les sociétés guerrières, les femmes ici restaient à l'arrière-plan. Nezahualpilli nous invita à nous installer sur les nattes et les esclaves apportèrent des bols de chocolatl froid et des plateaux abondamment chargés de victuailles de toute sorte, parmi lesquelles des fruits frais sur des montagnes de glace.

Je remerciai Nezahualpilli pour le présent qu'il m'avait fait. Il rit : « Comme tu peux t'en rendre compte, Dan, ce n'est rien. N'en parlons plus, veux-tu, ou tu m'embarrasserais. »

Quéquex l'interrogea courtoisement sur sa famille. Il apparut que mon sorcier et le père de Nezahualpilli s'étaient trouvés ensemble à la cour, quelques années auparavant, et ils évoquèrent un moment cette rencontre. Le repas dura longtemps. Moi, quand j'eus raconté mon voyage, je ne trouvai pas grand-chose à dire.

Des heures plus tard, je restai quelques instants seul avec Nezahualpilli, et c'est alors qu'il déclara : « L'homme qu'il te faut voir s'appelle Topiltzin. »

Je demandai, perplexe : « Quel homme ? Où ? »

« Tu m'as dit sur le bateau que tu voulais te faire une place au Mexique. Je t'ai conseillé de chercher un jeune prince ambitieux et de te mettre à son service. »

« Oui. Et ensuite, quand je t'ai demandé le nom d'un homme de ce genre tu as refusé de me répondre. Tu m'as dit que, ne vivant pas dans la capitale, tu ne connaissais rien de ces choses-là. »

« C'est vrai. Mais depuis mon retour au Mexique j'ai posé des questions. On m'a parlé d'un homme qui pourrait bien être celui qu'il te faut. Il se nomme Prince Topiltzin. »

« Qui est-il ? »

« Le fils du plus jeune frère du roi Moctezuma. Il a notre âge, il est ardent, impétueux, bouillonnant de projets. On me dit qu'il a de sérieux ennuis avec sa famille et veut partir au loin

pour fonder un empire. Cela peut n'aboutir à rien. Mais cela peut aussi réussir. »

Mon cœur se mit à battre plus vite. « Où puis-je le trouver ? »

« Il vit à Tenochtitlan. Pas à la cour car il est en disgrâce. Demande à ton compagnon de voyage. Ce Quéquex doit savoir. Il connaît tout et tout le monde. Attends d'arriver là-bas et demande. »

« Topiltzin. » Je le dis encore une fois en faisant sonner les syllabes.

« Oui. Topiltzin. Connais-tu l'histoire de ce nom ? Il y a mille ans – c'était à l'époque tolèteque, avant l'arrivée des Aztèques – le roi tolèteque se nommait Topiltzin. Il voulait mettre un terme aux sacrifices et au culte du dieu de la mort. Son peuple l'a chassé et il est parti sur la mer, en direction de l'Est. La légende de Quetzalcoatl est basée sur l'histoire de Topiltzin. »

« Un personnage intrépide. »

« Son homonyme l'est aussi », dit Nezahualpilli.

La soirée fut joyeuse. Je dois avouer que les boissons fortes coulèrent à flots. En m'éveillant, le matin suivant, tempes battantes, je pensai qu'il y avait peu de chances pour que je voie mon dix-neuvième anniversaire. Le chocolatl, cette drogue prodigieuse, me remit sur pied. Au moment de nous séparer, Nezahualpilli insista pour que j'accepte, en cadeau d'adieu, un anneau d'or incrusté de turquoises. En Angleterre, un bijou aussi précieux ne pourrait appartenir qu'à un prince de la famille royale. La magnificence du présent me coupa un instant le souffle. Puis, sachant bien que toute protestation serait inutile, je passai l'anneau à mon doigt. Je ne me serais pas senti plus fier si le roi Richard m'avait proclamé Daniel Premier Duc de Beauchamp. Je fis mes adieux à mon ami. Il me souhaita bonne chance pour le jour où je verrai Topiltzin.

Et ce fut le départ.

À présent, nous traversions des faubourgs et les villes se succédaient sans interruption. Chaque quartier avait son propre nom, qu'il ne me semble pas indispensable de mentionner ici. Après avoir dépassé Xtapalapa nous vîmes devant nous la chaussée qui mène à Tenochtitlan.

Voilà des siècles, Tenochtitlan était une petite île dans la lagune, à l'ouest du lac Texcoco ; puis la ville s'était étendue ; on a comblé la lagune et vers l'est la capitale dépasse de sept à huit kilomètres ses limites primitives. Toutefois, et cela est dû en partie à de vieilles superstitions, les Aztèques ont voulu qu'elle reste une île. À présent un étroit canal bordait Tenochtitlan sur trois côtés, et un autre un peu plus large formait le quatrième côté. Des chaussées les franchissaient, menant aux faubourgs qui ne cessaient de croître. Sur chaque chaussée, un pont-levis permettait d'isoler la ville en cas d'attaque. Mais qui oserait attaquer Tenochtitlan l'Orgueilleuse ?

À l'extrémité de la chaussée, une énorme porte de fer était flanquée de deux tours réunies par un rempart à créneaux. La porte était ouverte mais des gardes pompeusement vêtus de costumes de Moyen Âge se tenaient de part et d'autre, la lance à la main, et il fallait passer devant eux pour pénétrer dans la ville. Nous y entrâmes un peu après midi, au mois d'octobre 1963, à peu près deux mois après mon départ de Londres.

J'étais à Tenochtitlan, la plus grande ville du monde.

Comment puis-je vous la décrire ? Quels mots vais-je trouver pour vous parler d'une ville de neuf millions d'habitants ? Il n'y a pas neuf millions d'habitants dans toute la Grande-Bretagne. Les meilleurs écrivains du monde se sont en vain efforcés de saisir l'essence de cette reine des villes. Que puis-je faire, là où les grands maîtres ont échoué ?

Essayons pourtant.

Quéquex me laissa explorer la ville presque tout l'après-midi sans éléver la voix une seule fois pour protester, sans un seul instant me suggérer qu'il aimeraient bien aller à ses affaires. C'était une chance qu'il m'accompagne, car sans lui je serais tombé à genoux frappé de stupeur, et incapable de bouger pour plusieurs semaines.

Une partie de la ville est médiévale. On a préservé le cœur de l'ancienne capitale aztèque, temples, pyramides et palais. Tout autour se sont élevés les gigantesques constructions d'une ville moderne. À Tenochtitlan, certains bâtiments ont quinze à vingt étages et semblent vouloir toucher le ciel ; leurs murs sont

richement incrustés de pierres brillantes ; en plein soleil il faut cligner des yeux pour ne pas être ébloui.

Ces grands bâtiments sont très impressionnans. Mais ce fut surtout la vieille cité qui m'attira le premier jour, et pour en parler, les mots me font défaut.

C'est la cité d'un dieu vivant, Moctezuma XII, la Ville des Villes. Voici le palais de Moctezuma, une merveille impossible à décrire, parmi les palais un peu moins somptueux de ses ancêtres royaux. À côté, le *teocalli* – le temple – une double pyramide de trente mètres de haut, dédiée aux dieux Huitzilopochtli et Tlaloc. Les marches des deux escaliers étaient teintées de rouge sombre. Je connaissais l'histoire : quatre-vingt mille prisonniers de guerre avaient été sacrifiés par le roi Ahuitzotl, cinq cents ans auparavant, pour consacrer ce sanctuaire. Sur son faîte, pendant les deux cents ans qui avaient précédé l'abolition de ce rite sanguinaire, des milliers de cœurs avaient été arrachés des poitrines. Et les pluies tombant pendant des siècles n'arriveraient pas à effacer le sang sur les pierres.

Le temple avait été construit sur une vaste esplanade qu'entouraient des murs épais, troués de quatre portes. La pyramide elle-même s'étagéait en gradins, avec, à leur sommet, les autels que je ne vis pas sans frémir. C'est sur ces autels que les prêtres se penchaient au-dessus des victimes et leur arrachaient le cœur palpitant, en un sinistre travail à la chaîne : couper, saisir, tendre vers le soleil... Couper, saisir, tendre... Couper...

Et tous les autres *teocallis*, des grands, des petits, quarante ou cinquante, ceux de Tezcatlipoca et de Xipe Totec, de Quetzalcoatl et de Coatlicue, et de tant d'autres dieux dont j'oubliais les noms... Et les immenses places de marché, près du temple, où se faisait le commerce de tous les trésors de l'Empire, cacao, étoffes de coton, or et argent, jade et turquoise, plumes d'oiseaux merveilleux, outils de cuivre, graines de chocolatl, feuilles de tabac odorantes, poteries, et, bien entendu, esclaves, puisque les Aztèques font commerce des âmes.

J'étais fasciné. Londres, ma glorieuse cité, se recroquevillait dans ma mémoire. Londres, une modeste petite ville comparée

à Tenochtitlan la suzeraine. J'étais stupéfait, j'étais malade d'envie.

Quéquex, à mes côtés, murmurait un poème :

*La ville s'élargit en cercles de jade
Irradiant des traits de lumière
Comme les plumes du quetzal
Et les Seigneurs la parcourent en gondole
Glissant sous le dais fleuri de la brume.*

Et c'était ainsi, en effet. Connaissez-vous cet oiseau, le quetzal ? Ses plumes brillantes ont toutes les nuances de l'arc-en-ciel. Tenochtitlan rayonnait des couleurs du quetzal. D'étroits canaux la découpaient et la faisaient ressembler à l'image que je me forgeais de Venise, cette ville musulmane, ville d'iniquité qui est, dit-on, si belle. Des nobles élégants se laissaient nonchalamment emporter par des bateaux longs et étroits que les esclaves luisants de sueur manœuvraient à la perche. Mon Topiltzin était peut-être un de ces dandys parfumés. À vrai dire, ils ressemblaient tous à des fils de roi.

Et ce défilé, tout au long des rues : dans les litières précieusement ornées, les aristocrates à peine entrevus, jetant sur la foule un coup d'œil hautain ; les belles héritières sous les multiples rangées de leurs colliers de jade, précédées de porteurs brandissant des hampes empanachées de plumes qu'ils agitaient, tandis que derrière l'écran duveté les dames passaient incognito. C'était là une cité barbare. Je cherchai le tas de crânes qu'on disait être aussi haut que la pyramide elle-même. Quéquex m'apprit que ça faisait longtemps qu'on l'avait enlevé.

Tenochtitlan l'Orgueilleuse ! Si long avait été le voyage depuis Londres que le but atteint devenait irréel et c'était comme se trouver dans une cité de rêve. Quéquex me parla du palais de Moctezuma et de sa Maison de Plumes, vaste cage renfermant toutes les espèces d'oiseaux en une symphonie de plumages chatoyants ; et il mentionna aussi le jardin des animaux avec ses jaguars, ses lions, ses girafes ; et le jardin des plantes aromatiques ; la vaisselle d'or pour les repas du Roi ; les six cents nobles qui le servaient à table. Un tel déploiement de

luxe me faisait tourner la tête et, bientôt, je priai Quéquex de n'en pas dire davantage.

À présent nous circulions dans les rues encombrées, à peine assez larges pour nos chevaux. Parfois nous nous arrêtons aux étals. Quéquex m'acheta des fruits que je ne connaissais pas, des fruits de plusieurs couleurs, si sucrés, si juteux que c'était presque un péché de les manger. Il m'emmena sur la place du marché, étincelante de nacre et de calcédoine, d'émeraude, d'améthyste, et quel que fût le prix demandé, ces gemmes changeaient de mains avec une rapidité déconcertante. Tant d'opulence ! Tant de monde ! Et cet éclat, et ces couleurs !

L'exaltation est une ivresse bien plus étourdissante que celle de l'alcool. Sans avoir rien bu, j'étais ivre, ce jour-là, à Tenochtilan. J'avais rêvé cette capitale en me servant pour la bâtir de ce que racontaient les livres. Je découvrais une réalité infiniment plus bouleversante.

Je soupirai : « Je suis fatigué. Je suis épuisé. »

Quéquex sourit : « Je vais te trouver un endroit où tu pourras te reposer. »

6.

TOPILTZIN

Nous vendîmes les chevaux sur la place du marché, un peu moins cher que nous les avions achetés, et Quéquex loua un bateau qui suivit un canal, puis un autre, et nous déposa près d'un hôtel paisible. J'étais satisfait de sa modeste apparence et de sa situation dans un quartier humble. Une heure de plus parmi les splendeurs de la partie centrale de la ville m'eût anéanti. Il n'y avait rien d'écrasant dans ce quartier et j'y respirais mieux.

Quand il me vit bien installé à l'hôtel, Quéquex dit : « Mon ami, je te suis très reconnaissant de ta compagnie durant ce voyage. Par trois fois au moins tu m'as sauvé la vie et je te remercie par trois fois. » Il ôta prestement de ses épaules le plus lourd des colliers de jade et me le passa autour du cou. Je fléchis un instant sous le poids d'une cinquantaine de perles énormes taillées dans la précieuse pierre verte. Je tentai de refuser le présent mais Quéquex m'arrêta aussitôt et je n'osai insister. Je commençais à savoir accepter de bonne grâce les cadeaux les plus somptueux.

Il me vint à l'esprit que le jade de Quéquex et l'anneau de Nezahualpilli représentaient pour moi un capital considérable. Même en supposant qu'on m'escroque je pourrais en tirer assez d'argent pour subsister pendant plusieurs années. Mais ces trésors me rendaient vulnérables à la convoitise des voleurs. Et d'entre tous les présents, le plus humble de tous, le couteau bien aiguisé d'Opothle, devenait le plus précieux.

« Je peux te payer ma dette d'une façon encore », dit Quéquex. Je m'apprêtais à lui dire qu'il ne me devait absolument rien, que j'avais tout autant que lui bénéficié de notre rencontre, mais il ne me laissa pas l'interrompre. « Je

peux t'introduire à la cour. Cela t'intéresserait d'être présenté au roi ? Je peux t'obtenir une audience de Moctezuma. Dans notre calendrier, c'est aujourd'hui Aigle-Trois. Dans quatre jours, c'est-à-dire le jour d'Aigle-Sept, tu iras au palais et tu pourras approcher le roi et lui faire tes hommages. D'accord ? »

« C'est trop, dis-je. Je n'oserais pas. Le roi lui-même... »

« ... n'est qu'un homme tout comme nous. Il ne te mangera pas. Et tu auras le rare privilège de voir l'intérieur du palais. Viendras-tu ? »

J'acquiesçai.

J'étais si ému à la pensée de saluer Moctezuma que j'en oubliais presque de poser la question que j'avais gardée jusqu'à en réserve. Quéquex me dit adieu et s'éloigna en roulant des hanches ; et juste comme il refermait la porte je poussai un cri strident : « Quéquex ! » Il rentra dans la pièce, l'air surpris.

« J'ai quelque chose à vous demander, Quéquex. Il y a un prince qui se nomme Topiltzin. Le connaissez-vous ? »

Le visage de Quéquex devint mortellement pâle. Entre les paupières plissées, le regard n'était plus qu'un trait luisant. Il dit lentement : « Oui, je le connais. Et alors ? »

« Où puis-je le trouver ? »

« Tu n'as pas besoin de le voir. »

« Je veux le voir. C'est important. »

« Ami Dan, écoute-moi. Topiltzin est un homme dangereux. L'ombre de la tombe est sur lui. Ne recherche pas sa compagnie. »

« N'importe. Je veux lui parler. »

« Qui t'a mis cette idée dans la tête ? Ton ami, le grand Nezahualpilli, je suppose ? À ma connaissance, c'est le seul qui... Écoute mon conseil : oublie Topiltzin. Il est ici en disgrâce. Moctezuma pourrait bien un jour lui couper la tête. Si tu te trouves dans les parages, la tienne risque de tomber aussi. »

« Je prendrai soin de mon cou, Quéquex. C'est une faveur personnelle que je te demande ; aide-moi à trouver Topiltzin. Toi qui as tant de relations, tu n'auras sûrement aucun mal à retrouver sa trace. »

« Une faveur personnelle, dis-tu ? »

« Oui, une grande faveur. »

Il y eut un long silence. Quéquex tiraillait son triple menton, tripotait ses boucles d'oreilles. Enfin, il déclara : « Tu m'as sauvé la vie. Par trois fois. Je ne peux refuser ta requête. »

J'attendais.

« Mais Topiltzin est un dangereux coquin. En t'envoyant à lui, c'est peut-être à la mort que je t'envoie. »

« J'en prends le risque. Allez-vous me le trouver ? »

« Je vais te le trouver », dit Quéquex.

J'étais maintenant livré à moi-même. Je dînai à l'hôtel, ce soir-là ; et le lendemain, qui était Aigle-Quatre, je retournai dans le centre de la ville, sans y éprouver la même stupeur. J'allai ici et là comme n'importe quel touriste, visitai les bâtiments publics, les temples et les palais anciens. Je m'attardai longuement sur la place du marché. Comme je m'y attendais, personne ne m'adressa la parole : dans une ville aussi populeuse, il est difficile de rompre les barrières et on se sent vraiment un étranger.

Je songeais aux avertissements de Quéquex et me demandais s'il avait quelque raison personnelle de ne pas aimer Topiltzin. Ou bien était-il vraiment inquiet de me voir le rechercher ? S'il ne m'avait pas posé de questions, ses réticences laissaient supposer que Topiltzin était un oisif, un propre à rien. Quéquex paraissait redouter de me voir tomber entre ses griffes. Quéquex était mon ami, il ne me voulait que du bien. Mais Nezahualpilli qui m'avait donné le nom de Topiltzin était lui aussi mon ami.

Le temps dirait lequel avait raison. J'irais voir ce Topiltzin et m'efforcerais de le juger moi-même.

Le lendemain était Aigle-Cinq, et je jouai encore au touriste ce jour-là. Bien entendu, j'aurais pu passer le reste de mes jours à me promener dans Tenochtitlan sans réussir à tout voir. Mais cette fois je me limitai à l'ouest de la ville, passant le pont pour quitter l'île et visiter Chapultepec et sa colline sacrée.

Quand je rentrai à l'hôtel, j'y trouvai un message de Quéquex. Je rompis le cachet, dépliai la feuille de papier épais et y lus une adresse écrite en anglais. Je pensai tout d'abord que mon ami faisait preuve envers moi d'une grande sollicitude : il se doutait que j'avais quelques difficultés avec l'alphabet

aztèque. Puis il me vint à l'esprit que la raison pouvait être plus prosaïque : si l'adresse de Topiltzin était inconnue des services de police, Quéquex agissait prudemment en utilisant une écriture que peu de gens ici savaient déchiffrer.

Je me renseignai et fus agréablement surpris d'apprendre que la rue indiquée se trouvait à une courte distance de l'endroit où je logeais. Je louai un bateau et une demi-heure plus tard j'étais dans la rue où demeurait Topiltzin.

Je trouvai assez facilement la maison. Elle avait dû être un noble palais à l'époque glorieuse de l'histoire aztèque. Mais depuis elle s'était transformée, après de multiples cloisonnements, en une sorte de pension de famille, plutôt lépreuse à présent, et qui, pour le moins, avait besoin d'une bonne couche de peinture.

Il me semblait très peu probable qu'un prince de sang royal passe plus de trois secondes dans un endroit pareil. Mais je me souvins que les temps étaient durs pour Topiltzin.

J'entrai.

D'après le message de Quéquex, Topiltzin occupait un appartement au rez-de-chaussée. À droite ? À gauche ? J'ignorais. Au hasard, j'empruntai sur la gauche un étroit couloir à l'odeur de mois. J'hésitai devant chaque porte. Celle-ci ? Celle-là ? Allais-je devoir frapper successivement à chacune d'elles ?

Je me tenais dans la demi-obscurité, assez perplexe.

C'est alors que deux mains se glissèrent sous mes bras. Elles remontèrent contre ma poitrine et se refermèrent étroitement sur mon cou. De ma gorge sortit un curieux gargouillis. Les mains serrèrent un peu plus fort.

« Maintenant tu la fermes », dit une voix de basse, et la plus basse que j'aie jamais entendue. « Qu'est-ce que tu viens faire ici ? »

Je ne pouvais répondre tant que les doigts d'acier maintenaient leur pression sur ma trachée. L'air manquait à mes poumons et mes genoux fléchissaient. J'envisageai un instant de me saisir de mon couteau et, d'un violent mouvement en arrière, de planter la lame dans le flanc de l'agresseur. Mais

dès que je tentai de contracter mes muscles, les doigts resserrèrent leur étreinte.

Je me sentais perdre conscience.

« Tu n'as rien à faire ici », disait de sa voix profonde comme la nuit l'inconnu qui m'avait attaqué. « Tu regrettas déjà d'être venu, hein ? Tu aurais mieux fait de rester tranquille. »

Mes jambes se dérobèrent sous moi. Je tombai presque évanoui et feignis de l'être tout à fait. Je m'étais laissé aller si lourdement que les mains sur mon cou se relâchèrent.

C'était l'occasion que j'attendais.

Une inspiration violente et mes poumons se remplirent d'air. Me retournant brusquement je saisis mon agresseur par la cheville et d'une secousse brutale l'allongeai sur le sol. Il ne s'attendait guère, je suppose, à une action aussi violente de la part d'un homme qu'il venait d'étrangler. Lorsqu'il atterrit près de moi je pus enfin le voir distinctement. C'était un Africain du plus beau noir, le visage si sombre qu'il paraissait pourpre. Il devait avoir environ trente ans. Ses cheveux laineux découvraient largement son front luisant. Son corps, aux épaules d'une largeur surprenante, était massif et puissant. Les muscles formaient d'énormes cordes sous la peau de ses bras tendus.

Avant qu'il m'empoigne de nouveau je bondis sur lui et tentai de l'assommer contre le sol. Ce n'était pas un homme qu'on assommait aussi aisément. Je le saisis aux épaules et appuyai de toutes mes forces. Mais il se redressait peu à peu. Les veines saillaient sur son front. Je contractai mes muscles frémissants, des aiguilles de feu me traversèrent la tête pendant que je le repoussais une fois de plus. Il resta comme suspendu à quelques centimètres du sol, mes genoux pressant ses bras, mes mains agrippées à ses épaules. Ses yeux étaient larges et brillants, et il souriait malgré l'effort, découvrant une double rangée de grandes dents luisantes.

Plus bas... plus bas... encore plus bas.

Il était clair que je n'arriverais pas à le maintenir cloué au sol. L'homme était trop fort. Je pouvais néanmoins l'étrangler, en essayant de m'y prendre mieux que lui. Mes mains glissèrent de ses épaules le long des clavicules, vers le cou. Et je serrai.

Lentement, il faiblissait. Ses muscles se relâchaient. C'était une lutte fantastique et j'allais la gagner. Je ne voulais pas vraiment l'étrangler. J'éprouvais un certain respect pour sa force extraordinaire. Mais il m'avait attaqué en me prenant par derrière. Si c'était le seul moyen de m'en sortir la vie sauve... eh bien, je l'étranglerais.

Il ne souriait plus. Il grimaçait de souffrance. Encore une minute et...

Je sentis alors ce qui devait être la pointe d'un javelot qu'on me poussait sans trop de douleur contre les côtes.

« Lâche-le, dit un homme à la voix de fausset. Lâche-le. Et debout. Mains en l'air. Allons ! »

La morsure du métal froid sur mon dos s'accentua. Je lâchai l'Africain, roulai de côté et me redressai, mains levées.

L'Africain, qui semblait pourtant assez mal en point, sauta sur ses pieds et arracha mon couteau de sa gaine. Puis l'homme au javelot vint se poster en face de moi.

Quoique originaire des Hespérides, il n'était pas mexicain, cela se voyait à son aspect, à ses vêtements. Sa peau était sombre, ses pommettes moins saillantes, son nez arrondi au lieu d'être aigu. Il devait avoir environ vingt-cinq ans. Il semblait tout prêt à m'enfoncer le javelot dans la poitrine au moindre geste suspect.

Il demanda : « Pourquoi es-tu ici ? »

« Je suis venu voir Topiltzin. »

« Qui est Topiltzin ? »

« Le fils du frère du Roi. Il habite ici. Vous le savez aussi bien que moi. »

« Il n'y a pas de Topiltzin, ici. »

« Alors qui êtes-vous ? Pourquoi avez-vous sauté sur moi tous les deux ? »

« Nous ne savions pas ce que tu voulais. Tu es étranger. Tu pouvais être dangereux. »

Je jetai un coup d'œil à la pointe de la lame, tout près de ma ceinture. « Finissons-en avec cette plaisanterie stupide et conduisez-moi à Topiltzin. »

« Nous ne connaissons pas de Topiltzin. »

« Tu mens. »

« Qu'est-ce qui te fait croire que Topiltzin est ici ? »

« Je le sais. »

« Comment peux-tu en être sûr ? »

« On me l'a dit ? »

« Qui te l'a dit ? »

« Quéquex le sorcier. »

Un silence. Le Noir et l'homme au javelot échangèrent un coup d'œil. Ils prononcèrent quelques mots dans un langage qui m'était inconnu. L'homme des Hespérides demanda : « Qu'as-tu à faire avec Topiltzin ? »

« Je veux le servir. Me battre pour lui. Je cherche l'aventure. »

Un autre conciliabule. Puis :

« Demi-tour. Garde les mains en l'air. Va tout droit. »

On me conduisait à Topiltzin.

Ils me firent longer le couloir humide jusqu'à une porte lointaine devant laquelle j'attendis que l'Africain tire un verrou. Nous entrâmes dans un appartement délabré qu'on avait tendu de draperies et d'étoffes afin de lui donner un semblant d'opulence aztèque. Au milieu de la pièce, sur un épais matelas posé au sol, un jeune homme était nonchalamment étendu : Topiltzin.

Il ressemblait quelque peu à Nezahualpilli, avec de longues jambes, comme en ont d'ailleurs la plupart des Aztèques, des cheveux d'un noir de jais atteignant les épaules, une peau basanée et lisse. Le nez long, la bouche dure, les yeux sombres et rusés. Il était mince mais musclé. Il se leva sans hâte, avec des gestes si souples qu'il semblait n'avoir pas de squelette, et me dévisagea de cet air soupçonneux qui est le trait commun à tous les aristocrates, dans le monde entier.

Il demanda : « Qu'est-ce que c'est ? »

À l'instant, je le méprisai. Il n'avait prononcé que quatre mots et déjà je décidai qu'il était arrogant, paresseux, cruel et vaniteux. Il était vraiment tout cela, mais je ne découvris que plus tard l'énergie dissimulée sous son élégance affectée.

Je déclarai : « Je suis venu d'Angleterre pour chercher l'aventure. Je veux m'engager au service d'un jeune prince ambitieux. On m'a donné votre nom. »

« Qui ? »

Je ne tenais pas à mêler Nezahualpilli à cette affaire. Je dis simplement : « Un ami. »

« Quéquex », dit l'Africain.

« Quéquex n'est pas mon ami », dit Topiltzin.

« Il est le mien. Mais c'est un autre qui m'a conseillé d'aller vous trouver. Quéquex m'a simplement procuré votre adresse. Et même j'ajouterais : contre son gré, car il n'a pas de vous une haute opinion. »

« Le contraire m'étonnerait, dit Topiltzin en riant. Quéquex était à la cour, la dernière fois où je m'y suis mal conduit. Veux-tu savoir ce que j'ai fait, étranger aux cheveux jaunes ? J'ai forcé mon cousin Chimalpopoca, le fils favori de mon oncle le roi, à avaler de l'alcool. Quand il a été complètement paf, il est entré comme un ouragan dans la salle du trône où Moctezuma conversait avec ses conseillers et s'est conduit d'une façon scandaleuse. » Topiltzin rit à ce bon souvenir. « Plus tard, l'enfant m'a dénoncé et j'ai eu encore des ennuis. Mais ça valait la peine. Rien que pour voir ce petit garçon bien élevé marcher sur les mains dans la salle du conseil... ! »

« Et vous êtes en disgrâce pour une si petite chose ? »

« Non, étranger. Pour bien d'autres dont celle-ci n'a été que la dernière et la moins grave. » Il s'approcha de moi. Il me dépassait d'une tête et je devais tendre le cou pour rencontrer son regard noir et glacé. « Toi, l'Anglais, que cherches-tu au Mexique ? »

« Des terres. La fortune. Un nom parmi les guerriers. »

« As-tu jamais pris part à une guerre ? »

« Seulement en rêve. »

« As-tu déjà tué ? »

« Je peux tuer si c'est nécessaire. »

« Mais tu ne l'as jamais fait ? »

« Non. »

« Sais-tu te battre ? »

« Demandez à votre ami l'Africain. »

Topiltzin regarda le Noir. Et le Noir porta la main à son cou d'un geste très significatif : « Il sait. »

« Me suivras-tu n'importe où ? »

« Où vous voudrez, mon Prince. Pourvu que la récompense soit au bout du voyage. »

Topiltzin sourit. Puis, sans avertissement, il lança la jambe en avant, l'allongeant derrière mon talon droit, et me fit un croche-pied magistral. Je perdis l'équilibre et basculai vers lui, cependant qu'il étendait les bras pour me saisir aux épaules. Je suppose qu'il cherchait à m'empoigner solidement afin de me précipiter de toutes ses forces contre le mur.

Je parai l'attaque avec tant de promptitude que cela me surprit moi-même. Je réussis à arrêter ma chute, repris du pied droit un appui solide, et en même temps saisis Topiltzin à la gorge. Je fléchis les genoux, tendis de nouveau les jambes, accompagnant le mouvement d'une vigoureuse poussée des bras. Le prince s'envola gracieusement à travers la pièce et atterrit sur sa couche, pareil à un pantin désarticulé.

Immédiatement, l'Africain appuyait contre mes côtes la lame de mon propre couteau, et l'autre homme tendait vers moi un javelot menaçant. Topiltzin se releva lentement, remit de l'ordre dans ses anneaux de jade et apaisa ses compagnons d'un geste. « Arrière, dit-il. Qu'il vive. Bravo, l'Anglais. Quel est ton nom ? »

« Dan Beauchamp. »

« Le prénom ? »

« Dan. »

« Eh bien, Dan, il se trouve que nous sommes sur le point de partir pour une expédition aventureuse. Il pourrait bien y avoir place pour toi. On ne m'a pas souvent jeté à terre avec tant d'élégance. »

« Prince, je ne voulais pas vous offenser. C'était un cas de légitime défense. »

« Bien entendu. Je t'ai mis à l'épreuve, et tu t'en es tiré à ton honneur. Je t'imposerai pourtant encore une autre épreuve. »

« Je suis prêt. »

« Demain, à midi, dit Topiltzin, tu nous accompagneras sur le terrain de jeu. Es-tu un bon joueur de tlachtli ? »

« Je n'y ai jamais joué. »

« On apprend très vite les règles. Joue au tlachtli avec nous demain. Ce sera ton épreuve finale. »

Il fut décidé que tous les trois passeraient me prendre à l'hôtel le lendemain matin, et que nous irions ensemble au terrain de jeu qui n'était pas loin de l'enceinte du temple. J'étais mal à l'aise, car j'avais entendu de sinistres histoires au sujet de ce sport national mexicain, mais je ne pouvais plus reculer.

Avant mon départ, Topiltzin me présenta ses deux compagnons. Le Noir se nommait Sagaman Musa et venait de l'Empire du Mali. Je lui repris mon couteau. L'homme au javelot, Manco Huascar, un Péruvien, était, selon Topiltzin, un membre de la famille royale des Incas, condamné à l'exil. Il paraissait évident que pour mener à bien son entreprise Topiltzin rassemblait les aventuriers les plus bagarreurs de tous les pays à la ronde.

Je ne craignais pas la bagarre. Et je suppose qu'on pouvait me dire aventurier. J'aurais bien aimé pouvoir proclamer que, de plus, j'étais un rejeton de la maison de Plantagenêt, banni hors de son pays, un petit cousin du Roi Richard, par exemple. Mais Topiltzin devrait se contenter d'un Dan Beauchamp plébéien, un Dan Beauchamp qui, du moins, savait se battre, je l'avais amplement démontré. Si seulement je sortais vivant du jeu de ballon du lendemain j'avais ma place assurée dans l'état-major de Topiltzin.

7.

UN CHARMANT PETIT JEU

J'avais déjà quelques notions du sport national aztèque. Au cours de notre voyage nous nous étions arrêtés, Quéquex et moi, dans une ville qui possédait un stade de bonnes dimensions. Nous avions regardé les brutes du pays se livrer à leur sport favori, puis, une fois le jeu terminé, nous étions descendus sur le terrain. Quéquex voulait me montrer les élégants bas-reliefs des murs. Je contemplai les scènes sculptées représentant les joueurs dans le feu de l'action. Vers l'extrémité du mur, je m'arrêtai devant le seul bas-relief qui ne représentait rien de ce que j'avais pu voir. Tezcatlipoca, le dieu de la mort, sous l'aspect d'un squelette, présidait la cérémonie au cours de laquelle les vainqueurs sacrifiaient le capitaine de l'équipe perdante. Celui-ci expirait, un silex taillé en poignard plongé dans la poitrine, tandis que les joueurs en tenue de sport regardaient la scène. « Dans les temps anciens, dit Quéquex, il arrivait qu'on mette à mort l'équipe vaincue toute entière. »

J'avais frémi. « Qui pouvait accepter de jouer en courant un tel risque ? »

« Ne pas jouer, reprit Quéquex, c'était ne pas être un homme. »

Encore aujourd'hui, le jeu semblait être le test ultime de la virilité. Toutefois je n'avais pas appris sans quelque soulagement que les joueurs malheureux ne payaient plus leur défaite de leur vie.

D'après ce que j'avais vu et ce que je savais déjà, je m'attendais à une rude empoignade. Et je ne fus pas déçu.

Je dormis mal, la nuit précédant le match. Le matin, Topiltzin, Sagaman Musa et Manco Huascar vinrent me chercher de bonne heure. Je m'étais demandé comment

Topiltzin, qui était banni de la ville, oserait apparaître dans un endroit aussi public qu'un terrain de tlachtli. Mais lorsqu'il arriva, je vis qu'il portait sur le visage un masque de caoutchouc mince. Cela suffisait à le rendre méconnaissable.

Je me débarrassai de mon couteau et j'étais sur le point d'ôter de mon doigt l'anneau de Nezahualpilli qui risquait de me gêner durant la partie. Mais Manco Huascar arrêta mon geste.
« Emporte ça. Tu en auras besoin. »

Nous partîmes.

Ce match, de toute évidence, avait été annoncé et une foule considérable était déjà rassemblée. En entrant dans le stade qui était d'une taille colossale – cent cinquante mètres de long sur cinquante de large, peut-être – je me sentis très petit. Du milieu de chacun des murs les plus longs et à environ six ou sept mètres de hauteur se détachait un anneau de pierre placé verticalement. Des bancs s'élevaient en gradins au-dessus de ces buts et il y avait de la place pour des milliers de spectateurs.

Les joueurs formaient des groupes compacts à l'extrémité du terrain. Ils portaient d'épaisses ceintures de cuir qui les recouvraient de la poitrine à la taille. Des plaques de cuir protégeaient leurs bras, et leurs mains étaient gantées de cuir. Jambes et épaules restaient nues. Topiltzin se dirigea vers eux.

Comme je m'approchais je vis sur le sol, d'un côté du terrain, un amas de richesses : ornements d'oreilles, pendentifs, anneaux de chevilles, perles d'or et autres articles de grande valeur, négligemment entassés là. « C'est l'enjeu, dit Sagaman Musa. Chaque joueur doit ajouter sa contribution. L'équipe gagnante se partage le butin. »

Topiltzin se dépouilla de son manteau de plumes qu'il laissa tomber sur la pile. Il y joignit ses boucles d'oreille de jade et une bourse de perles d'or qui tintèrent dans leur chute. Manco Huascar y ajouta un collier de turquoise et une superbe cape d'un drap tissé au Pérou. Sagaman Musi ne donna rien. Tout le monde me regardait.

Que pouvais-je offrir ?

À regret, j'ôtai de mon doigt l'anneau de Nezahualpilli et le jetai sur le tas. J'attendis, espérant qu'on allait me dire que ça suffisait.

« Encore », réclama un Aztèque courtaud et corpulent qui était, je l'appris bientôt, le capitaine de l'autre équipe.

Ma main trembla un peu lorsque je déposai sur les autres trésors le couteau d'Opothle. Nous gagnerions la partie, il le fallait à présent ; je n'avais pas envie de me retrouver sans une arme au Mexique. Le gros capitaine parut satisfait ; sans doute voyait-il que je n'avais rien d'autre. Le collier de jade de Quéquex était resté dans ma chambre d'hôtel.

« Viens, dit Topiltzin, il est temps de nous équiper. »

Il me fit descendre dans une pièce en sous-sol où des esclaves, après m'avoir enlevé mes vêtements, allaient m'enduire le corps d'une huile au parfum âcre et épice. Puis on me donna une tunique de drap blanc qui me couvrait les hanches. La ceinture de cuir massif se plaçait par-dessus. Elle avait quinze centimètres d'épaisseur et pesait bien quinze kilos. J'enfilai les protège-bras qui allaient du poignet à l'épaule, puis les gants. J'avais sur la tête un casque de cuir. Topiltzin et Manco Huascar étaient pareillement équipés. Sagaman Musa, lui, portait encore ses vêtements de ville.

Je demandai : « Et toi ? »

L'Africain eut un large sourire. « Je ne joue pas. C'est un jeu beaucoup trop dangereux pour un homme d'une force limitée. »

Me souvenant de ma lutte contre le puissant Malien, je ne pus m'empêcher de sourire à cette petite plaisanterie. Je comprenais fort bien qu'il n'éprouvât pas le besoin de faire montre de sa force sur ce terrain de jeu.

Quelques minutes plus tard nous retournions sur le terrain.

Les équipes ne comptaient pas le même nombre de joueurs et personne ne semblait s'en soucier. Nous étions treize, ils étaient quinze. Les forces semblaient d'autant plus inégales qu'un de nous – c'était moi – allait jouer pour la première fois. Je fis silencieusement mes adieux à la bague de Nezahualpilli et à la fine lame d'Opothle.

« Tu connais le jeu ? » demanda Topiltzin.

« On doit faire passer le ballon dans l'un des anneaux. »

« Tout juste. Souviens-toi que notre anneau est de ce côté-ci. Une fois, dans le feu de l'action, un joueur s'est trompé et a

marqué un but pour l'autre équipe. Ses partenaires furieux, l'ont écrabouillé sur-le-champ. »

« Combien de temps dure la partie ? »

« Jusqu'à ce qu'une des équipes marque un but. Ce qui n'est pas chose facile. »

« Ça prend combien de temps en moyenne ? »

« Il y a un match qui s'est terminé un instant après qu'il eut commencé, dit Topiltzin. Un autre qui a duré trois jours, ne s'arrêtant qu'à la tombée de la nuit pour reprendre à l'aube suivante. Généralement, les matchs durent quelques heures. »

« Et quelles en sont les règles ? »

« On ne doit pas toucher la balle avec la main. Il est seulement permis de la frapper du pied, de la tête, ou de la pousser d'une partie du corps. On a le droit de blesser l'adversaire pour se débarrasser de lui et marquer un but. Voilà les règles. »

En d'autres termes : tous les coups permis.

Je levai les yeux vers l'assistance. Là-haut aussi on avait mis en tas toutes sortes de bijoux et de vêtements. Les paris allaient bon train. L'événement paraissait d'importance, et cependant on admettait qu'un étranger y prenne part, et que les joueurs soient en nombre inégal dans chaque équipe. Cela manquait d'organisation. Ça ressemblait à une rencontre décidée dans la rue par de jeunes garçons choisissant leur camp au hasard, et pourtant d'énormes sommes étaient misées, par les spectateurs tout comme par les joueurs.

La partie allait commencer. Nos quinze adversaires se tenaient alignés au bout du terrain, à plus de cent cinquante mètres. Nous leur faisions face, sur la ligne opposée. J'étais à gauche de Topiltzin, Manco Huascar à sa droite. Je ne connaissais aucun des autres joueurs. On ne me les avait pas présentés.

Une silhouette apparut dans ce qui ressemblait à une loge royale, en avancée au centre du terrain. Topiltzin murmura : « C'est Axayacatl, mon cousin, le fils du Roi, qui un jour sera roi lui-même ; je ne donnerai pas cher de ma peau s'il savait que je suis ici. »

J'observai la silhouette trapue, imposante, du prince héritier, un homme approchant la quarantaine, et d'allure extrêmement royale. Il tenait à la main un ballon de caoutchouc d'environ quinze centimètres de diamètre. Il le lança énergiquement en l'air.

Pour courir, je devais fournir un surcroît d'effort auquel je ne m'étais pas attendu : Tenochtitlan, comme tout le Mexique central, est en altitude. Dans l'air raréfié, la respiration devient difficile. J'étais de plus très alourdi par l'énorme ceinture. Les autres aussi, mais eux en avaient l'habitude. Je fus donc l'un des derniers joueurs à me joindre à la mêlée, au centre du terrain.

Après avoir touché le sol, la balle avait rebondi à cinq ou six mètres de haut ; deux membres du camp opposé s'en étaient emparés. Notre équipe se rua vers eux. Il était interdit de toucher la balle de la main, mais rien n'interdisait de porter la main sur un adversaire. Je vis Manco Huascar écraser un visage des deux poings à la fois, *boum*. L'homme tomba en crachant ses dents. Pendant que j'admirais le coup, quelqu'un me prit par derrière, me fit tournoyer violemment, et je me retrouvai par terre, suffoquant et hoquetant sous les piétinements enthousiastes d'un deuxième larron debout sur mon dos. Je réussis à me relever et lui envoyai un coup de poing dans la poitrine, juste au-dessus de son plastron de cuir. Il chancela mais ne tomba pas.

La foule surexcitée hurla.

Je fis volte-face et découvris que dans la confusion générale trois joueurs de l'équipe adverse s'étaient assuré le contrôle de la balle. Deux d'entre eux formaient une barrière humaine qui repoussait la charge de nos hommes, permettant ainsi au troisième de tenter de marquer un but. Il souleva habilement le ballon d'un coup de pied de côté et je vis avec horreur la sphère de caoutchouc lancée droit vers l'anneau. Ce match serait-il de ceux qui se terminaient en moins d'une minute ? Sur le terrain, toute l'action était suspendue.

Le ballon frappa l'anneau et rebondit innocemment sur le côté.

Je le vis venir droit sur moi. Imitant Manco Huascar, j'abattis mes deux poings sur la figure de l'adversaire le plus

proche et fonçai. Topiltzin me cria de lui faire une passe. Il était à mi-chemin de notre but.

Je dois dire que nous avons en Angleterre un jeu appelé football qui n'est pas tellement différent du sport national aztèque. Là non plus on ne doit pas toucher le ballon avec les mains. Il se trouve que j'ai joué au football et que je suis assez habile à faire circuler une balle. Juste au moment où Topiltzin m'appelait, deux joueurs se précipitaient vers moi, l'œil brillant du désir de meurtre. Je les laissai sur place, déconcertés, après les avoir contournés en poussant le ballon dans la foulée. Je terminai par un tir vigoureux qui projeta la balle à vingt mètres en direction de Topiltzin. Il n'eut que le temps de la renvoyer vers le but avant qu'un Aztèque monstrueux le plaque violemment au sol. Manco Huascar s'empara du ballon et tenta de marquer le but, mais il se trouvait trop près et sous un mauvais angle.

Un moment plus tard, il s'en fallut de peu que je ne réussisse. Le ballon rebondit contre notre anneau et un adversaire l'expédia de l'autre côté du terrain. Il fut intercepté par deux de nos hommes qui le renvoyèrent à mi-chemin. Là, un autre partenaire fit un shoot superpuissant qui voulait être une passe. La balle vint taper droit contre ma tête à une vitesse fantastique et rebondit sur mon casque. Je chancelai, momentanément étourdi, et seulement à demi conscient des hurlements de la foule.

Puis je levai les yeux. Après son ricochet sur mon crâne épais, le ballon filait vers le but.

Dix centimètres plus haut, et la partie était gagnée. Le ballon frôla l'anneau et termina mollement sa trajectoire un peu trop courte. Topiltzin me donna une bonne claque dans le dos et dit en riant :

« Dommage ! Tu aurais pu mieux viser ! »

Dans les dix premières minutes de jeu il y avait eu trois tirs au but, en comptant le mien, tout involontaire qu'il ait été. Mais un quart d'heure passa avant que quelqu'un se retrouve en position pour une nouvelle tentative. Nous courions comme des fous d'un bout à l'autre du terrain, tapant sur les adversaires tout autant que dans le ballon. Aucune des deux équipes ne le

contrôlait assez longtemps pour pouvoir en tirer le moindre profit.

Il n'y avait pas d'arrêt pour reprendre souffle. Pas de mi-temps, pas de quartier ; jouer jusqu'à ce qu'on tombe d'épuisement, tel semblait être le programme. Après une demi-heure de jeu, je ne me déplaçais plus que machinalement, les membres engourdis, arpentant le terrain par pur entêtement. J'avais reçu un nombre incalculable de coups de poing mais j'en avais donné ma bonne part.

J'éprouvais quelques mépris envers mes camarades de jeu, qu'ils soient mes partenaires ou mes adversaires. Si l'on considérait que les Aztèques s'adonnaient à ce sport depuis le XIV^e siècle, on aurait pu s'attendre à ce qu'ils aient mis au point une tactique. Or ils ignoraient à peu près tout du jeu d'équipe, à part les formations de base les plus élémentaires. Je ne vis jamais six ou sept joueurs se placer sur le terrain pour une descente en triangle. Je n'en vis pas qui fussent capables d'une conduite de balle efficace. Ils se contentaient de taper du pied, du genou ou de la hanche, de taper fort, de lutter âprement et de se fier à la chance pour faire passer le ballon dans l'anneau. C'était ainsi qu'ils voyaient le jeu. Rien d'étonnant à ce qu'il fallût parfois trois jours avant que quelqu'un marque un but.

Je fis l'erreur de vouloir leur en mettre plein la vue.

Le football a toujours été un de mes sports favoris. Je leur servis un spécimen de ma technique. Après une mêlée très confuse, la balle jaillit de l'amas des corps à l'extrême sud du terrain. Je fonçai, m'en emparai et me dirigeai en dribblant vers l'aire du but. Mes adversaires se précipitèrent vers moi. Alors je fus pris de l'envie de m'amuser. Je soulevai le ballon de l'orteil, le fit monter le long de ma jambe jusqu'au genou, tapai dedans juste assez fort pour qu'il m'arrive au niveau du front. Et je me mis à dribbler de la tête, frappant sec et contrôlant étroitement chaque rebond.

La foule rugit. Les joueurs des deux équipes restèrent bouche bée à me voir accomplir mon petit tour de force. Contournant mes adversaires comme j'aurais contourné des rangées de somnambules je me dirigeai vers le but. Manco Huascar surgit soudain en bonne place et je lui passai le ballon car il s'y

connaissait visiblement mieux que moi dans l'art difficile de tirer au but. Manco tira. Il échoua.

Alors l'équipe adverse tout entière se rua vers moi.

Dans les plaines des Hespérides vit un animal imposant, brun et laineux, le bison. Ce bison ne voyage jamais seul mais toujours en la compagnie de millions de congénères. J'ai vu galoper les troupeaux et ils font résonner le sol d'un grondement de tonnerre, mais un million de bisons n'est rien comparé à quinze Aztèques animés d'une fureur homicide. Ceux-ci venaient de décider comme un seul homme que l'étranger à la peau blanche avait trop de tours dans son sac et qu'il était urgent de l'éliminer.

Et ils me piétinèrent comme des bisons furieux. Sincèrement, je crus ma dernière heure venue. J'étais complètement enseveli sous un tas de poings et de genoux. Voulant me tirer de là, les joueurs de mon équipe vinrent s'empiler au-dessus des autres, de sorte que j'eus bientôt tous les joueurs sur le dos. J'appris plus tard que Topiltzin avait profité de l'incident pour subtiliser la balle et tenter de marquer un but. Mais ses essais furent infructueux.

Au football nous avons des arbitres pour éviter les effusions de sang. Là, il n'y avait pas d'arbitre et la bagarre continua jusqu'à ce que quelqu'un remarque le petit manège de Topiltzin. Alors la rage se tourna contre lui. Je rampai hors de la mêlée, éreinté, abasourdi, et bien qu'aucun de mes os ne me parût cassé, un certain nombre avaient l'air d'être sérieusement tordus. Je montrai peu d'empressement à reprendre ma place dans le jeu et acceptai à l'avance qu'on en tire la conclusion que je n'étais pas un homme. Je me traînai sur les mains et les genoux jusqu'à la ligne de touche. À bout de souffle, anéanti, j'attendis que les cloches aient cessé de carillonner dans ma tête.

Cela faisait à présent douze hommes contre quinze mais je n'y pouvais rien. Je restai assis là cinq minutes, à regarder les vingt-sept autres faire de leur mieux pour s'entre-tuer. Durant cette courte période les forces eurent tendance à s'égaliser. Un grand type de l'autre équipe s'apprêtait à tirer au but quand Manco Huascar arrivant derrière lui leva tranquillement les

bras au-dessus de sa tête et les lui fit retomber sur le crâne, coudes repliés. L'homme s'écroula aussitôt et resta sur le terrain sans plus bouger qu'un cadavre jusqu'à ce qu'un de ses coéquipiers le traîne sur la touche afin d'éviter qu'on l'écrase. Peu de temps après un autre joueur était mis hors de combat par les efforts conjugués de Manco Huascar et d'un partenaire d'imposante stature. Manco plaça un coup au-dessus de la ceinture, l'autre au-dessous. On emporta la victime.

Cela me donna l'énergie nécessaire pour rejoindre mes camarades. Cette fois nous étions treize de chaque côté. Je me sentais légèrement hébété mais mon corps m'obéissait.

Je rentrai en jeu au bon moment. Toute l'action était concentrée à l'autre bout du terrain. Je m'avançais, encore chancelant et remplissant d'air mes poumons quand soudain quelqu'un frappa le ballon d'un coup de pied magistral et l'envoya jusqu'à moi. Je le regardai, l'esprit encore confus, et voyant en même temps les autres joueurs se diriger vers moi au galop je m'attendis à être une fois de plus aplati sous leur poids. Ils arrivaient.

Il fallait agir.

Je repris donc mon petit jeu de tête, faisant rebondir la balle contre mon front à un rythme aussi rapide que possible. Comme la première fois, ce simple exercice parut stupéfier mes adversaires. Et cette fois encore ils s'immobilisèrent pour me regarder dribbler comme s'ils n'avaient vraiment jamais rien vu de semblable. Je me faufilai entre leurs rangs en direction du but.

L'Aztèque trapu et puissamment muscle, qui était capitaine de l'équipe adverse finit par bondir à ma poursuite. Je le devançais d'à peine deux pas. Nos hommes s'étaient habilement répartis de façon à former une barrière autour du but. Manco Huascar se trouvait d'un côté et Topiltzin de l'autre, protégés par une rangée de quatre ou cinq hommes.

Je frappai le ballon à la volée, il fila en tournoyant au-dessus d'une douzaine de têtes, franchit la ligne de ceux qui protégeaient Topiltzin et atterrit presque à ses pieds. Topiltzin le releva d'un coup de son brassard de cuir, le passant à Manco qui, d'un bon élan du genou, le projeta vers le but.

Il manqua l'anneau de quelques centimètres. Alors que la balle retombait quelqu'un m'assena un coup terrible entre les omoplates ; je m'écroulai. C'était le gros Aztèque qui m'avait rattrapé, mais un peu tard puisque j'avais déjà fait la passe. Je roulai sur moi-même, me frottai le visage pour ôter la terre collant à ma peau, puis levai les yeux.

Et vis Topiltzin gagner la partie.

Après le shoot de Manco Huascar, le ballon avait rebondi juste à l'endroit où se tenait le prince aztèque. D'un coup de coude, Topiltzin le réexpédia vers le but. Il monta paresseusement dans les airs suivant une trajectoire trop courte, semblait-il, jusqu'à l'instant où il toucha l'anneau. Il oscilla pendant un bon millier d'années puis se décida à passer au travers.

Les spectateurs lancèrent une clameur assourdissante. Les vaincus se laissèrent tomber à terre, accablés. Les vainqueurs ravis gambadaient follement. Je me remis sur mes pieds et courus vers le prince en criant : « Un coup splendide, Topiltzin ! Un coup splendide ! »

Il se balança légèrement sur les talons, lança le poing en avant, et m'étendit de tout mon long sur le terrain, d'un direct à la mâchoire.

Le coup était inattendu, et me relevant, le goût du sang à la bouche, je m'apprêtais à le lui faire payer. Mais soudain Manco fut près de moi et me souffla, de sa voix de fausset : « Idiot, tu l'as appelé par son vrai nom ! Tu veux donc qu'il aille en prison ? »

Je rougis de confusion. Heureusement, dans tout ce vacarme, personne ne semblait avoir entendu. La foule n'en finissait pas d'acclamer les vainqueurs. Topiltzin s'était dirigé vers l'amas des richesses déposées comme enjeu. Nous suivions. C'est à peine si j'osais regarder le prince.

Mais Topiltzin ne semblait pas me garder rancune. Si ma stupidité méritait sa colère, un énergique coup de poing avait suffi pour l'apaiser. Il se tourna vers moi : « Toi, l'Anglais, avec ta drôle de façon de jouer, tu nous as permis de gagner la partie. Prends ce qui t'appartient là-dedans, puis tu choisiras ce que tu veux parmi le reste. »

À la fois honoré par ces paroles et gêné d'être le point de mire de tous les regards je fouillai parmi les objets entassés jusqu'à ce que je retrouve mon anneau et mon couteau. Je portai brièvement la lame du couteau à mes lèvres pour lui dire combien j'étais content de n'avoir pas à me séparer d'elle. Puis j'inspectai le reste des gages et choisis une magnifique cape de plumes, rouge, bleue et verte, aux reflets chatoyants. Elle n'appartenait à aucun de mes partenaires. Désormais elle était mienne. Je m'en revêtis fièrement. Depuis ma petite enfance j'avais toujours rêvé d'une cape en plumes de paon et voilà qu'enfin j'en possépais une.

Le partage du butin m'enrichit encore d'autres trophées : de l'or en poudre enfermé dans le tuyau d'une plume de quetzal, un bracelet de jade miroitant et des boucles d'oreilles de nacre que je m'empressai de troquer – puisque mes oreilles n'étaient pas percés – contre un anneau d'os délicatement ouvragé. Sous ma cape et mes bijoux, je commençais à ressembler à un dandy aztèque, toutefois l'effet était gâché par mes cheveux blonds et mon teint clair.

Quand nous eûmes quitté le stade, une fois débarrassés de notre tenue de jeu, nous prîmes une barque de louage pour regagner le bâtiment délabré où habitait Topiltzin. Il attendit d'être rentré dans ses appartements pour enlever son masque.

« Tu as bien joué, Dan Beauchamp, me dit-il alors. Tu portes les marques qui prouvent que tu es un homme. »

« Je me serais passé de bon nombre d'entre elles. Vous, les Aztèques, vous avez une façon plutôt rude de vous distraire. »

« La partie n'a pas été longue, dit Manco Huascar. On a eu à peine le temps de s'échauffer. »

Sagaman Musa eut un petit rire moqueur. « Moi, je me suis bien amusé. Je n'ai cessé de vous encourager de la voix. Sans moi, vous n'auriez peut-être pas gagné. »

Je lui jetai un regard furieux : « Pourquoi t'es-tu dispensé de prendre part au jeu ? »

« Ma religion m'interdit ce genre de sport », dit gravement l'Africain de sa voix de basse.

« C'est vrai, dit Manco Huascar, il est orthodoxe. Un poltron orthodoxe. »

Loin de se mettre en colère, le Noir éclata de rire. Tout autre que lui aurait probablement répondu à l'affront en sortant son poignard. Mais il me sembla comprendre l'Africain et je sus plus tard que j'avais deviné juste. Seul un homme qui doute de sa propre bravoure ne supporte pas qu'on le dise lâche. Sagaman Musa était sûr de lui, sûr de sa force et de son courage et n'avait rien à prouver à personne. Il n'aimait pas les jeux brutaux. Par conséquent il ne jouait pas.

Topiltzin me demanda : « Nous accompagneras-tu dans notre expédition, Dan ? »

« Tu connais déjà la réponse. »

« Très bien. Tu as montré une agilité, une ténacité dont nous avons l'emploi. Nous nous lançons dans une aventure hardie qui, si nous réussissons, fera de moi un roi et de vous des hommes riches. »

Il nous exposa brièvement les grandes lignes de son plan. Au nord d'un vaste désert qui occupe une grande partie du Mexique septentrional et l'extrême sud-ouest des Hautes-Hespérides s'étendait une région habitée par un peuple de paisibles agriculteurs. Elle comptait vingt à trente bourgades avec des noms comme Zuni, Acoma, Taos, Cochiti, pour n'en citer que quelques-uns. En dépit de la sécheresse, les champs étaient fertiles et produisaient plus que ce qui était nécessaire aux indigènes. En outre, ceux-ci fabriquaient de belles poteries et d'élégants bijoux.

En théorie, cette région était soumise aux lois aztèques. Les Aztèques avaient établi des protectorats dans la plus grande partie du continent septentrional. Les habitants généralement des gens assez humbles, leur payaient un tribut en nature, moyennant quoi les Aztèques étaient censés les protéger contre l'invasion possible d'autres peuples. De temps en temps des bruits couraient que les Incas, depuis longtemps maîtres des Basses-Hespérides songeaient maintenant à envahir le Nord, ou que le Russes envisageaient d'annexer des territoires à l'intérieur des terres, pour mieux assurer l'existence de leurs comptoirs commerciaux sur la côte Ouest. Topiltzin me dit que c'était les Aztèques qui faisaient circuler ces rumeurs afin de

consolider leur emprise sur la population des Hautes Hespérides.

La domination des Aztèques sur les fermiers de cette région n'avait pas été remise en question depuis longtemps continuait Topiltzin. La dernière révolte datait de trois cents ans ; aussi, les Mexicains, sûrs de leur autorité n'entretenaient-ils qu'un maigre contingent de soldats en garnison au village de Taos, la seule garnison de toute la région, cinquante hommes, prétendait le prince.

Il projetait de les attaquer ; il les attaquerait par surprise et tuerait tous ceux qui refuseraient de lui jurer allégeance. Puis il se proclamerait roi de cette partie du monde. C'est à lui désormais qu'on paierait un tribut et il partagerait avec ses fidèles compagnons d'armes. Inlassablement les paysans travailleraient pour notre bénéfice, et je serais un grand seigneur au royaume des maisons de boue.

« Mais on t'accusera de trahison ! Tu ne peux pas voler une province de l'Empire ! Ton oncle Moctezuma enverra sur-le-champ une armée pour te punir. »

« J'en doute, dit nonchalamment Topiltzin. En fait, j'ai appris que le roi a projeté lui-même une action militaire dans une autre région. » Il jeta à Manco un regard de côté. « La guerre avec les Incas, dont on parle depuis si longtemps, peut devenir bientôt une réalité. Il ne voudra pas se démunir de ses troupes en les envoyant dans le Nord. D'ailleurs, je crois qu'il ne serait pas fâché d'être débarrassé de ma présence à la cour au prix d'un petit royaume dont la perte lui serait légère. Nous ne pouvons pas échouer. Mais bien entendu, si tu ne veux pas venir... »

Je dis vivement : « Je viens avec vous. » Il n'y avait pas d'avenir pour moi au Mexique et cette sorte d'expédition pour la conquête d'un empire était plus ou moins ce dont je rêvais.

« Parfait. Tout est prêt. Nous partons demain Aigle-Sept. »
J'eus un sursaut. « Mais... »

« Mais quoi ? »

« Demain je devais me rendre à la cour. Quéquex me présente au roi. »

« Impossible de t'attendre. Cela fait des mois que le départ est fixé au jour Aigle-Sept. Je ne peux pas le remettre. »

C'était un cruel dilemme. Pendant un moment, je ne sus que décider : aller à la cour le lendemain ou partir avec Topiltzin ? L'ambition l'emporta sur la curiosité, je renonçai à visiter le fastueux palais et m'écriai :

« J'irai voir le roi une autre fois. Topiltzin, je pars avec toi. »

8.

NOUS SURESTIMONS NOS FORCES

Ce soir-là, je dînai avec Topiltzin et dînai bien.

Avant de rentrer à l'hôtel pour dormir, je me mis à la recherche de Quéquex. Je ne pouvais pas quitter Tenochtitlan sans l'avoir revu.

Comment trouve-t-on un mage bedonnant dans une ville de neuf millions d'âmes quand on ne sait pas où il habite ? Je fus surpris de voir à quel point c'était facile. Puisqu'il était sorcier de profession, je commençai par faire un tour dans le quartier religieux et allai à la grande pyramide où je dénichai un prêtre qui me dit aussitôt : « Il est chez le roi. » Je traversai donc l'esplanade pour me rendre au Palais. On ne me laissa pas entrer, bien sûr, mais je chargeai un esclave de mon message ; après un moment il m'apporta la réponse : « Quéquex va vous recevoir. »

On me conduisit vers l'un des bâtiments qui entourent le Palais. On me fit entrer dans une pièce où le sorcier m'attendait. Il se leva, vint vers moi, son triple menton tremblotant, et il effleura mon front de sa main en une sorte de bénédiction. Il prenait un air solennel mais son regard pétillait.

Avant que j'aie pu dire un mot il déclara : « Aujourd'hui, tu as bien joué. »

« Vous m'avez vu ? »

« Tout le monde t'a vu. On parle beaucoup de toi, Dan. Le roi lui-même tient à te rencontrer. Mon garçon, tu finiras bien par faire fortune ici. »

Confus, je fixai du regard la mosaïque du sol et dis dans un murmure : « Demain, je ne viendrai pas voir le roi. »

« Ce maudit Topiltzin ! Il t'a tourné la tête ! »

« Comment savez-vous ? »

« Il jouait lui aussi, cet après-midi, n'est-ce pas ? C'était le grand, celui qui a marqué le but ? Allons, tu peux me l'avouer, je ne le répéterai pas. C'était Topiltzin ? »

L'air penaude, je dis : « Oui. »

« Donc, tu l'as vu, contre mon conseil ? Et tu t'es laissé entraîner ? Maintenant, au lieu d'accepter l'honneur d'une audience royale, tu vas l'accompagner dans son absurde équipée et mourir dans le désert. »

« Quoi ? Vous savez ? »

« Naturellement, je sais, dit Quéquex. N'est-ce pas mon métier de tout savoir ? Voilà près d'un an que Topiltzin prépare cette folie : l'invasion d'une région où vivent de paisibles fermiers dont il veut être le roi. Naturellement, je sais. Et tu t'y es laissé prendre. Je croyais que tu avais un peu de bon sens. »

« Quéquex, ne vous fâchez pas. Je ne suis pas venu au Mexique pour saluer des rois. J'y suis venu pour faire précisément ce genre de chose que m'offre Topiltzin. »

Son visage s'allongea. Ses traits se figèrent.

« Tu es jeune, tu es téméraire et un peu fou, ou bien tu n'aurais pas quitté ta maison et ta famille. Et tu ne m'écouteras pas. Je vois ça dans ton avenir. »

« Vous pouvez voir l'avenir ? »

« Naturellement. »

« Alors, dites-moi ce qui m'attend. »

« Il vaut mieux que tu ne saches pas. »

« Dites-moi, Quéquex ! Si vous pouvez le voir, dites-moi ! »

Il soupira, et me conduisit à un socle de marbre surmonté d'une boule de jade poli et d'un vert profond, le vert mystérieux des grands fonds marins ; je regardai le centre étincelant de la sphère et vis, à l'infini, des mondes dans des mondes.

« Te rappelles-tu ce que je t'ai dit de la Porte des Mondes ? demanda Quéquex. Cette sphère m'aide à voir de l'autre côté de la Porte. Mais il reste une incertitude : je ne sais pas si je vois le monde tel qu'il sera ou seulement un de ceux qui pourraient être. »

« Que voyez-vous de notre expédition ? »

« Je vois la mort. Le désastre. »

« Qu'arrivera-t-il à Topiltzin ? Sera-t-il roi ? »

« Sa vie sera brève. »

« Et moi ? »

« Tu erreras. Tu souffriras. Tu parcourras de nombreux pays. Tu tomberas parmi des espions et des gredins. Tu t'enfuiras des Hespérides. »

« Non. »

« Je ne te dis que ce que je vois. »

« Soit. C'est un des mondes qui pourraient être. Mais ce n'est pas celui qui sera. »

« Si cela t'amuse de te bercer d'illusions, ne t'en prive pas, dit Quéquex. Tu es en ce moment à la croisée des chemins. Si demain tu pars avec Topiltzin, il s'ensuivra une certaine chaîne d'événements. Si tu restes ici et fais la connaissance du roi Moctezuma, ce sera une autre suite d'événements. Du seuil de la Porte des Mondes tu peux découvrir tous les chemins à la fois. Mais tu ne pourras en emprunter qu'un seul et demain il te faudra choisir. »

Je voulais en savoir davantage : « Que voyez-vous encore ? »

« Des cheveux noirs, des yeux noirs. Le rire aux lèvres. Un voyage sur l'Océan. De la violence. Ta chair marquée d'une cicatrice. L'ardent désir de retrouver quelqu'un que tu as perdu. Des pleurs et des rires. »

« Est-ce bien là le monde qui sera ? »

« Je ne peux le dire. » Il insista : « Reste un peu plus longtemps à Tenochtitlan. »

« Je dois suivre Topiltzin. »

« Pour lui une mort trop prompte. Pour toi bien des épreuves. »

« J'en accepte le risque. Merci de m'avoir aidé, Quéquex. Je ne vous oublierai jamais. Peut-être nous reverrons-nous. »

Il regardait la boule de jade.

« Nous ne nous reverrons jamais, dit-il doucement, tristement, pressant ma main entre les siennes. Après tout, tu deviendras peut-être riche, Dan, mais cela pourrait bien prendre du temps. »

Cette entrevue m'avait dégrisé. Mais comme je passais l'enceinte extérieure du palais il me vint à l'esprit que si Quéquex pouvait vraiment prévoir l'avenir, il aurait dû choisir à

Chalchiuhcueyecan un autre hôtel, afin d'éviter l'attaque des bandits. À moins, naturellement, que son don de seconde vue lui ait permis de savoir que je viendrais à son secours et qu'ainsi rien de fâcheux ne lui arriverait. Je rentrai à l'hôtel et allai me coucher, plutôt hébété et les tempes bourdonnantes.

Dès le lever du jour, Sagaman Musa tambourina à la porte de ma chambre.

« Éveille-toi ! Éveille-toi ! On part. »

Encore somnolent, j'allai ouvrir : « Déjà ? Mais ce n'est pas l'heure ! »

« Les plans sont changés. On part plus tôt que prévu. Viens. »

Je me lavai, m'habillai et rassemblai mes affaires. L'Africain m'attendait dans une auto garée devant l'hôtel, le moteur au ralenti, la chaudière crachant sa vapeur. Je réglai la note et rejoignis le Noir. Peu de temps après nous empruntons la chaussée Ouest pour sortir de Tenochtitlan.

Les brouillards de l'aube planaient encore sur la colline de Chaputelpec comme se rassemblait la petite armée de Topiltzin. Nous disposions de six véhicules motorisés, plus ou moins vieux, en plus ou moins bon état, et d'une trentaine d'hommes de provenances diverses. La plupart étaient des Aztèques, mais il y avait quelques Peaux-Rouges de l'Ouest des Hautes-Hespérides, deux Chibchas venant de Bogota, en territoire inca, un guérisseur, esclave en fuite, originaire d'un village de pêcheurs sur la côte Nord-Ouest des Hespérides du Nord. Et, bien entendu, un Inca – Manco Huascar – et un Africain – Sagaman Musa. Et un Anglais nommé Beauchamp. Nous trois, nous étions les lieutenants, Topiltzin étant le général. Je dus admettre que je savais conduire et Topiltzin me confia l'une des voitures où prirent place les deux Chibchas, le guérisseur, et un Aztèque plutôt endormi qui s'appelait Tezozomoc.

On alluma les chaudières. Topiltzin, dans la voiture de tête, donna le signal du départ. Grinçante et crachotante, notre caravane démarra, en route vers le Nord, vers l'aventure, vers la fortune.

Je vous ferai grâce des détails du voyage. Il fut si ennuyeux que je ne vois vraiment aucune raison de vous en infliger le

récit. Il faisait interminablement chaud et sec, et moi qui suis habitué aux automnes brumeux et froids, je n'appréciai pas le moins du monde ce climat désertique. La route aztèque était superbe mais elle se terminait à deux cents kilomètres de Tenochtitlan. La voie qui lui succéda était beaucoup moins carrossable quoiqu'elle fût encore pavée. Au-delà il n'y avait plus qu'un mauvais chemin, caillouteux par endroits. Par temps pluvieux nous nous serions noyés dans une mer de boue mais dans cette partie du Mexique il n'avait pas dû pleuvoir depuis le XII^e siècle au moins.

Une sécheresse totale.

Une sécheresse implacable ; la terre brûlée par le soleil, pas d'herbe, pas d'arbres, mais seulement de petits arbustes épineux, rabougris, d'un vert grisâtre, pointant leurs maigres rameaux hors du sable. Sur notre gauche, une chaîne de montagnes s'étendait parallèlement à la direction que nous suivions. À droite, rien d'autre que le désert. Pendant le jour, la chaleur était insupportable ; le soir, la température tombait brusquement, nous nous mettions à frissonner et à jurer. Parfois nous passions des jours sans voir aucun être humain ; il nous arrivait pourtant de rencontrer des barbares du désert. Une bien pauvre compagnie ! Nous leur achetions toutes les victuailles qu'ils pouvaient nous fournir, mais nous serions morts neuf fois si nous n'avions pas fait nos provisions avant de quitter Tenochtitlan.

Nous ne pouvions nous fier à nos véhicules et il y en avait au moins un par jour qui tombait en panne, habituellement à l'heure la plus chaude. Les réparations prenaient du temps. Sagaman Musa était notre chef mécanicien ; j'appris qu'en Afrique il avait possédé une usine qui fabriquait des automobiles et des machines à vapeur ; mais Manco Huascar me glissa à l'oreille que Sagaman s'était livré à des spéculations hasardeuses et qu'il avait fait faillite. Je sympathisais, me souvenant de la banqueroute de mon père. Lui aussi, comme Sagaman, il avait tout perdu en voulant trop gagner.

Vêtu d'un simple pagne, l'homme du Mali passait de longues heures sous les voitures, travaillant à les rafistoler jusqu'à ce que la chaudière chauffe de nouveau et que le moteur tourne. Sa

peau, noire comme le charbon, pouvait supporter le soleil maléfique. Moi je restais couvert et remarquais que les Mexicains en faisaient tout autant alors que Sagaman ne craignait pas de travailler pratiquement nu. La sueur donnait à son corps un éclat magnifique. De temps en temps, il ponctuait son travail d'un chapelet de blasphèmes africains mêlés d'obscénités africaines, le tout de sa voix ultra-basse de chanteur d'opéra. Puis il se relevait et disait en se frottant pour se débarrasser du sable qui collait à sa peau : « Je crois qu'on peut continuer, maintenant. »

Au cours du voyage, j'appris à me servir d'un pistolet. Topiltzin avait emporté des armes pour tout le monde et chaque fois que la caravane s'arrêtait pour des réparations, c'est-à-dire très souvent, il annonçait une séance de tir à la cible. Je me méfiais de ces engins dont je ne m'étais jamais servi. En Angleterre on prétendait que la poudre avait la mauvaise habitude d'explorer dans le barillet, tuant celui qui tirait. Rien de tel n'arriva jamais avec les armes mexicaines. Mes premières tentatives firent simplement voler du sable en avant de la cible, puis j'attrapai le coup et pris joyeusement sous un feu roulant ces choses tordues, sans feuilles, qu'on appelle des cactus et qui faisaient un « plonc » satisfaisant chaque fois qu'une balle les touchait.

Nous nous entraînions aussi au lancer de couteaux, car un tireur dont la poudre est mouillée peut encore se servir de son couteau. Là, c'était moi l'instructeur. Je leur montrai comment tenir le couteau, la position du corps, la façon de viser, comment faire travailler les muscles du dos, comment lancer – *tchuuuut !* – et planter la lame profondément dans la cible. Ça ne m'ennuyait pas du tout de leur donner des leçons car j'étais de loin le meilleur couteau de la compagnie et quel homme s'irriterait de voir les autres l'admirer dans ses démonstrations ?

Par les soirs froids, nous nous asseyions autour des feux de rameaux secs et nous parlions. Si je n'eus que peu d'occasions de fréquenter des soldats, j'en vins à connaître assez bien les trois autres officiers.

Topiltzin, d'abord : ambitieux et paresseux tout à la fois d'une intelligence aiguë, c'était un compagnon plein d'entrain,

qui ne se laissait pas impressionner par ce qu'avait fait son peuple et paraissait douter de la grandeur aztèque. En lui coulait un fleuve d'arrogance aussi large qu'un océan, ce qui était pardonnables, sans doute, chez le neveu d'un des plus grands rois du monde. Si Topiltzin nous traitait parfois comme des domestiques, c'était sans intention blessante. Et malgré son maniérisme de surface, la nonchalance affectée de sa voix, son air distant, je l'aimais bien.

Sagaman Musa : un homme réfléchi, perspicace, plus vieux que nous, indépendant, tirant d'une grande force physique une tranquille assurance. Il discourait beaucoup mais parlait très peu de lui. Je savais qu'il était venu au Mexique à peu près pour les mêmes raisons que moi, c'est-à-dire, à la suite de revers de fortune, pour gagner de l'argent et quelque pouvoir. Il avait toujours une bonne histoire à raconter, généralement pas du tout convenable, et discutait longuement de politique internationale. Je supportais sans peine son incessant bavardage parce que sa voix riche et mélodieuse charmait les oreilles, et lorsque ce qu'il expliquait commençait à me fatiguer je n'écoutais plus que la musique des mots.

Manco Huascar : un mystère. Il se disait de sang royal, comme Topiltzin. Toutefois, si Topiltzin se conduisait toujours en monarque, Manco Huascar, lui, ne se donnait pas d'airs princiers. Il ne révéla jamais quel était exactement son lien de parenté avec l'Inca – ou l'Empereur – du Pérou ; et, non plus, ce qu'il avait fait qui lui avait valu l'exil. D'ailleurs il ne disait jamais grand-chose, se contentant d'écouter. C'était un compagnon assez agréable mais qui gardait ses distances.

Nous parlions de ce que nous ferions lorsque nous serions des conquérants vainqueurs. « J'aurai un palais, entouré d'immenses terrains de chasse », disait Topiltzin. Sagaman Musa, à son tour : « J'amasserai de l'argent gros comme moi et retournerai au Mali pour y acheter un domaine princier. » Et Manco Huascar : « Je prendrai cent épouses et fonderai dans le Nord une dynastie inca. « Enfin, Dan Beauchamp déclarait vertueusement : « J'enverrai de l'argent à mes parents et les ferai riches au-delà de tous leurs rêves. Puis j'irai explorer le monde. »

« Va d'abord en Afrique », disait Sagaman Musa. « L'Afrique est la terre de gloire de l'avenir. Les Aztèques ont eu leur temps. Et aussi les Incas. Les Russes, les Turcs, sont sur le déclin. L'avenir appartient au Mali, au Songhaï, aux royaumes noirs. Désormais c'est notre tour. »

Topiltzin et Manco Huascar paraissaient irrités de la façon désinvolte dont Sagaman Musa parlait des Aztèques et des Incas, mais ils ne protestèrent pas. Moi seul intervins : « Y a-t-il quelque chose en Afrique qui égale la magnificence de Tenochtitlan ? »

« Donne-nous cinquante ans ! Nous n'en sommes qu'à nos débuts ! »

« Pourquoi avez-vous attendu si longtemps ? demanda Topiltzin. L'homme n'a pas été créé plus tard en Afrique qu'au Mexique ou au Pérou. »

« La Chine a connu sa période glorieuse bien avant le Mexique. L'Egypte bien avant la Chine. Le sceptre de la grandeur passe d'un pays à l'autre. C'est seulement à présent qu'il arrive jusqu'à nous », dit Sagaman Musa.

« Alors, que fais-tu ici ? rétorqua ironiquement Manco Huascar. Pourquoi ne pas rester là-bas et attendre que le sceptre se trouve à portée de ta main ? »

Ce fut le tour de l'Africain d'avoir l'air irrité. « Je suis ici parce que je suis ici, dit-il d'un ton péremptoire. Mais écoute bien ce que je vais te dire : nous vivrons assez pour voir la décadence du Pérou et du Mexique comme nous avons vu celle des Turcs. »

« Impossible, fulmina Topiltzin. Notre empire... »

« L'empire turc s'est étendu de Bagdad à l'Est jusqu'à Londres à l'Ouest, dit Sagaman Musa. Et qu'en reste-t-il à présent ? Quelques misérables pays autour d'Istanbul. Il est vrai que les Turcs ont laissé derrière eux leur langage et leur religion le fantôme d'un empire. Mais qu'est-ce que cela change ? » Il pointa sèchement l'index sur la poitrine de Topiltzin couverte d'ornements de jade. « La même chose t'arrivera à toi aussi. Aztèque ! Patience, ça vient ! »

Topiltzin soupira : « J'ai comme l'impression que tu pourrais bien avoir raison. »

Le désert restait proche mais nous étions entrés dans notre futur empire, le pays des villages d'agriculteurs.

Ici, au milieu d'un monde aride, coulait du nord au sud un fleuve au long duquel étaient disséminés des villages et des fermes. Les habitants appartenaient à cette race de Peaux-Rouges qu'on rencontre dans les deux Hespérides, et qui diffèrent autant des Aztèques que les Aztèques des Incas. Ils étaient petits, trapus, avec une tendance à l'embonpoint, le visage arrondi, les joues pleines et le nez camus. Chaque village se composait de bâtiments carrés, aux murs de boue séchée et au toit de rondins. Parfois les demeures étaient de véritables immeubles de quatre ou cinq étages ; ailleurs elles n'avaient qu'un étage ou seulement un rez-de-chaussée et s'alignaient en longues rangées bordant les rues. Leur couleur variait avec celle de la boue qui changeait suivant les régions : le rose ou même le vermillon au Sud, les différents tons de brun de gris ou d'ocre comme nous montions plus au nord.

C'était le royaume de la poussière. Les vents d'arrière-saison balayaient la surface du sol, soulevaient le sable, l'éparpillaient dans l'air. Dans les villages, des tourbillons d'une poussière brune grise ou ocre dévalaient les rues et les venelles, tournoyaient sur les vastes places, se précipitaient à l'intérieur de nos voitures dès qu'on entrouvrait les vitres. De ma vie je n'avais vu autant de poussière et je n'en avais jamais autant mangé. Les biscuits de maïs crissaient sous les dents. Topiltzin tentait d'expliquer qu'il s'agissait là des grains de sable qui se détachaient des mortiers quand les femmes pilaien le grain ; je soutenais que c'était plutôt la poussière des rues qui se mêlait à notre nourriture.

Partout, nous étions bien reçus. Les gens du pays sont par nature hospitaliers et ils n'avaient guère de peine à reconnaître un prince aztèque dans ce jeune homme dégingandé qui commandait la troupe. Bien entendu, ils ne pouvaient deviner que Topiltzin était un prince rebelle qui se disposait à attaquer la garnison de Taos. Sans doute croyaient-ils qu'il amenait des renforts ou une compagnie qui prendrait la relève. Nous fûmes

donc toujours bien traités durant notre voyage le long du fleuve. Nous le suivions sur la rive Est où les villages de boue s'appelaient Istela, Sandia, Tesuque, Nambe, Picuris. Il y en avait d'autres, aussi nombreux, sur l'autre rive, mais nous ne pouvions les visiter ; nous n'étions pas des touristes, nous avions une mission guerrière à accomplir.

Un campement fut monté à Picuris, endroit agréable dans une vallée fraîche entre des montagnes couvertes de pins, et là il nous fallut mettre au point la stratégie de notre attaque.

Si vous avez tendance à moraliser, vous vous dites probablement qu'un jeune Anglais bien élevé n'a pas sa place dans ce genre d'expédition. Erreur. Car nous ne faisions pas la guerre contre les habitants de la région. Mais simplement nous attaquions une garnison aztèque.

Je n'aurais jamais attaqué les habitants des villages. Je ne suis pas un Turc, je n'impose pas une domination par la force. Mais ces gens avaient déjà accepté la « protection » des Aztèques, de plus ou moins bonne grâce il est vrai ; tout ce que nous voulions, c'était substituer à un groupe de protecteurs un autre groupe de protecteurs. Et nous serions certainement des maîtres plus tolérants que les Aztèques. Accessoirement, on nous paierait un tribut et nous deviendrions riches, mais cela n'était pas contraire à la morale puisque en échange les villageois bénéficieraient de notre protection. Et ces gens avaient grand besoin qu'on les protège, non seulement des invasions incas, plus ou moins mythiques, mais aussi des attaques, très réelles celles-là, des pillards nomades qui vivaient dans le désert et les grandes plaines du Nord. Les nomades avaient volé dans les villages des chevaux qui s'étaient multipliés, leur fournissant de nombreuses montures pour de nouvelles razzias.

Comme nous discutions de notre plan d'attaque, Sagaman déclara qu'il serait bon que les gens du pays fussent informés de nos plans, ce qui nous permettrait de nous assurer leur aide pour l'attaque de la garnison. Ils ne seraient probablement pas fâchés de se rebeller contre les soldats de Taos.

« Non », dit Topiltzin sur un ton qui n'admettait pas de réplique.

« Pourquoi ? » demanda Sagaman Musa.

Topiltzin dénombra les raisons sur ses doigts. « Premièrement, parce que ces gens ne savent pas se battre. Deuxièmement, parce qu'il n'est pas sûr qu'ils veuillent nous aider. Troisièmement, parce qu'ils ne possèdent pas d'armes et que je n'en ai pas à leur donner. Et quatrièmement parce que nous n'avons pas besoin d'aide pour mener à bien notre entreprise. »

Et voilà ; l'orgueil entêté de l'Aztèque ! *Nous n'avons pas besoin d'aide pour mener à bien notre entreprise.* Traduisez : *Nous ne serions pas des hommes si nous acceptions l'aide de ces villageois.*

Être un homme ! Même s'il se prétendait différent de l'impérialiste aztèque classique, Topiltzin était au fond comme les autres, constamment soucieux de prouver qu'il était un homme. Un Aztèque se faisait assommer pendant des jours sur un terrain de jeu, afin de montrer son endurance. Un Aztèque dansait au soleil, pieds nus sur les roches brûlantes. Un Aztèque se flagellait sur les marches du temple, avec une corde hérissée de pointes. Un Aztèque luttait farouchement, de préférence à un contre trois, pour bien manifester qu'il était un héros. Cette fois, Sagaman Musa paraissait furieux. Comme je l'ai déjà signalé, il n'était pas, lui, tenaillé par la crainte de ne pas se comporter « en homme », et il estimait qu'il n'avait rien à prouver. Il était là pour gagner une bataille par n'importe quel moyen et pas pour montrer son courage dans un combat inégal. Il voyait en ces villageois des milliers d'alliés éventuels. Il imaginait la défaite de la garnison sans qu'il fût besoin de tirer un seul coup de fusil. Cinquante hommes cherchaient-ils à se défendre s'ils étaient entourés par des milliers d'adversaires ?

Il marchait de long en large, tapant du pied dans sa colère, se frappant les hanches de ses énormes poings, hurlant, écumant de rage. Une veine s'enflait dangereusement sur son large front luisant.

Topiltzin écoutait. Il restait calme en apparence mais je sentais qu'une colère froide s'emparait de lui. Quand Sagaman Musa cessa de crier, Topiltzin dit, tranquillement : « Nous ne ferons pas de ces gens nos alliés. S'il en est parmi vous qui

manquent de courage, ils peuvent retourner à Tenochtitlan. Il en sera comme nous l'avons décidé au début, même si nous ne sommes qu'une dizaine à rester. »

Sagaman Musa gronda sourdement, soufflant de l'air par les narines d'où je m'attendais presque à voir jaillir des flammes. Je sentais bouillonner sa rage et je crois qu'il était près de prononcer des paroles qui auraient anéanti tout espoir de coopération entre lui et Topiltzin.

Mais avec un effort visible, il serra les lèvres, retint les mots hostiles. Il avala sa salive, ferma les yeux. Puis il dit : « C'est ton dernier mot, Topiltzin ? »

« Le dernier. Rentres-tu à Tenochtitlan ? »

« Je reste. »

C'est ce qu'il fit en effet, sans dissimuler, toutefois, à quel point il désapprouvait les projets de notre général.

Le plan de Topiltzin, consistait à s'introduire de nuit dans le fort de Taos, à désarmer les sentinelles et à jeter des torches enflammées par les fenêtres ; les nattes de paille étendues sur le sol prendraient feu et quand les soldats sortiraient, suffoqués par la fumée, on les abattrait un à un. Simple ? Certes. Sans risque ? De toute évidence.

Si l'on se fiait au sens commun, les idées de Sagaman Musa avaient du bon. À la guerre, on veut tous les renforts possibles. Mais j'avoue que j'étais content que Topiltzin l'ait emporté. C'était ma première bataille, et à l'âge de dix-huit ans et trois mois, montrer-qu'on-est-un-homme, ça veut dire quelque chose. Je voulais me battre. Je voulais faire couler le sang. Je voulais ma part d'un triomphe glorieux contre des forces supérieures. Vous avez tout à fait raison de me trouver stupide, mais c'était ainsi.

À l'aube, nous nous dirigeions vers Taos qui se trouvait, je crois, à une cinquantaine de kilomètres de notre camp. Nous avions emprunté des chevaux aux agriculteurs picuris parce que les routes n'étaient guère praticables pour nos véhicules et que, de plus, dans ces régions calmes, un bruit de moteur s'entend de très loin. Nous avancions sans nous presser. À la tombée de la nuit, le campement fut établi à deux kilomètres de Taos. On mangea, on se reposa. Le plan, c'était de n'attaquer qu'à l'aube.

À minuit, on prépara les torches, on chargea les fusils. Trois heures plus tard, on entrait à pied dans le village de Taos. Il consiste en deux imposantes bâtisses de cinq étages, faites d'une boue rousse et qui se font face de chaque côté d'un étroit ruisseau. Quelques planches de bois servent de pont entre les deux parties du village. C'est, dans l'ensemble, un endroit extrêmement pittoresque.

La garnison aztèque logeait dans un bâtiment plus petit, de deux étages, qui comprenait une vingtaine de pièces. Notre colonne se dirigea vers lui. Une sentinelle était postée à l'entrée du village mais il fut facile de s'en débarrasser. D'autres soldats de garde étaient assis devant la caserne. Les villageois devaient dormir, les hommes de la garnison aussi.

Nous avions projeté de nous approcher sans bruit dans le noir et d'assommer les gardes à la hâte. Puis, une fois les torches allumées et jetées à l'intérieur de la caserne nous attendrions simplement que l'ennemi se précipite aux portes dans la plus grande confusion.

Ça ne se passa pas ainsi.

Nous étions à une centaine de mètres de la caserne, avançant furtivement dans l'obscurité, les yeux fixés sur les trois soldats qui somnolaient au milieu du village, quand une voix lança du haut d'un toit :

« Hep ! Qui va là ! L'ennemi ! Debout ! Debout ! Alerte ! »

Et la garnison se réveilla.

Qui aurait pensé qu'ils placeraient un guetteur en haut d'un des immeubles ? Pas moi, pas vous ; et certainement pas Topiltzin. Pourtant l'homme était là-haut, nous observant depuis notre arrivée. À présent que nous étions au milieu du village, il donnait l'alarme.

Je me souvins des sinistres prédictions de Quéquex, auxquelles jusqu'ici je n'avais pas ajouté foi : Le désastre pour Topiltzin. Pour moi la douleur et l'errance.

« Tuez-les ! hurla Topiltzin. Tuez-les tous ! »

Il alluma sa torche et la lança vers une fenêtre. Un instant plus tard nous étions entourés de soldats aztèques et la bataille faisait rage.

En dépit de l'optimisme de Topiltzin, il n'y avait pas pour nous la moindre chance de victoire. Vingt à trente soldats étaient sortis à notre rencontre et d'autres en nombre égal, perchés sur les fenêtres et armés de fusils et de pistolets nous prenaient tranquillement pour cibles. Une retraite décente, c'était tout ce que nous pouvions encore espérer.

Mais une ligne de défenseurs nous bloquait le passage.

Nous formions un groupe compact au milieu de la place. Topiltzin continuait à nous exhorter à l'attaque, mais le gros de la troupe choisit de se replier et après avoir vivement embrassé la scène du regard, Topiltzin dut se résoudre à nous suivre. Nous reculions, sans cesser de faire feu sur l'ennemi.

Je vis Sagaman tirer cinq fois et tuer cinq hommes. Le sixième coup n'atteignit pas son but. Le Noir bondit en avant tel un sauvage, et dans un furieux désespoir il se servit de son pistolet comme d'un marteau pour assommer deux Aztèques. Il avait le champ libre à présent, et fonçait vers l'étroit sentier qui conduisait hors du village.

Et soudain je vis surgir, venant de nulle part, un homme de la garnison qui prit pour cible le large dos noir de Sagaman Musa. Je n'hésitai pas. Comme je ne me fiais guère – je ne sais trop pourquoi – à mon pistolet, je portai la main à ma hanche, et mon couteau fut aussitôt entre mes doigts, et mon bras se leva, et le couteau fila comme une flèche pour s'enfoncer profondément dans le dos de l'Aztèque avec un étrange bruit mat. C'était juste comme si j'avais frappé la cible, sur le mur de notre petite cabine, à bord du *Xochitl*.

Mais j'avais tué un homme.

Quand on sépare pour la première fois l'âme et le corps d'un homme, cela invite à quelque réflexion. Je restai donc là, à ruminer comme un bœuf, à chercher le pourquoi et le comment de nos actes. Je restai là, immobile, assez longtemps pour qu'un ennemi me mette tranquillement en joue et tire.

Il est certain que je devrais être mort et enterré. C'est le destin presque inéluctable de celui qui est assez stupide pour se livrer à la méditation au beau milieu d'une bataille. Il y a sûrement, au-delà de la Porte des Mondes, quelques Dan Beauchamp tués au combat. Mais dans l'univers où nous

sommes, la balle se fraya un chemin à travers la peau et les muscles de mon bras gauche, laissant une trace sanglante de plus de quinze centimètres. Cela me réveilla. Je me jetai au sol, saisis mon pistolet, et pendant que mon agresseur visait une seconde fois, je lui tirai une balle dans la tête. Cette fois je m'abstins de toute méditation. La seconde fois qu'on tue, ce n'est déjà plus pareil.

Mon bras me faisait atrocement mal ; mais j'avais déjà bien de la chance d'être vivant. Le sol était couvert de cadavres, ceux des hommes avec lesquels, quelques heures auparavant, j'avais dîné et plaisanté. Je bondis jusqu'à ma victime, récupérai mon couteau. Puis, tandis que les balles sifflaient autour de moi je fonçai vers la seule voie libre. Sagaman Musa avait disparu. J'aperçus Manco Huascar, sa tunique blanche tachée de sang ; il me sourit, m'appela d'un geste, et je vis qu'il avait découvert un autre chemin pour sortir du village. Je le rejoignis.

Je tuai encore deux hommes avant d'être hors d'atteinte. Dès que je fus à l'abri, je me retournai et vis Topiltzin qui courait vers nous, tenant encore d'une main la torche allumée et de l'autre son arme. Trois soldats de la garnison le rattrapaient. Topiltzin jeta sa torche au visage du premier et d'un coup de pistolet bien juste abattit le second.

De ma cachette, je visai le troisième. J'appuyai sur la détente. Un cliquetis. Rien de plus.

Je n'avais plus de munitions !

Et sous mes yeux horrifiés, le troisième homme tira. La balle atteignit le prince. Il bascula, s'écrasa sur le sol, eut un sursaut et resta immobile.

Je murmurai d'une voix enrouée : « Ils l'ont eu ! Allons le chercher ! »

« Ne fais pas l'idiot, dit Manco Huascar. Il est mort. Sauve qui peut ! »

Et il partit dans la nuit comme une flèche. Après un moment d'hésitation, je le suivis, laissant loin derrière moi le bruit et la fureur de la bataille.

Je songeais aux prophéties de Quéquex : une cicatrice pour moi, la mort pour Topiltzin. Le sang coulait, brûlant, le long de mon bras. Cette blessure, je sus que j'en garderais la marque

jusqu'à mon dernier jour. Quant à Topiltzin, je l'avais vu mourir. Je frémis : Quéquéx était bien un sorcier.

Le cœur battant, le bras tout enflammé, je détalai comme un lapin effrayé, sans reprendre mes esprits, jusqu'à ce que je n'entende plus de coups de feu derrière moi.

9.

VERS LA MER OCCIDENTALE

C'est ainsi que je ne gagnai pas de comté dans le Sud-Ouest des Hautes-Hespérides. L'expédition avait été un fiasco complet, un désastre total.

Les survivants de la petite armée de Topiltzin se trouvèrent regroupés aux abords du village, comme finissent par se rassembler les bûches ballottées par l'eau tourbillonnante. Nous étions une douzaine : un des Chibchas, l'Aztèque adipeux Tezozoncè, le guérisseur d'un Nord-Ouest lointain, et plusieurs autres, dont Manco Huascar. Il y eut un moment de grand silence. Après cette écrasante défaite, nous ne trouvions rien à nous dire. Nous étions blottis dans les buissons, haletants, attendant que se calment un peu les battements de nos cœurs affolés.

Pour la plupart, nous étions blessés. Klagatch nous soigna. Son nahuatl était rudimentaire, mais il n'avait pas à nous interroger pour comprendre où nous avions mal, et il s'appliqua à soulager nos souffrances. Il nettoya la plaie de mon bras, la couvrit d'herbes sèches, et ligatura le tout avec des lanières. Les dieux feraient le reste. C'était une vilaine blessure, mais pas trop sérieuse. La balle avait traversé les chairs où elle avait creusé un sillon écarlate. Il faudrait quelque temps pour que la plaie se cicatrice et d'ici là elle serait douloureuse et me donnerait sans doute de la fièvre, mais Klagatch n'y pouvait rien.

Il soigna Manco Huascar qui avait une blessure assez particulière : la balle avait traversé le muscle du bras et l'aisselle. Deux centimètres plus à droite elle rentrait en pleine poitrine, mais elle était ressortie, laissant une plaie bien nette dont l'inca souffrirait quelque temps.

Klagatch pansa tous les blessés et ne s'occupa de lui-même que lorsqu'il en eut terminé avec nous. Il avait une profonde entaille au cuir chevelu. Il nous avait soignés en silence. C'était un homme au teint clair, à l'abondante moustache noire, de petite taille, massif et les épaules puissantes. Ses cheveux épais prenaient, sous certains éclairages, un ton rouge et cuivré, et sa voix était grave, quoique pas tout à fait autant que la voix de Sagaman Musa. Il y a dans les Hautes-Hespérides des gens de types très divers. En Angleterre, nous les appelons tous indifféremment des Peaux-Rouges et ils sont pour nous de simples sauvages, errant dans les vastes savanes et forêts qui recouvrent leur continent. Mais je pouvais voir clairement combien Klagatch était différent des indigènes habitant les villages de boue de la région où nous nous trouvions, différent d'Opothle et de ses compatriotes du Sud-Ouest.

Nous n'avions pas la force de bouger. Nos chevaux étaient attachés non loin de là mais nous n'osions pas nous en approcher, de peur que les soldats les aient découverts et nous attendent en embuscade. Ne croyez pas que c'était de la lâcheté. Je m'étais assez battu comme ça et j'avais aussi assez tué, cette nuit-là. Mon bras blessé commençait à enfler et des gouttes de sueur luisaient sur ma peau.

J'étais inquiet de la disparition de Sagaman Musa. Il ne paraissait guère mal en point lorsqu'il s'était échappé de Taos, mais nous ne l'avions pas revu depuis, ni moi ni aucun de ceux qui avaient réussi à rejoindre notre campement improvisé. Errait-il dans les environs du village ? Ou bien avait-il été massacré dans l'ombre ? Nous ne pouvions envisager de nous lancer à sa recherche.

Tapis dans les broussailles, nous fîmes des plans pour un avenir qui se trouvait entièrement remis en question. Retourner à Tenochtitlan ? Cela ne semblait guère prudent. D'ailleurs, puisqu'il y avait tout lieu de croire que Topiltzin était mort, je n'avais pour ma part aucune raison de rentrer au Mexique. Et il en était de même pour plusieurs d'entre nous. Je pouvais comprendre que les Mexicains veuillent regagner leur pays, mais moi je répugnais à traverser de nouveau le désert.

Et surtout sans les autos. Nous les avions laissées à Picuris, loin vers le sud, et nous hésitions à aller les chercher. Avant que nous soyons arrivés sur les lieux, la garnison aurait averti les autres villages de la présence de rebelles, et les indigènes nous seraient hostiles. Bien que la machine à transmettre la voix électriquement ne soit pas encore au point, les nouvelles voyagent vite dans ces régions isolées. Il nous fallait donc abandonner les véhicules et tout ce que nous avions laissé dans les coffres. Ce ne fut pas sans un serrement de cœur que je dis adieu à ma cape de plumes si durement gagnée, au collier de jade de Quéquex, au reste de l'argent que m'avait donné Nezahualpilli, et au modeste bagage que j'avais apporté d'Angleterre. Mais là où j'allais, l'argent mexicain ne me serait guère utile et quelques gemmes et vêtements de plumes ne valaient pas que je risque ma liberté ou ma vie.

Là où j'allais, c'était en direction du Nord, en diagonale à travers le continent jusqu'au pays de Klagatch, sur les rives de la Mer Occidentale. Cinq ans auparavant, Klagatch avait été emmené en esclavage au Mexique, pour être le médecin des princes royaux, qu'il avait servis jusqu'à ce que Topiltzin le persuade de se joindre à l'expédition. La seule ambition de Klagatch en quittant le Mexique était de pouvoir un jour se retrouver chez lui. À présent que la mort de Topiltzin le libérait de tout devoir de loyauté, il ne pensait plus qu'à regagner son pays. Je l'accompagnerais. Manco Huascar aussi. Les autres décidèrent de retourner au Mexique et je ne tentai pas de les dissuader.

Dans l'aube grise, Klagatch esquissa pour nous une carte des Hautes-Hespérides et nous montra où nous étions et où nous voulions aller. Si vous avez la carte à l'esprit vous voyez la forme générale du continent, une forme plutôt carrée avec en gros cinq pointes, et deux volumineux appendices, l'un au Sud, le Mexique, et l'autre tout à fait au Nord-Ouest. Notre destination était un village situé en cette région de la côte Ouest où une grande île longe le rivage en formant un détroit pendant des kilomètres.

Klagatch disait que nous aurions à traverser une contrée aride, mais ensuite le pays serait plus frais et plus fertile. À pied

nous en avions pour cinq ou six mois, jusqu'au printemps suivant. Si nous pouvions nous procurer des chevaux, deux mois nous suffiraient pour atteindre le village.

Je venais juste de décider de partir avec Klagatch quand j'entendis du bruit dans les bois voisins. Quelqu'un approchait. Manco Huascar saisit son pistolet et j'empoignai mon couteau. Un instant plus tard une silhouette massive fit irruption parmi nous, tenant un fusil. Tendus, déjà prêts à bondir, nous reconnûmes soudain le nouvel arrivant. C'était Sagaman Musa.

Il grommelait : « Je pensais bien que c'était vous. On vous entend à des kilomètres ! » Puis il éclata de rire et jeta son fusil par terre. Je me souvins que, dans la bataille, il avait épuisé ses cartouches.

Nous lui fîmes un accueil chaleureux. Je lui racontai ce qui était arrivé après qu'il se fut échappé, la mort de Topiltzin et notre déroute. Il secoua la tête. Il s'était attendu à ce désastre. Lui-même n'était pas blessé. Il n'avait pas l'air de s'être rendu compte que je lui avais sauvé la vie, à Taos, et bien sûr je ne lui en dis rien. Il avait déjà décidé de ce qu'il ferait à présent. Il voulait gagner la côte Ouest et il nous montra l'endroit sur la carte de Klagatch, le point de la côte occidentale où la terre commence à s'incurver vers l'Est. Là, disait Sagaman Musa, est une région agréable où il n'y a pas d'hiver, où les journées ne sont ni trop chaudes ni trop froides et où ni les Aztèques ni les Russes, les deux pouvoirs impérialistes des Hautes-Hespérides, n'ont encore jamais fait d'incursions. Sagaman Musa projetait de s'y faire proclamer roi. Il accepterait volontiers quelques ministres. Si le cœur nous en disait...

Klagatch ? Non. Il rentrait chez lui.

Manco Huascar ? Non plus. Il déclara fermement : « Excuse-moi, mon ami, je pars avec Klagatch. »

Cela me surprit. J'avais pensé que l'Inca déciderait d'accompagner Sagaman Musa et j'aurais alors fait de même. Pourquoi Manco Huascar optait-il pour le Nord infesté de Russes quand il aurait pu choisir l'Ouest fertile ? Je ne voyais pas la raison. Mais les raisons de Manco Huascar étaient toujours difficiles à découvrir. Le Péruvien ouvrait l'œil, mais n'ouvrait guère la bouche.

Sagaman Musa me regarda : « Eh bien ? Aurai-je un compagnon à tête blonde ? »

J'étais tirailé par des désirs contradictoires. J'aurais voulu aller avec l'Africain car entre nous, depuis notre violente première rencontre, un étrange lien d'affection s'était noué, et je le savais un homme courageux et plein de ressources. Il y avait aussi cette promesse dorée d'un empire à gagner dans l'Ouest.

Mais cet empire n'était peut-être encore, comme celui de Topiltzin, qu'une création de l'esprit. Nous n'atteindrions peut-être jamais la côte Ouest. Je ne connaissais pas la route, et Sagaman Musa non plus. Tout ce que nous pouvions faire consistait à pointer le nez en direction du soleil couchant et espérer que tout irait bien.

Tandis que si je choisissais d'aller vers le Nord, vers le pays de Klagatch, j'aurais deux compagnons dont un médecin, qui serait de surcroît un guide. Il parlait la langue des tribus que nous rencontrerions et il trouverait aisément son chemin. Je pourrais m'établir là-haut, en quelque sorte, et aller ensuite chercher la fortune ailleurs, quand j'aurais un peu d'argent et d'expérience.

Je pesai le pour et le contre et décidai : « Je reste fidèle à mon plan initial, Sagaman Musa. Pourquoi ne viens-tu pas avec nous ? »

« Je ne peux pas. Je dois suivre mon propre destin. »

Alors je lui fis mes adieux. Il étreignit ma main hâlée dans son énorme poing noir et serra jusqu'à ce que mes doigts se crispent de douleur. J'essayai de lui rendre la pareille mais comme je serrais de mon mieux je n'obtins de lui qu'un sourire.

Je commençai à trouver que cette aventure n'était qu'une suite de séparations. Nezahualpilli, Quéquex, Topiltzin, Sagaman ; aussitôt que je m'étais fait un ami il me fallait le perdre. À présent il ne me restait que Klagatch avec qui je ne pouvais échanger plus d'une centaine de mots, et Manco Huascar qui était trop taciturne, trop fuyant pour que je le considère comme un ami.

Le premier mois de notre voyage fut le pire.

Nous marchions à travers un paysage désertique, assommés de chaleur pendant le jour et la nuit glacés jusqu'aux os. Puis

nous atteignîmes une région de plateaux plus tempérés et d'aspect plus riant. Mais nous étions à présent en décembre et la neige tombait fréquemment. Il nous arrivait de plus en plus souvent de trouver au réveil toute la campagne recouverte d'une légère couche de flocons.

Ici nous n'étions plus sous la domination aztèque. Leur pouvoir s'étend sur presque toute la partie Est des Hautes-Hespérides, au-delà du grand fleuve appelé le Mississippi. Mais à l'Ouest leur influence ne dépasse guère la région qui borde le Mexique. Plus loin à l'intérieur la terre est trop stérile, la population trop clairsemée pour qu'une conquête présente quelque intérêt, et dans le Nord-Ouest, les Russes venant de Sibérie ont délimité leur propre zone d'influence.

Une fois sur le plateau nous n'avions plus aucune chance de nous procurer des chevaux. Dans les régions habitées, nous aurions pu acheter, emprunter, ou même voler trois chevaux aux villageois, mais ici il n'y avait pas de villages, c'était une contrée à peu près déserte que parcouraient seulement quelques rares bandes de nomades. Ils possédaient bien des chevaux mais ne les vendraient pas.

Ainsi nous avancions péniblement, un pas et un pas et encore un pas, et s'il nous arrivait de parcourir une trentaine de kilomètres dans la journée, en moyenne nous n'en faisions guère plus d'une quinzaine car il n'y avait pas de routes et c'était un rude travail que de s'ouvrir un chemin. Parfois, la distance parcourue se réduisait encore. C'était lorsque, ayant choisi un sentier qui plongeait dans un agréable canon, nous découvrions qu'il aboutissait à une muraille infranchissable et que nous devions revenir à notre point de départ et trouver une autre voie.

Il nous fallait déployer beaucoup d'ingéniosité pour nous nourrir. Klagatch, avec cette habileté des guérisseurs à tirer le meilleur parti des ressources de la nature, nous apprenait à reconnaître les fruits, les noix de toute sorte, les racines comestibles. Depuis le début de l'hiver, nous avions moins de choix, assez pourtant pour subsister.

Nous chassions. Nos fusils ne nous servaient à rien car nous avions dépensé presque toutes nos munitions à Taos, et au

début, mon couteau fut notre seule arme. Klagatch et Manco Huascar tirèrent leurs dernières balles le jour du départ. J'étais sûr que j'aurais pu tuer du gibier au lancer du couteau, mais je n'osais pas en prendre le risque. Supposons qu'un animal blessé s'échappe et disparaît, mon couteau enfoncé dans ses chairs... Je préférais utiliser la précieuse lame pour fabriquer d'autres armes, tailler dans les jeunes plants des arcs rudimentaires et découper des cordes pour les tendre dans la peau d'un chamois que nous avions capturé.

Klagatch nous montra comment renforcer les arcs avec des tendons. Je choisis de fines branches bien droites pour en faire des flèches, les aiguisai en une pointe acérée et les fendis d'une encoche à l'autre bout afin de pouvoir les ajuster sur l'arc. Puis, comme de vrais primitifs, nous parcourûmes la forêt à la recherche du gibier.

D'abord, ce ne fut guère encourageant. Nos arcs étaient faibles et souvent, quand nous tirions une flèche, elle tombait en vibrant à nos pieds. La plupart du temps nous manquions le but, même Klagatch car il n'était pas chasseur. Quand nous touchions la cible, il était rare que le coup fût mortel et nous perdions tout à la fois la proie et la flèche.

Mais l'habileté s'acquiert. Je devins un bon tireur, Manco un tireur acceptable. Désormais nombre de nos flèches filaient droit au but. Le daim, l'élan et l'orignal tombèrent sous nos traits et occasionnellement des oiseaux et des écureuils. Je ressentais pour les bêtes que nous mettions à mort une pitié fort peu virile. Je crois que je n'aime vraiment pas tuer. Mais comme je n'aime pas non plus avoir faim, je tirais.

Nous retournions chaque jour davantage à l'état sauvage.

Au bout d'un mois, nous étions adaptés à la vie dans les bois. Nous portions des tuniques taillées dans la fourrure du gibier abattu et des mocassins de peau qui nous protégeaient de la neige couvrant le sol. Nous devîmes habiles à repérer les grottes où passer les nuits d'hiver particulièrement rigoureuses ; quelques-unes gardaient encore des traces de leurs premiers occupants. Nous fîmes des sacs pour enfermer notre viande en excès et la faire congeler dans la neige afin de la garder en réserve, car le gibier devenait rare. Nous survécûmes. Je ne

voudrais pour rien au monde revivre ces quatre premières semaines mais ensuite, ça devint assez drôle.

Pour nous diriger, nous n'avions aucun problème. Le soleil était notre guide, il se levait à notre droite, se couchait à notre gauche et nous avancions entre ces deux points.

Je marquais chaque journée d'une encoche dans un bâton. Je commençai quelques jours après notre départ et je n'arrivai pas à décider si cinq jours s'étaient écoulés ou seulement quatre depuis que nous avions quitté Taos, aussi le système manqua-t-il toujours de précision. Cependant un jour vint, un jour de neige, qui, d'après mon calendrier devait être le 25 décembre, et j'annonçai à mes compagnons que Noël était arrivé.

« La naissance de ton Dieu », dit Manco Huascar.

« Oui. »

Nous avions eu une rude semaine et il ne me restait pas assez d'énergie pour expliquer à l'Inca dans quel sens particulier Jésus, tout à la fois, est et n'est pas Dieu. Je ne pouvais non plus lui dire que Jésus est « un de nos trois dieux », car cela aurait encore compliqué les choses. Mais je sentais qu'un chrétien, où qu'il fût, devait faire quelque chose pour célébrer Noël, et j'annonçai donc : « En ce jour, tous les chrétiens se réjouissent et montrent leur joie en festoyant et en faisant des cadeaux. Je veux fêter Noël. Vous serez mes invités. »

Manco Huascar accepta avec un large sourire. Klagatch de même ; toutefois je n'étais pas sûr qu'il comprenait vraiment ce dont il s'agissait.

Ce fut d'abord l'échange de cadeaux. Nous n'avions pas grand-chose à nous donner. Je retirai de mon doigt l'anneau d'or de Nezahualpilli incrusté de jolies turquoises et l'offris à Klagatch. Klagatch donna à Manco une grande médaille de cuivre gravée de signes étranges qui, disait-il, pendait à son cou depuis bien des années. Manco Huascar à son tour m'offrit un bracelet d'argent décoré d'un motif de minuscules silhouettes dansantes.

Je m'écriai : « Joyeux Noël ! »

Et ils répondirent à pleine voix : « Joyeux Noël ! Joyeux Noël ! »

« Au Pérou, ce mois est aussi une période de fête annonça solennellement Manco, la fête magnifique, Capac Raymi. À cette époque les garçons au sortir de l'adolescence sont accueillis dans l'âge d'homme. Il y a alors des sports et des jeux et la grande chaîne d'or est promenée dans les rues de Cuzco, notre capitale. »

Impulsivement, je lançai : « Joyeux Capac Raymi ! » Et Klagatch répéta en écho : « Joyeux Capac Raymi ! »

Nous fimes dégeler un gros morceau de viande d'élan et je construisis un feu. Les meilleures noix et racines furent prélevées dans nos réserves, comme garniture. J'expliquai brièvement ce que signifiait Noël, choisissant mes mots nahuatl avec soin, afin que Klagatch et Manco me comprennent sans trop de peine. Je parlai des trois Rois Mages, de la crèche que surmontait l'étoile, et des bergers aux alentours. Je parlai de l'Enfant, et de ce qu'il était, de ce qu'il représentait pour la petite communauté chrétienne dans le monde. Mes deux compagnons écoutaient attentivement, mais ce qu'ils pensaient, je n'en pouvais rien dire.

La nuit tomba sur notre fête, et de la grotte je regardai le monde couvert de neige qu'illuminait un brillant clair de lune. Il me sembla que Noël ne pouvait être tout à fait Noël sans un chant de Noël. C'est ce que j'expliquai à mes compagnons et pendant une demi-heure je leur fis répéter les paroles, puis nos voix résonnèrent dans l'air pur, lançant un hymne de joie par-dessus les plaines livides et les montagnes dénudées, proclamant l'heureuse nouvelle assez fort pour que tous les Turcs de l'Islam puissent l'entendre :

*Ô venez tous, fidèles.
Joyeux et triomphants,
Venez, à venez à Bethléem !*

Ainsi fut célébré Noël, dans les Hautes-Hespérides, par un chrétien solitaire, à huit mille kilomètres de son pays.

Je pensai souvent à ma famille, pendant cet interminable voyage vers le Nord. J'avais beaucoup de temps pour réfléchir puisque ni l'un ni l'autre de mes compagnons n'était bavard et

que nous restions parfois silencieux pendant des heures. Je pensai à mon père, cet homme si grand, ce vaincu dans sa mine inondée. Je pensai à mon frère, qui était allé servir dans l'armée turque, et aux coups que nous avions échangés lorsqu'il m'avait annoncé sa décision. (« Les Turcs ne sont plus nos ennemis depuis le XIX^e siècle, disait-il. Nous les avons battus, pourquoi devrions-nous les haïr encore ? Ces Turcs-là ne sont pas les mêmes que ceux qui ont fait autrefois la conquête de l'Angleterre. ») Je lui mis tout de même un œil au beurre noir.) Je songeai à ma sœur à Moscou, Moskova, comme elle dirait sans doute, et je pensai qu'elle devait l'aimer vraiment, ce Russe, pour avoir accepté de l'accompagner en Russie. Je songeai aussi à ma mère, ce qui m'arrivait rarement car elle était morte quand j'étais tout petit.

Cela faisait seulement quatre mois que j'avais quitté la maison. Mais pour moi c'était comme des années. Je pouvais à présent exhiber une cicatrice qui montrait que j'étais un homme ; grâce à Klagatch, la blessure s'était refermée ; après bien des nuits de fièvre, le poison de l'infection avait enfin quitté mes veines. Mon corps s'était musclé. J'avais tué. J'avais connu un sorcier et aussi le neveu d'un roi, et, pour mon malheur, entre les deux j'avais mal fait mon choix. Maintenant j'allais au bout du monde en une folle équipée sans but précis. Je ne veux pas mentir ici car j'écris ce livre pour moi principalement, et se mentir à soi-même est le pire des mensonges. En toute honnêteté je déclarerai donc que pas un jour ne s'écoula, durant cette marche interminable, sans que je forme le souhait de me retrouver en Angleterre. Et je n'aurais vu aucune objection à ce que Huitzilopochtli lui-même m'arrache du sol et m'emporte vers l'Est, par-dessus, l'océan.

Bien sûr, je ne pouvais rentrer chez moi mais seulement continuer dans la même direction, chaque pas m'éloignant de l'Angleterre. Je regrettai de ne pas avoir écrit à mon père alors que j'étais encore au Mexique, pour lui dire que j'allais bien. J'aurais dû le faire, je le savais, mais le temps avait passé trop vite. Je n'avais pas écrit et à présent je me trouvais sur un territoire où l'idée même de communications postales paraissait absurde.

Cela faisait si longtemps, me semblait-il, que j'avais suffoqué dans la chaleur infernale de Chalchiulcueyecan ! Si longtemps que j'avais arraché Quéquex des mains de ses agresseurs ! Si longtemps que j'avais joué au tlachtli à Tenochtitlan ! Maintenant la neige tombait avec un entêtement morose. Je n'avais jamais vu tant de neige. En Angleterre, s'il y en a un peu en hiver il y a surtout du brouillard. Ici, pas le moindre brouillard ; une éternelle blancheur glacée dont rien ne pouvait protéger, ni les chaussures fourrées, ni les manteaux de peaux de bêtes. Je trouvais ce froid encore plus horrible que la chaleur des basses terres du Mexique, quoique je me souvenais avoir là-bas follement souhaité les délices d'un jour de gel.

À la fin du mois de janvier il me parut que nous pourrions bien mourir de faim avant d'avoir vu le village de Klagatch.

Nous n'avions pas tué de gibier depuis le début de l'année nouvelle. Rien, pas même un écureuil, et nos réserves de viande diminuaient rapidement. L'année 1964 commençait mal. La neige n'arrêtait guère de tomber et le temps était souvent extraordinairement froid. D'après les cartes sommaires que traçait Klagatch, nous avions encore plus de quinze cents kilomètres à parcourir ; mais bien sûr il ne déterminait qu'approximativement l'endroit où nous nous trouvions.

Puis vint un jour fertile en événements imprévisibles qui aboutirent à une amélioration de notre sort.

Cela commença durant la matinée par l'apparition inattendue d'un élan majestueux, la tête surmontée de bois puissamment ramifiés. L'animal avait fière allure, mais nous étions affamés et comme il bondissait sur le sol enneigé je l'abattis d'une flèche. Il gisait à terre, agité de tressaillements, et partagé entre la pitié et l'espoir d'un vrai repas je l'achevai d'un coup de couteau. Puis nous nous mêmes à l'écorcher et à le couper en morceaux.

Ce n'est pas une petite affaire de tailler dans cent kilos de viande d'élan fraîchement tué et nous étions complètement absorbés dans notre tâche quand apparut un groupe de Peaux-Rouges nomades. Ils étaient six, sur des chevaux étiques, et ils survinrent si soudainement que toute parade fut impossible. L'instant d'avant nous étions seuls et tout à coup ils nous

entouraient, brandissant des arcs, des épieux et des fusils rudimentaires.

J'avais entendu raconter des choses épouvantables au sujet des rôdeurs du désert. Je m'attendais à ce qu'ils nous tuent. Mais ces hommes n'avaient pas de temps à perdre.

Nous repoussant de leurs épieux ils nous emmenèrent à une courte distance de l'endroit où ils nous avaient découverts. Là ils nous fouillèrent, cherchant des armes. Nos arcs ne les intéressaient pas, et non plus mon couteau. Ils voulaient des armes à feu. Quand ils virent que nous n'en possédions pas, leur désappointement s'exprima violemment. Ils nous jetèrent sur le sol glacé ; ils nous tenaient à la pointe de leur lance, nous ne pouvions nous défendre. Nous restâmes étendus à plat ventre dans la neige et nous aurions risqué nos vies à seulement lever le nez. Je respirai de la neige. Je mangeai de la neige. La neige pénétrait sous ma tunique de fourrure. Ils tinrent conseil un moment, grommelant dans leur rude langage. Enfin, nous entendîmes s'éloigner le galop de leurs chevaux.

Des taches de sang sur la neige. C'était tout ce qui restait de notre gibier.

Manco l'Inca marmonna en quechua une terrible malédiction. Klagatch frappa le sol de coups de pied furieux. Je secouai la neige de ma tunique et tournai un regard douloureux vers le ciel gris. Nous allions mourir de faim. C'était fatal. Seul un hasard heureux nous avait permis de tuer cet élan, un hasard qui ne se reproduirait pas. Mon estomac se nouait de crampes lorsque je pensais à tout ce que nous avions perdu. Mon imagination me tourmentait, et je croyais soudain goûter la riche saveur de la viande cuite à l'étouffée, sentir le fumet du jus bouillonnant. Et que faire sinon continuer notre route en espérant que la chance nous sourirait de nouveau ?

Amers, humiliés nous poursuivîmes notre avance, ce jour-là, pendant encore cinq ou six kilomètres. Nous traversons une région de forêts et nous ne pouvions voir bien loin. Il était fort improbable que nous retrouvions du gibier. Mais nous fîmes soudain une autre découverte : un camp de nomades.

Quatre hommes. Quatre chevaux.

Trois des nomades s'affairaient autour du feu, ils préparaient le repas. Le quatrième se tenait à vingt mètres de là, observant la montagne.

J'échangeai un coup d'œil avec mes compagnons. Nous savions ce qu'il convenait de faire.

Je tenais mon couteau à la main. Nous avançâmes sans bruit en direction des chevaux. Ils sentirent notre approche et un grand étalon maigre hennit et se cabra.

Le guetteur se retourna. Au même instant mon couteau filait vers lui et s'enfonçait dans sa poitrine presque jusqu'à la garde. L'homme tomba sans même un cri. Je me penchai sur lui, arrachai mon couteau, et sautai sur le cheval le plus proche, une jument alezane. Manco était déjà sur l'étalon, Klagatch enfourcha un troisième cheval tout en saisissant les rênes du quatrième. Je donnai un violent coup de talon dans le flanc de la jument qui détalà à travers bois.

Bien entendu les trois nomades se jetèrent à notre poursuite. Vainement, puisqu'ils étaient à pied. Et en forêt leurs flèches ne leur servaient pas à grand-chose.

Cinq minutes plus tard nous avions perdu de vue nos poursuivants. Encore une heure de chevauchée et nous décidions de nous arrêter pour la nuit dans un cañon abrité.

Les sacoches de selle de l'étalon rouan contenaient de la nourriture indigène. C'était de la viande séchée et pilée avec des noix et des baies. Certes, j'avais connu des mets plus délicats. Mais il eût été malvenu de se montrer difficile.

Vous allez trouver, sans doute, que j'avais fait une très mauvaise action en tuant un paisible étranger, en volant les chevaux, en abandonnant leurs propriétaires aux solitudes neigeuses. Et je vous répondrai que pour survivre, dans ces contrées sauvages, il faut adapter aux circonstances ses règles de conduite. Il est vrai que les quatre hommes ne nous avaient fait aucun mal, mais des membres de la même tribu nous avaient dérobé notre nourriture, nous condamnant à la famine. Et je suis sûr que nos victimes auraient agi de même à notre place. Ce n'était pas un pays de saints. Aussi, sans perdre de temps en hésitations et scrupules nous forcions les chevaux qui filaient vers le Nord-Ouest.

Huit jours plus tard, la nourriture manquant de nouveau, il nous fallut abattre le quatrième cheval. J'en eus plus de regret que je n'avais eu de remords à m'en emparer. Il avait l'air plutôt maigre et cependant sa viande nous permit de survivre pendant bien des jours encore. Les trois autres chevaux broutaient les arbustes épineux qui pointaient misérablement au-dessus de la neige.

C'était le royaume de la solitude, une solitude monstrueuse. Pas trace d'une présence humaine. Maintenant la neige était moins épaisse. La région avait probablement été secouée par une éruption volcanique, le sol était couvert de cendres sur des dizaines de kilomètres et une énorme plaque de lave affleurait à perte de vue. C'était l'endroit le plus désolé du monde. Ce sol d'une matière autrefois tourbillonnante et visqueuse, à présent dure comme le granit d'une tombe résonnait sous nos pas avec un tintement métallique. Pour Klagatch, la zone de lave était hantée. Pendant que nous la traversions il ne cessa de prier et même, pour apaiser le démon du volcan, il lui arriva de tuer un oiseau dont il répandit le sang selon un rituel compliqué.

Les autres chevaux furent épargnés. Nous abordions enfin une région plaisante, relativement chaude pour la saison. Il ne neigeait plus, il pleuvait. Les arbres étaient puissants, hauts de cinquante mètres et leurs troncs si gros que pour un Européen cela paraissait presque incroyable. Klagatch put se procurer de la nourriture dans les villages, assez rapprochés à présent. La côte n'était plus éloignée.

Et nous avons atteint la Mer Occidentale. Elle était grise, agitée, et ses vagues battaient contre une sombre plage de sable noir, étrange. Klagatch tendit le bras en direction du Nord.

« Nous sommes tout près de mon village », dit-il.

Nous traversions les broussailles bordant la plage, et comme pour célébrer la fin de notre voyage le soleil, soudain, déchira les nuages. Nous nous dirigions lentement vers le village de Kuiu. Nous touchions enfin au but, même s'il n'était que provisoire.

10.

TAKINAKTU

Kuiu n'avait rien de la grande ville mais cela me suffirait. Après avoir vécu au grand air tout l'hiver je ne me serais pas senti très à l'aise dans un endroit comme Tenochtitlan.

Nous étions à présent dans un assez gros village de pêcheurs, d'environ deux mille âmes. Il se composait de grandes maisons de bois, de plus de trente mètres de long, chacune abritant une famille entière. D'élegantes embarcations étaient alignées sur le rivage. Devant chaque maison se dressait un mât totémique sculpté de figures fantastiques peintes de couleurs violentes.

Ces gens des Hespérides me surprennent. Je ne comprends pas d'où leur vient leur goût prononcé pour les monstres. Les dieux aztèques sont des images de cauchemar. Ici, à Kuiu, les monstres avaient des formes différentes mais l'effet était le même. C'est un art fondé sur l'épouvante. Ces crochets, ces griffes et ces becs, bien inoffensifs pourtant puisque gravés dans le bois des totems, étaient à peine supportables. Les pirogues s'ornaient de gueules grimaçantes. Même les couvertures et les vêtements étaient décorés de motifs saugrenus, aux couleurs criardes. Les masques rituels que je vis dans la plupart des maisons et qui exhibaient un bec menaçant ou un immense nez recourbé ajoutaient à l'atmosphère de terreur. Ces gens vivaient quotidiennement en la compagnie des démons. Et pourtant ils semblaient prospères, heureux et civilisés.

Le retour de Klagatch, qui avait été absent presque six ans, provoqua quelques remous au village. Sa femme, se croyant veuve, s'était remariée et avait maintenant deux jeunes enfants en plus des deux dont Klagatch était le père. La famille entière, y compris le mari supplémentaire, vint accueillir le guérisseur. La situation ne semblait gêner personne, et surtout pas

Klagatch. Que feraient les deux hommes ? Se partageraient-ils l'épouse ? Ou bien Klagatch en prendrait-il une autre avec laquelle il vivrait très heureux ? Je ne suis pas resté assez longtemps au village pour le savoir. Quand j'ai quitté Kuiu, Klagatch en était encore au stade de la purification, un rituel auquel il lui fallait se soumettre avant de pouvoir renouer avec sa famille.

Nous étions les invités du chef Tlasotiwalis, qui habitait dans la plus grande maison, une sorte de grange de cinquante mètres de long. L'intérieur était divisé en petits compartiments sombres, chacun d'eux abritant un sous-groupe familial de trois ou quatre personnes. Des poissons séchés pendaient aux poutres ; au centre de la maison, le sol était creusé de trous où brûlaient des feux. Comme il n'y avait pas de fenêtres, la maison s'emplissait très rapidement de fumée, et de temps en temps on relevait quelques lattes de la cloison pour faire entrer un peu d'air pur. Le toit était haut et la seule lumière celle des feux, une lumière dansante, capricieuse. Je saisissais maintenant pourquoi ces gens vivaient dans une telle intimité avec les démons : dans leurs maisons le feu ne cessait d'animer des formes confuses. Des couvertures aux motifs étranges pendaient sur les murs, ornés aussi de plats de cuivre gravé, de masques affreux, de peaux d'ours et autres objets décoratifs qui tous trahissaient le goût de l'horrible.

Je ne comprenais pas la langue de ces gens et Klagatch était le seul ici à parler nahuatl, aussi les échanges étaient-ils fort réduits. Je leur souriais, ils me souriaient ; et tout ce que j'apprenais sur eux c'était la blancheur de leurs dents.

Ils nous traitèrent très courtoisement. Le premier soir on nous servit un énorme festin, les tables gémissaient sous le poids de dizaines de saumons. Je mangeai plus de saumon que je n'avais jusqu'ici mangé d'aucun poisson. C'est un mets de choix, à la chair rouge et savoureuse. Des plats de palourdes et de baies et des écuelles d'huile de poisson l'accompagnaient. Pendant que nous dînions, des chamans dansaient devant nous. Ils avaient à peine l'air humain avec leurs tuniques de peaux d'ours et leurs masques rouges, verts, ou jaunes au profil crochu, et quelques-uns d'entre eux atteignirent bientôt un état

d'intense frénésie. Les Kuiuans paraissaient ravis. Plus la danse devenait effrayante, plus le moment où les chamans s'écrouleraient sur le sol semblait imminent et plus les spectateurs se réjouissaient. Je vis Tlasotiwali frapper la table du poing en cadence, avec une jubilation manifeste.

Une seule personne resta solennelle durant la fête Takinaktu, la fille du chef. Elle se tenait assise près de Tlasotiwali, les traits figés et l'air morose et son visage n'exprimait rien qu'un léger dégoût pour cette agitation bruyante et plutôt barbare.

J'avoue qu'au lieu de regarder les danseurs je passai une grande partie de la soirée à contempler Takinaktu. Comme je vous l'ai dit plus tôt en relatant ma brève et innocente entrevue avec la jolie fille d'une aubergiste mexicaine, j'ai tendance à tomber trop facilement amoureux. Il suffit que je pose mes regards sur un joli visage pour qu'immédiatement il devienne *le visage qui hante mes rêves* et m'emplit d'idées romantiques absurdes. Par chance je peux, en général, résister à cette fâcheuse disposition, et c'est pourquoi, à six mois de mon dix-neuvième anniversaire, je suis encore célibataire dans un monde où les mariages précoces sont la règle. J'ai su me souvenir que, des diverses qualités qu'on demande à la compagne de toute une vie, la beauté n'est pas la principale. Aussi ne suis-je pas tombé à genoux devant la fille de l'aubergiste pour lui déclarer un amour éternel, ni devant toute une théorie de filles presque aussi attirantes que j'ai rencontrées en Angleterre, ni même devant Takinaktu.

Mais parlons de Takinaktu.

Dix-sept ans, à un mois près en plus ou en moins. Environ un mètre soixante-dix, c'est-à-dire un peu trop grande pour un homme qui ne mesure pas tout à fait un mètre quatre-vingts, mais ce n'est pas grave. Le teint clair, pas du tout cuivré, mais plutôt comme celui des Chinoises par la couleur et la texture. Une chevelure sombre, raide, brillante. Des yeux noirs vifs et malicieux. Les pommettes saillantes, les lèvres charnues, le menton ferme, des joues à fossettes. Un corps bien fait et même athlétique.

Assis à la longue table, à demi asphyxié par l'odeur rance de l'huile de saumon et l'âcre fumée du feu, je tombai sur-le-champ

amoureux. Elle était en face de moi, ne me regardant même pas, ce qui me permettait de la dévisager sans vergogne. Je me laissais aller à des divagations plaisantes et variées. Je m'inclinerais devant Takinaktu, nous ferions connaissance. Je lui raconterais mes voyages, mes aventures, comparerais ses charmes à ceux de Cléopâtre et d'Hélène de Troie et l'implorerais d'être mienne. Pour la première fois de ma vie j'imaginais Dan Beauchamp marié. Je voyais ma vie avec Takinaktu, la mince jeune fille aux cheveux noirs riant à mes côtés, une fille aussi forte que moi, capable de nager loin, de courir vite, de gravir les montagnes, d'abattre l'élan d'un trait de son arc. Nous nous taillerions un empire quelque part dans cet énorme continent. Elle régnerait avec moi en pompe et en majesté. Oh, un homme de mon âge peut être incroyablement fou quand il laisse vagabonder ses pensées !

Je contraignis brutalement mon esprit à revenir sur terre et à considérer que Takinaktu et moi ne parlions pas la même langue. Je me dis qu'elle était ignorante et sauvage, incapable de lire et d'écrire, puant probablement l'huile de poisson en permanence, s'accommodant fort bien de son petit village aux hideux mâts totémiques, aux masques horribles, et sans doute déjà fiancée à un jeune homme bien musclé, le futur chef du clan. Nous n'avions, elle et moi, certainement rien en commun, moi un garçon de Londres, elle une fille de l'extrême Ouest des Hespérides !

Et cependant, elle était merveilleuse, et elle hanta mes rêves, cette nuit-là, comme je dormais d'un sommeil agité, dans un des compartiments de la grande maison de bois à l'odeur de fumée.

Au matin, je me trouvai livré à moi-même. Klagatch conférait avec les chamans et Manco Huascar avait disparu. Puisqu'il n'y avait personne au village à qui je pouvais parler, j'allai me promener sur la plage et jeter un coup d'œil à la Mer Occidentale.

Pendant longtemps je fixai des yeux son immensité grise, m'émerveillant de penser que les terres légendaires de Cathay et du Japon s'étendaient là-bas, quelque part. Je me sentais bien loin de mon pays. Mon cœur battait un peu plus fort que d'habitude. Puis j'entendis des pas derrière moi.

Takinaktu apparut.

Elle avait une cape de daim, du genre poncho, des guêtres de daim et des mocassins. Elle tenait à la main une coiffure de paille tressée. Et si le soir précédent, pendant le repas de fête, elle avait semblé maussade et boudeuse, elle me fit cette fois un sourire dont la douceur m'envahit si délicieusement que je sentis fléchir mes genoux.

Mes joues s'empourprèrent. Toutes les idées stupides qui m'étaient passées par la tête le soir précédent revinrent à la charge ; mais je me rendais compte qu'elles étaient stupides à présent que je me tenais là, en face de Takinaktu.

Si par miracle elle avait pu lire mes pensées, comme elle aurait ri de ma sottise !

Je souris plutôt timidement et dis : « Hello, Takinaktu ! »

Elle demanda : « *Hello*, c'est de l'anglais ? »

« Exactement. Et le premier mot d'anglais que je prononce depuis... »

Je m'arrêtai soudain, perdu dans le labyrinthe des confusions linguistiques.

J'avais dit bonjour en anglais. Elle avait alors parlé turc. J'avais répondu en nahuatl.

Turc ? Qu'est-ce qui lui prenait de parler turc ?

Un instant je pensai que c'était un mauvais rêve dû à l'abus de saumon au dîner de la veille. Dans la langue mexicaine je demandai lentement, d'une voix forte et bien articulée : « Parlez-vous nahuatl ? »

« Non, répondit-elle en turc. Mais je parle turc. »

Je pense que vous n'êtes pas sans avoir remarqué que je nourris un certain préjugé patriotique contre tout ce qui est turc, y compris le langage. Cependant, comme tout Européen raisonnablement cultivé, je *comprends* le turc. C'est une langue internationale même si je répugne à l'admettre. Mais dans ma bouche, les mots turcs sont comme du fiel.

Cette fois il me fallait parler turc ou ne pas parler du tout avec Takinaktu : vous devinez sans peine l'issue de ce conflit. Mes cordes vocales vibrèrent de sons inhabituels et cela donna en turc : « J'ai peine à en croire mes oreilles. Comment se fait-il que tu aies appris le turc, Takinaku ? »

« Des marchands russes me l'ont enseigné. Ils m'ont apporté un livre pour que je puisse l'étudier, et à présent, chaque fois qu'ils reviennent, je parle turc avec eux. »

« Mais pourquoi t'être donné tant de peine ? À quoi cela peut-il bien te servir ici ? »

Takinaktu me fit à nouveau son sourire enchanteur. « C'est que, dit-elle de sa voix douce, un peu voilée, infiniment délicieuse, c'est que je voulais lire Shakespeare dans le texte. »

On aurait pu me taper sur la tête à coups de saumon fumé jusqu'à m'enfoncer d'un mètre dans le sol que je n'aurais pas protesté tant j'étais abasourdi. Cette fille du bout du monde qu'une minute plus tôt je considérais comme une illettrée, une sauvageonne à l'odeur forte d'huile de poisson, voilà qu'elle me stupéfiait doublement. D'abord en déclarant qu'elle avait appris la plus importante des langues européennes et ensuite que c'était afin de pouvoir lire les œuvres du plus grand poète anglais.

Je restai un moment bouche bée.

« Tu es anglais ? demanda-t-elle. Tu as vécu près de Westminster Abbey et de la Tamise ? Tu as vu jouer les pièces de Shakespeare ? » Les mots se pressaient à ses lèvres.

Je ne suis pas un étudiant en littérature, mais quel est l'Anglais qui n'a pas été soumis à sa dose de Shakespeare ? Je dis : « Oui, bien sûr, j'ai vu du Shakespeare. J'ai vu *Jules César* et *Macbeth* et *Soliman le Magnifique*. Et en classe nous avons étudié *Osman le Grand* et *Hamlet*. »

Les yeux de Takinaktu brillaient : « Tu n'as jamais vu *La Chute de Constantinople* ? »

« Non », dis-je. Et elle se mit à en réciter des passages. Je dois admettre que, turc ou pas turc, c'est de la poésie sublime. Shakespeare, comme tout Anglais du XVI^e siècle, dut se soumettre à la loi qui exigeait qu'on utilise la langue des conquérants, mais parce qu'il était Shakespeare il usa en virtuose d'une langue qui n'était pas la sienne. Ses vers frémissaient de vitalité. On dit qu'il a détesté écrire des pièces contant les triomphes des sultans, qu'il aurait préféré parler de Richard III, du Roi Jean, d'Henri IV, nos rois anglais avant la conquête turque. Mais il a parlé des Turcs et en turc, et c'est si

beau que les Turcs le révèrent et rougissent à la pensée qu'il est anglais.

Takinaktu continua longtemps à déclamer les vers magnifiques, avec les inflexions de voix qui s'imposaient, et presque aussi bien qu'une véritable actrice. Lorsqu'elle s'arrêta il y eut un moment de silence embarrassé. Puis elle se tourna vers moi, le visage rose d'excitation, et dit : « Ce doit être merveilleux de vivre en Angleterre. Si tu savais comme je voudrais m'en aller loin d'ici ! »

J'aurais dû alors lui saisir les mains et crier : « Viens, Takinaktu. Partons ensemble ! » Mais je ne fis que bredouiller : « Je n'aurais jamais pensé trouver ici une spécialiste de Shakespeare. »

Elle rit : « Ce sont les Russes qui sont à blâmer. S'ils n'étaient pas venus, je serais semblable à tous ceux de ma tribu. Mais j'ai lu leurs livres ; j'ai bu le poison ; et maintenant je hais la vie qu'on mène ici. Écailler le poisson, festoyer, sculpter ces horribles masques... crois-tu que j'accepterai de passer ainsi le reste de mes jours, dans ce petite village ? Je veux voir le monde, Dan ! Je ne suis jamais allée nulle part. Je ne peux que m'asseoir sur la plage, à lire et à rêver d'évasion. »

« Alors pourquoi ne t'échappes-tu pas ? »

« Je suis la fille du chef, c'est-à-dire quelqu'un d'important. Mon père enverra à mes trousses la moitié du village. »

« Si tu t'éclipsais discrètement, ils ne te rattraperaient pas. »

« Peut-être. Ou encore si je m'embarquais clandestinement sur un cargo russe. Mais j'hésite. Je sais ce que je devrais faire, ce que commande mon destin, et cependant je n'obéis pas. »

Son regard me fixait intensément. Son visage trahissait la violence de son trouble. Ce que je ressentis alors est difficile à décrire. Cette fille, née à quatre mille kilomètres de Londres, elle était une partie de mon âme, comme si, dans quelque mystérieux passé, nous n'avions formé qu'un seul être. Je retrouvais cette impatience, cette ardeur à découvrir ce qui s'étend au-delà de l'horizon et aussi cette répugnance à s'embarquer pour la grande aventure. J'avais moi-même connu les hésitations, le regard tourné vers la mer et la crainte qui

vous retient au rivage jusqu'au jour où j'avais su que le temps était venu.

Je tremblais donc d'émotion contenue en bavardant avec Takinaktu. Elle était la preuve vivante qu'il ne faut pas se fier aux premières impressions. Cette fille au goût subtil, à l'intelligence aiguë, plus cultivée que moi, débordant d'idées, de rêves et d'espoirs, comme elle ressemblait peu à la pauvre fille fruste que j'avais un instant imaginée ! Il y avait en elle une énergie farouche qui trouverait un jour son emploi. Takinaktu, assise au bord de la mer tempétueuse, lançant aux vagues en colère les vers immortels de Shakespeare, c'était une vision qui me ravissait.

Notre conversation dura plus d'une heure. Elle me confia ses rêves, et des choses qu'elle n'avait encore jamais dites à personne, m'avoua combien elle désirait visiter le monde et en goûter les merveilles et quelles aspirations ardentes bouillonnaient en elle, alors que ses jours devaient s'écouler dans ce village de pêcheurs. Et je lui dis que j'avais été comme elle, et qu'enfin je m'étais embarqué pour le Mexique et je lui racontai tout ce qui m'était arrivé. Durant cette heure passée avec elle la joie était en moi comme une fièvre. En elle aussi car je voyais son visage rougir et ses paupières battre.

Nous devîmes si proches par l'esprit qu'il nous semblait vraiment que nous nous étions connus au berceau. Et cette intimité soudaine nous fit peur. Takinaktu fut la première à s'effrayer de l'exaltation de nos propos et abandonna les sujets qui nous tenaient tellement à cœur pour un bavardage plus impersonnel. Il me fallut bien lui dire, en réponse, de semblables banalités. Elle me parla des affaires locales, du climat, de l'histoire du village, d'autres choses encore tout aussi insignifiantes.

J'étais amoureux ; et cette fois pour de bon, j'en étais sûr. Je me félicitais à présent d'être resté à distance des filles d'aubergistes. J'aurais bien pu m'établir comme fermier dans le Shropshire, l'année précédente, et ne jamais venir sur ce rivage perdu. Sur ce rivage où j'avais trouvé l'autre moitié de moi-même, s'il est vrai, comme dit la sagesse grecque, qu'à l'aube de l'humanité l'homme et la femme, primitivement confondus, ont

été séparés en deux et que depuis ce temps les deux moitiés solitaires cherchent à se réunir.

Une fois au village, Takinaktu me pria de l'excuser et entra dans une des maisons, me laissant seul avec mes fantasmes. Je restai un long moment immobile, comme médusé. Des enfants du village qui sans doute n'avaient jamais vu d'hommes aux cheveux blonds, vinrent me contempler, les yeux grands ouverts d'étonnement. C'est ici le pays des sombres chevelures, et les Russes, seuls visiteurs, sont aussi bruns que les indigènes. Depuis mon départ de Tenochtitlan, j'avais laissé pousser ma barbe et dans le pâle soleil de mars mon visage était tout auréolé d'or, ce qui expliquait, sans doute, l'air fasciné des gamins.

Manco Huascar vint vers moi pendant que j'étais encore en extase et me donna une claque dans le dos en demandant : « Es-tu malade ? »

« Moi ? Non. Pourquoi ? »

« Tu as l'air bizarre. »

J'aurais bien aimé annoncer à l'Inca que j'étais amoureux. Mais je n'ai jamais considéré Manco Huascar comme un homme avec lequel partager des confidences. Durant tous ces mois, depuis qu'au Mexique il m'avait salué de la pointe de son javelot, aucune réelle intimité n'avait pu s'établir entre nous. Nous n'étions pas des amis mais seulement des compagnons de voyage, et je ne savais rien de lui, ni son âge, ni pourquoi il avait quitté le Pérou, ni si, là-bas, il avait aimé, s'il était ou non marié, pas plus que ce qu'il cherchait en errant par le monde. Aussi me parut-il préférable de ne pas parler de Takinaktu pour le moment.

Pour cacher mon embarras, je demandai : « Où étais-tu ? »

« Je discutais avec le chef Tlasotiwalis. Viens un peu à l'écart afin que les enfants ne puissent nous entendre. Il se trame quelque chose dans cette région et peut-être pourrons-nous en tirer profit. »

Nous avions regagné la plage et, adossé à une pirogue, j'écoutais l'Inca. Il avait fait des découvertes, ce matin-là, dans la maison du chef. Il semblait que les indigènes projetaient de se soulever contre les marchands russes.

Les Russes sont venus pour la première fois dans cette région il y a environ deux cents ans. Ce n'était pas pour eux un voyage difficile puisqu'ils avaient depuis longtemps le contrôle de la moitié Est de l'Asie et qu'il leur a suffi de traverser la mer en partant de Sibérie. D'abord, leurs relations avec les gens de la côte ont été simplement commerciales ; ils échangeaient des fusils, des étoffes, des perles, des bouilloires de cuivre et autres choses du même genre contre des peaux et fourrures de loutre et de castor, très demandées en Europe pour la fabrication des manteaux et des capes. Les hachettes avec lesquelles ceux d'ici sculptent leurs mâts totémiques leur ont été fournies par les Russes.

Et les Russes, de simples visiteurs qu'ils étaient, en sont arrivés peu à peu à exercer un contrôle politique. Ils ont établi le long de la côte des comptoirs commerciaux qui sont devenus des villes puissantes. Aujourd'hui ils donnent des ordres aux chefs indigènes, et les chefs obéissent, et la région tout entière tend à devenir une colonie russe. Toute tribu qui se rebellerait serait condamnée à retourner à un mode de vie très primitif.

Personne n'aime dépendre d'un maître étranger. Cependant, une telle situation durait depuis si longtemps que généralement, des deux côtés, on en était arrivé à la trouver normale. Mais ici il n'y avait que quelques Russes et beaucoup d'indigènes, et le chef Tlasotiwalis commençait à ronger son frein.

« Il veut imposer un ultimatum aux Russes, disait Manco Huascar. Ou bien ils mettent fin à leurs manœuvres pour dominer son peuple ou bien il les jettera à la mer. Il en a la ferme intention. C'est un homme impatient, fougueux, et qui a de grandes idées. »

Je pensai que sur ce point sa fille lui ressemblait beaucoup.

Je demandai : « En quoi ces querelles peuvent-elles nous être bénéfiques ? »

Le Péruvien sourit. « Deux solutions sont possibles : ou bien avertir les Russes de ce qui se trame et exiger d'eux une forte récompense, ou bien partager la fortune de Tlasotiwalis et l'aider à chasser les Russes. Ensuite il aura besoin de conseillers avisés, cela nous permettra de gagner ici une grande influence. Nous ferons ce que les Russes n'ont jamais pris la peine de

réaliser : nous réunirons toutes ces bourgades éparpillées sur la côte en une solide nation. »

« Je n'aime pas du tout l'idée de trahir ces gens au bénéfice des Russes. »

« Moi non plus, dit vivement Manco Huascar. Ce ne sont que propos en l'air. » Mais il ne les aurait pas avancés s'il ne les avait pris au sérieux et je crois qu'il aurait été tout à fait disposé à trahir Tlasotiwalis si je n'avais protesté.

Nous discutâmes d'un plan. Puis Manco Huascar m'emmena voir le chef.

Après avoir passé une bonne partie de la matinée en conversation passionnée avec Takinaktu, l'écoutant me raconter combien elle détestait la vie du village, je ressentis quelque gêne à me trouver en face de son père. Mais bientôt j'oubliai la jeune fille, pris dans le filet d'intrigues serrées que tissait ce grand diable d'homme.

En langage de gestes, additionné de grognements expressifs et ponctué de quelques mots aztèques, Tlasotiwalis suggéra que Manco Huascar et moi allions en mission d'espionnage dans l'enclave russe. Nous pourrions y pénétrer en nous faisant passer pour des diplomates en déplacement, et là nous faire une idée précise des forces russes, noter combien il y avait d'hommes et combien de fusils. Ainsi, par comparaison, Tlasotiwalis pourrait-il prendre la mesure de ses propres forces.

Quand nous fûmes tout à fait certains de ce qu'on attendait de nous, et que notre accord eut été donné par signes, le chef appela quelques jeunes gens du village pour nous conduire dans la zone russe. C'était à huit ou dix kilomètres au Nord, le long de la côte. Nous partîmes en canot et le voyage nous prit tout l'après-midi. Manco Huascar et moi nous aidâmes à échouer le canot, puis nous nous dirigeâmes vers le poste russe, entouré d'une forte palissade. Manco me souffla : « Je suis ton domestique. Autrement, ils se demanderaient pour quelle raison je t'accompagne. »

Une porte s'ouvrit dans l'enceinte. Devant nous se tenaient deux Russes en armes et couverts de fourrures. Je m'inclinai courtoisement devant ces représentants du Tsar et leur dis en anglais : « Bonjour, messieurs, je suis Sir Daniel Beauchamp, du

ministère des Affaires Étrangères de Sa Majesté, chargé d'une mission d'inspection transcontinentale et j'aimerais pouvoir visiter ces lieux. »

« ? », dirent-ils en russe.

Comme je m'y étais attendu, il me fallait parler turc ; ce que je fis avec un fort accent cockney, une façon comme une autre de prendre ma revanche sur ce langage détesté. Une fois de plus je me présentai. Ils se regardèrent, indécis, marmonnant quelque chose en russe. Puis l'un d'eux fit demi-tour et s'éloigna à l'intérieur de l'enceinte.

Il revint quelques minutes plus tard en compagnie d'un Russe d'un certain âge, à la barbe noire, au ventre confortable et au visage plissé, enveloppé dans un manteau de fourrure vaste comme une tente, et portant des bottes de cuir montant jusqu'aux hanches. Il sentait l'ail à plein nez. Ses petits yeux s'attardèrent sur moi et je fus interloqué de l'entendre dire en anglais : « Je suis Fyodr Ivanovitch Golubov, et je vous souhaite la bienvenue dans notre village. Heureux de faire votre connaissance, Sir Daniel. Votre compagnon est... ? »

« Mon serviteur, dis-je sans hésitation. Un esclave péruvien que j'ai acheté au Mexique. Nous faisons un tour des Hautes-Hespérides pour le compte de Sa Majesté le roi Richard. »

« Richard ? Mais votre roi, c'est Edouard », dit Golubov, mâchonnant ses mots comme des tablettes de chewing-gum.

Je dis : « Edouard est mort à la Pentecôte. Richard a été couronné roi cet été. »

« Dommage. Votre roi était quelqu'un de très bien. J'ai servi des années dans votre pays. Corps diplomatique. Avant d'être transféré dans cet endroit battu des vents. Nous parlerons longuement de l'Angleterre, Sir Daniel, lorsque vous serez mon hôte. Mais d'abord, je vous prie, vos lettres de créance. »

J'aurais voulu pouvoir rentrer sous terre. Golubov, un ancien diplomate qui avait été en poste à Londres ? Dans ce cas il connaissait le protocole, les subtilités de l'étiquette. Et moi qui en ignorais tout ! Je me tenais là, cherchant désespérément mes mots, attendant que vienne l'inspiration. Elle vint enfin. Je m'écriai : « Mille pardons, Fyodr Ivanovitch, mais je dois avouer que mes papiers ainsi que la plupart de mes bagages ont été

perdus dans un accident sur le Mississippi, et c'est pourquoi vous me voyez en cet état, barbu et mal vêtu. Cependant, si vous avez des doutes, envoyez une lettre à Londres. La réponse vous rassurera. »

« ... Dans six mois ! En attendant vous voici, demandant à être admis parmi nous. Comment puis-je savoir si vous êtes ce que vous prétendez être, ou si vous ne seriez pas plutôt un espion ? Supposez que je vous accueille ici et qu'il se révèle que vous m'avez trompé ? Ah, non, mille regrets, Sir Daniel, mais vous n'entrerez pas. »

Cela semblait définitif. J'étais prêt à abandonner et à retourner à Kuiu pour y annoncer mon échec. Puis j'eus une seconde inspiration. Je pensai à mon beau-frère russe qui avait jadis fait partie du personnel de l'ambassade de Russie à Londres.

Je dis vivement : « Fyodr Ivanovitch, je peux me recommander de quelqu'un que vous connaissez peut-être : Constantin Nikolaievich Kropotkin, qui a appartenu un certain temps au corps diplomatique du Tsar à Londres – je veux dire, à New Istanbul. »

Il réfléchit. Les lourdes paupières descendirent sur les petits yeux brillants. « Un homme grand et mince ? À la barbe pointue ? Le port élégant ? Aimant les dames ? »

« Exactement ! »

« Oui, je me souviens de lui. Un de nos plus jeunes attachés. Un certain temps, avez-vous dit ? Il n'est donc plus à New Istanbul ? »

« Il a été rappelé à Moscou il y a quelques années. Je l'ai rencontré là-bas dans les milieux diplomatiques. Il est maintenant le mari de ma sœur. »

« Vraiment ? » dit Fyodr Ivanovitch. Il me donna sur l'épaule une claque vigoureuse. « Allons, entrez, Sir Daniel. Entrez ! Venez donc ! »

11.

UNE FOIS DE PLUS, EN ROUTE !

Avec une cordialité joviale, Golubov nous fit pénétrer dans le village et une soirée de festivités commença, tout à fait différente des réjouissances du soir précédent à Kuiu. Ici, pas de chamans, pas de sinistres figures masquées ; simplement quelques centaines de marchands russes aux appétits insatiables. Nous engloutîmes des montagnes d'esturgeon fumé et de caviar, arrosant le tout d'un alcool russe clair comme de l'eau mais brûlant comme du feu. Puis vinrent les steaks d'ours, les marmites de légumes, les jattes de soupe fumante.

Nous avions laissé sur la plage les rameurs de notre embarcation. Il m'était difficile de les inviter à nous suivre. Et comme je me prétendais un diplomate anglais, il me fallait montrer un mépris total pour le bien-être des classes inférieures. Nous eûmes donc soin de ne pas nous inquiéter d'eux le moins du monde, et cela jusqu'à une heure tardive où je demandai que leur soit envoyé un peu d'esturgeon et de viande froide. Ce qui fut fait.

Golubov me posa des questions très précises sur le but de ma mission dans les Hespérides et je lui répondis le plus évasivement possible. Il voulait aussi être mis au courant des derniers potins parmi la colonie diplomatique de Londres. Là je fis de mon mieux quoique très mal à l'aise, citant les noms des gens que mon beau-frère m'avait fait rencontrer et répétant quelques-unes des histoires qu'il avait racontées chez nous lorsqu'il courtisait ma sœur. Cela faisait plus de cinq ans que Golubov n'était pas allé en Angleterre, ce qui me permettait de faire remarquer que je n'étais guère en position d'avoir connu la plupart des gens dont il me parlait, moi un membre junior du corps diplomatique. Il parut accepter mon explication.

Lorsque nous eûmes ingurgité une quantité suffisante de nourriture, il m'emmena faire un tour dans le village fortifié. Je vis les entrepôts où s'entassaient les fourrures de prix attendant d'être expédiées en Russie par le prochain bateau. Je vis l'église tout ornée d'icônes et de symboles de l'Église orthodoxe russe, une branche de la chrétienté que je connais très mal. Et je vis l'arsenal. Golubov semblait prendre à cœur de me montrer que le village regorgeait d'armes. Les fusils s'entassaient par douzaines comme des cordes de bois de chauffage. Les caisses de munitions, gardées soigneusement à l'abri du feu, s'empilaient jusqu'au plafond. Il y avait des pistolets, des épées, des grenades explosives, des baïonnettes, des canons, des bombes fumigènes, tout ce qu'il fallait pour repousser une attaque même massive.

Pauvre chef Tlasotiwalis ! Pauvres gens de Kuiu ! Il était clair que, d'ici longtemps, ils ne pourraient secouer la domination russe. Attaquer cette place forte serait un suicide. L'emprise de Golubov à me montrer son arsenal m'en avait indiscutablement convaincu.

Après qu'il m'eut ainsi fait étalage des forces du village, nous revînmes dans la grande salle des réjouissances pour continuer à boire et à festoyer. Puis ce fut l'heure du coucher et les Russes nous attribuèrent une pièce confortable.

Lorsque nous fûmes seuls, pour la première fois de la soirée, Manco Huascar chuchota : « Aucune hésitation sur ce qui reste à faire, n'est-ce pas ? »

« Nous ne prendrons pas la tête d'une révolution, c'est certain. »

« Non. Mais en revanche, nous pouvons vendre nos informations à Golubov. Il les paiera un bon prix. »

« Quoi ? Trahir Kuiu ? »

« Je te l'ai déjà dit, il faut nous ranger d'un côté ou de l'autre. Le gros Russe a de l'or, beaucoup d'or. Demain matin, nous irons le trouver et nous lui dévoilerons ce que projettent les gens de Kuiu. »

« Certainement pas », dis-je fermement.

« Qu'est-ce qui te prend ? Je croyais que nous étions alliés pour toutes nos entreprises ? »

« Pas celle-ci. Je ne vendrai pas Tlasotiwalis et son peuple pour quelques pièces d'or. Et toi non plus, Manco. »

La colère plissait le visage de l'Inca, mais sa voix resta onctueuse pour me dire : « On dirait presque que tu veux me menacer, Dan. »

« C'est bien ce que je fais, Manco. »

« Comment pourrais-tu t'opposer à mes projets ? »

« C'est très simple. Tu es ici comme mon serviteur. Je peux hurler que tu as tenté de me tuer pour me voler. Les Russes se saisiront de toi et t'exécuteront sur-le-champ. Ils n'hésiteront pas à me croire. Tu n'es pour eux qu'un esclave, rappelle-toi. »

Manco Huascar resta un moment silencieux. Je voyais que mes paroles l'avaient impressionné.

Puis il demanda : « Tu me ferais ça ? À moi ? »

« Oui, pour sauver Kuiu. »

« Ces gens, que sont-ils pour toi ? Des sauvages, rien de plus. »

« Un pays de sauvages où quelqu'un lit Shakespeare. Lis-tu Shakespeare ? Sais-tu seulement qui il est ? J'aime ces gens. Klagatch est l'un d'eux, l'as-tu oublié ? Klagatch qui a pansé nos blessures et nous a guidés jusqu'ici. Et tu le vendrais aux Russes, lui et ses amis ? »

« Je ne leur veux aucun mal, dit doucement l'Inca. J'espérais simplement gagner un peu d'argent. Les Russes ne leur feront rien tant qu'ils n'attaqueront pas. Et lorsque nous aurons là-bas parlé de toutes ces armes, ils ne songeront plus à attaquer. »

« Mais nous aurons éveillé les soupçons des Russes. Il se peut qu'ils décident de tuer Tlasotiwalis pour qu'il ne fomente pas de troubles. Et de ne plus faire de commerce avec Kuiu, ou de n'acheter désormais les marchandises qu'au rabais. Ce que tu recevras n'est rien en comparaison du dommage causé à la tribu. Si tu parles, je te tuerai, Manco. »

« Je n'avais pas songé que le village en souffrirait. »

Il reconSIDéra donc le problème – ou du moins c'est ce qu'il prétendit – et finit par me promettre de ne pas livrer à Golubov les projets d'insurrection. Je savais qu'il ne dirait rien, car tout le temps que nous étions ici j'avais sur lui pouvoir de vie et de mort, et bien sûr, ça l'inquiétait. Ainsi la querelle se trouva

réglée. Nous déclarâmes que nous étions toujours amis. Toutefois je dormis cette nuit-là d'un sommeil léger, mon couteau à la main.

Après un copieux petit déjeuner nous nous préparâmes à quitter la ville russe. Fyodr Ivanovitch nous accompagna jusqu'à la palissade, sa grosse main reposant lourdement sur mon épaule. Il me souhaita bonne chance et me chargea de transmettre son bon souvenir à plusieurs Russes à Londres. Puis il demanda : « Maintenant, dites-moi franchement : Constantin Nikolaievitch est-il réellement le mari de votre sœur ? »

Mes joues devaient être cramoisies. « Bien entendu ! Pourquoi ? »

« S'il l'est, reprit Golubov, c'est bien la seule chose vraie que vous m'ayez dite depuis votre arrivée, Sir Daniel. Je veux bien le croire mais je ne crois rien d'autre. Vous n'êtes nullement un membre du corps diplomatique de Sa Majesté. Vous n'en êtes pas même une bonne imitation. J'ai pourtant eu plaisir à faire votre connaissance et je vous souhaite à présent de poursuivre agréablement votre voyage. »

Il me donna une bourrade cordiale en me poussant vers la porte de l'enceinte. Je me dirigeai à travers la plage vers notre embarcation, cruellement humilié. Le gros porc ! Il n'avait pas un instant été dupe ! Il aurait pu au moins me laisser l'illusion que j'avais réussi à le tromper.

« Qu'a-t-il dit, juste à la fin ? » demanda Manco Huascar.

« Rien, dis-je sèchement. Juste au revoir. »

Avec Klagatch pour interprète nous fîmes notre rapport à Tlasotiwalis. Le chef s'assombrit graduellement à mesure que s'allongeait l'énumération des fusils, des armes et munitions de toute sorte en la possession de ceux qu'il choisissait comme adversaires. Puis il se leva et se tint un moment le regard fixé sur les flammes du foyer et, dans un accès de mauvaise humeur, il éparpilla les cendres à coups de pied et grommela quelque chose. Klagatch nous dit que c'était un mot qui exprimait le chagrin et la frustration. Tlasotiwalis se rendait compte à présent qu'il lui serait impossible de se débarrasser des Russes.

« Mais il va les attaquer tout de même », ajouta Klagatch.

« Oh non ! Vous serez tous massacrés ! »

Le chef parla à Klagatch qui traduisit : « Ils attaqueront de nuit. Ils mettront le feu à la place forte, ils tueront les Russes pendant leur sommeil. »

Manco Huascar et moi, nous savions ce qu'il peut en coûter d'attaquer de nuit une garnison. Klagatch aussi qui avait fait à Taos le même apprentissage.

Je me tournai vers lui. « Peux-tu dire au chef ce qui est arrivé quand Topiltzin s'est lancé dans une entreprise semblable ? Et l'avertir que ce sera un massacre ? »

« Je le lui ai dit déjà. Il n'écoute rien. Il a décidé que les Russes mourraient. »

Il n'y eut pas moyen de convaincre Tlasotiwalis que son plan était irréalisable. Même si j'avais pu lui montrer l'arsenal de Golubov, il n'aurait pas changé d'avis. Quelque chose en lui le poussait irrésistiblement à se battre pour la liberté de Kuiu, et tout en l'admirant, je ne pouvais montrer beaucoup d'enthousiasme pour une campagne militaire à l'avance vouée à l'échec.

Quand nous fûmes sortis de la maison du chef, Manco Huascar déclara :

« Nous partirons demain. Je ne veux pas prendre part à cette guerre. »

« Moi non plus. Mais ne pourrions-nous rester un peu plus longtemps ? »

« Si nous restons, le chef s'attendra à ce que nous l'aidions. Tu as vu les fusils russes ? Il vaut mieux partir avant que les troubles commencent. »

« Où irons-nous ? »

« Au Pérou. »

Interdit, je le regardai. Il était en exil et m'avait laissé entendre qu'il ne pouvait retourner à Cuzco sans risquer sa vie. Et voilà qu'il m'annonçait tranquillement son intention de rentrer chez lui et m'invitait à l'accompagner.

Il vit l'expression de mon visage et vivement expliqua qu'il était parti à l'étranger contre le désir de ses fidèles partisans qui souhaitaient le voir prendre la tête d'une révolte contre l'Inca

Capac Yupanqui V, alors au pouvoir. Cela faisait plusieurs années qu'il parcourait les Hespérides cherchant à s'établir en quelque lieu d'où il pourrait lancer ensuite une attaque contre le Pérou. Et c'est pourquoi il avait suivi Topiltzin. Mais vu l'échec de ce projet il voulait essayer maintenant d'agir directement : retourner au Pérou, rassembler ses hommes et renverser Capac Yupanqui. C'était réalisable, disait-il, rappelant qu'au XVII^e siècle l'Inca Acahuallpa avait bien détrôné son demi-frère Huascar.

Rétrospectivement, je sais ce que j'aurais dû faire. J'aurais dû ignorer les plans hasardeux de Manco Huascar et me diriger vers le Sud pour y retrouver Sagaman Musa. J'avais fait déjà une sérieuse erreur en quittant l'Africain pour rester avec Manco. Et mon expérience des tentatives de prise de pouvoir, à Taos et à Kuiu, aurait dû me convaincre que si nous ne pouvions vaincre les garnisons de Taos, nous n'avions que fort peu de chance de conquérir le Pérou.

Il est facile pourtant de se bercer de vains rêves. Et le rêve d'un empire, je ne l'avais pas encore abandonné. C'est pourquoi je dis oui à Manco, bien que peu désireux de repartir en voyage après seulement deux jours d'un confort relatif. Et bien que pas du tout pressé de quitter Takinaktu.

J'allai la trouver et la mis au courant de ce qui se passait.

« Ton père mourra dans cette guerre, dis-je. Beaucoup d'hommes mourront avec lui. Kuiu sera détruit. Ne peux-tu faire quelque chose pour arrêter cette folie ? »

« Mon père a pris sa décision. Rien ne pourra l'en détourner. »

« J'aurais aimé rester ici, mais pas en temps de guerre. Dans huit jours, Kuiu sera rempli de veuves. Manco et moi, nous partons demain. »

Elle avança vivement la main et me saisit le poignet : « Emmène-moi avec toi. »

« Quoi ? »

« C'est ma seule chance de m'échapper. Dans la confusion de la guerre, mon père n'enverra pas ses hommes à ma recherche. Oh, emmène-moi, emmène-moi. Où allez-vous ? »

« Au Pérou. »

Ses yeux brillaient d'une ardeur farouche. Et quoique souhaitant la garder près de moi je ne peux dire que l'idée d'emmener une fille pour un si long voyage me ravissait. Elle parut lire mes pensées. « Je sais aller à cheval, dit-elle ; je sais tirer à l'arc. Je parle la langue des tribus que vous rencontrerez. Je me rendrai utile, tu verras. Je te le promets. Je suis aussi forte que toi. Tiens, lutte avec moi. Vas-y. Pousse-moi. »

Elle posa sa paume contre la mienne et appuya. Je compris qu'il s'agissait pour elle de me faire perdre l'équilibre et m'obliger à déplacer un pied, et me ressaisis juste à temps alors qu'elle allait me faire trébucher.

Takinaktu disait vrai. Son corps mince était presque aussi vigoureux que le mien. Une fois passé l'effet de surprise elle ne réussit pas à me déséquilibrer mais pendant un bon moment je n'arrivai pas non plus à vaincre. Enfin je la sentis faiblir. J'aimais le contact de sa main et n'étais pas pressé de gagner. Je finis tout de même par me montrer le plus fort. Elle céda. Et cela nous fit rire.

Elle demanda : « Puis-je aller avec vous ? »

Et je répondis : « Pourquoi pas ? »

J'avertis Manco Huascar. Il ne se montra pas enchanté de la nouvelle mais je lui déclarai que si Takinaktu ne nous accompagnait pas je resterais avec elle à Kuiu. La perspective de parcourir des milliers de kilomètres en solitaire lui souriait probablement encore moins que de le faire avec une fille de dix-sept ans. Il capitula.

Nous dûmes changer nos plans pour le départ afin de le garder secret. Au lieu de partir au matin nous nous éclipserions en pleine nuit. Les trois chevaux sur lesquels nous étions arrivés à Kuiu, Manco, Klagatch et moi, étaient reposés et bien nourris. Nous avions préparé en cachette nos modestes bagages. Nous ne voulions rien dire à Tlasotiwalis. C'était bien mal le payer de son hospitalité que de s'enfuir de nuit comme des voleurs, avec ou sans sa fille, mais l'annonce d'un départ aurait eu pour conséquence un repas d'adieu dans les règles et cela aurait risqué de compliquer les choses.

Au milieu de la nuit je me levai et me dirigeai sans bruit, à travers la grande maison silencieuse, vers l'endroit où dormait Takinaktu. En fait, elle était debout, habillée, et rassemblait dans un sac les objets auxquels elle tenait. Entre autres un petit livre très épais relié en cuir de cheval.

Je chuchotai : « Qu'est-ce que c'est ? »

Elle me le montra. Shakespeare. Les œuvres complètes. En turc.

Nous sortîmes de la maison sans incident. Manco Huascar s'occupait des chevaux. La lune n'était qu'un mince croissant et s'il y avait des guetteurs au village ils ne regardaient pas dans notre direction.

Avant d'aller plus loin, je pris Takinaktu par la main et l'attirai vers moi. Ses yeux qui fixaient les miens avaient le luisant de l'obsidienne polie. Je dis à voix basse : « Avant notre départ, une chose doit être claire : Une fois que nous serons partis, il n'est pas question de revenir sur nos pas. C'est un adieu à Kuiu pour toujours. »

« D'accord. »

« Bon. Alors, allons-y. »

Nous partîmes en courant vers le corral. Les longues jambes de Takinaktu ne se laissèrent pas distancer. Manco Huascar avait détaché les chevaux. Je repris la jument alezane, Manco prit l'étalon rouan, et Takinaktu le cheval que montait Klagatch. Nous échangeâmes un regard incertain. Enfin je fis un signe de tête en direction du Sud-Est, Manco frappa le flanc de sa monture et sortit du corral. Nous le suivîmes.

Bien des heures plus tard, une magnifique aube rose éclatait au-dessus des montagnes qui s'étendaient à notre droite. Nous n'avions pas une seule fois regardé en arrière. Takinaktu se révélait une excellente cavalière et je ne doutais pas que nous atteindrions notre destination sans encombre.

Tandis qu'une pâle lumière s'étendait sur tout le ciel, quelque chose en moi voulait chanter. Certes, je n'avais pas encore gagné de royaume ; mais j'étais un homme libre, parcourant un vaste pays au galop d'un cheval vigoureux, une belle fille à ses côtés. Je me montrais bien présomptueux, sans doute en considérant Takinaktu comme « mienne », car si elle

l'était déjà d'une certaine manière, en beaucoup d'autres sens elle ne l'était pas, ainsi que je devais le découvrir plus tard.

Nous n'avions pas d'hésitations sur l'itinéraire à suivre. Nous retournerions au Mexique et prendrions le bateau pour le Pérou à Acapulco, le grand port de mer sur la côte Ouest. C'était le printemps, aussi n'aurions-nous pas à endurer les mêmes épreuves que lors de notre voyage d'hiver de Taos à Kuiu. Nous serions au Pérou à la fin de l'été. Je n'avais aucune idée du rôle que Takinaktu envisageait de jouer dans le renversement du gouvernement péruvien ; peut-être l'entreprise lui paraissait-elle aussi peu plausible, aussi irréelle qu'à moi-même. Mais pour le moment nous prétendions toujours nous en tenir à nos plans.

Nous voyagions à une allure raisonnable, couvrant chaque jour, sans forcer, une bonne distance. Le temps était doux et les plaines que nous avions connues en janvier toutes blanches de neige se revêtaient à présent d'une tendre végétation, fort appréciée de nos chevaux.

Pour notre propre subsistance, nous abattions de temps en temps du gibier – un orignal ou un élan ou parfois un gros ours velu. Takinaktu se montrait aussi habile que nous au maniement de l'arc. Elle n'avait aucun remords à tuer : il s'agissait de survivre. J'ai toujours aimé les ours, et quand nous rencontrâmes le premier je demeurai un long moment hésitant et faisant de ma répugnance à le tuer un problème philosophique, cependant que Takinaktu s'activait, lançait flèche après flèche et l'abattait. Vous ne savez pas ce qu'est un steak tant que vous n'avez pas mangé un steak d'ours, saignant, juteux, grillé sur un vif feu de bois.

Chaque soir, au bivouac, Takinaktu et moi avions beaucoup à nous dire. Manco Huascar s'asseyait à l'écart et l'air plutôt vexé, comme un chaperon, ce qu'il était en somme, mais je ne me souciais guère de ce qu'il pensait.

Nous discutions de tout ce qui nous passait par la tête. Un soir, je parlai de l'idée de Quéquex sur la Porte des Mondes. J'évoquai, au-delà de la Porte, un monde où l'Angleterre n'avait pas été sous la domination des Turcs. Shakespeare avait donc

pu écrire dans sa langue maternelle. Et nous jouâmes à imaginer ce qu'il aurait alors écrit.

Jusque-là, c'était drôle. Mais l'esprit vif de Takinaktu, qui avait immédiatement saisi le concept fantaisiste de la Porte des Mondes, s'efforça d'en tirer toutes les conclusions logiques. « Si l'Europe était restée forte, fit-elle remarquer, l'accroissement démographique aurait amené les explorateurs à se diriger vers l'Ouest. Les colonisateurs auraient suivi. À présent les Blancs se disputerait ce continent tout entier, les Français, les Espagnols, les Anglais, les Russes, venant d'un côté ou d'un autre et se rencontrant au milieu dans une lutte féroce pour la suprématie. Et les indigènes seraient broyés comme le blé entre les meules. »

« Non, dis-je, il n'est pas du tout certain que cela se serait passé ainsi. »

Toutefois mes protestations manquaient d'énergie car je savais qu'elle avait raison. Quéquex m'avait dit la même chose des mois auparavant. Sans l'heureux accident d'une peste qui avait dévasté l'Europe nous nous serions précipités à la conquête du monde, car telle était notre nature avant que le fléau nous frappe. Et toute discussion sur des mondes probables aboutissait à la même conclusion : des colonies européennes dans les Hespérides et les indigènes sous la botte du vainqueur.

Pour consoler Takinaktu je lui fis entrevoir un monde possible tout différent dans lequel les Russes eux aussi auraient été décimés par la Peste Noire, de sorte que son peuple aurait eu le temps de bâtir un empire solide dans l'étroite bande côtière. Là encore, elle se montra réaliste :

« Nous ne sommes pas des bâtisseurs d'empires. Si les Russes n'étaient pas venus, nous serions restés tels que tu nous as trouvés, groupés en bourgade disséminées ici et là et toujours un peu sur leurs gardes. Ce sont les Russes qui nous ont appris à nous servir d'outils de métal. Sans eux notre mode de vie serait plus primitif. Et sans eux, Dan, je n'aurais jamais lu une ligne de Shakespeare. »

Je commençais à sentir que je serais toujours perdant à ce jeu, et je m'arrangeai pour faire prendre un autre tour à nos amusements. Takinaktu sortit son Shakespeare si souvent

feuilleté et nous nous mêmes à lire les pièces à voix haute, elle prenant tous les rôles féminins, moi tous les rôles masculins. Il m'était désagréable d'avoir à lire du turc, même du turc aussi bien écrit ; je fis donc une tentative pour traduire les vers en anglais, aussi poétiquement que possible. C'est alors que je découvris que je n'étais pas poète.

Takinaktu, étendue auprès de moi dans la nuit qu'éclairait la lune, me demanda de continuer à parler anglais. « J'aime les sonorités de cette langue, elles sont si étranges. Ces lettres qui roulent et qui glissent ! Dis encore ! »

Je lui parlai anglais jusqu'à en avoir la gorge enrouée, mais bien sûr ce n'était pour elle que du charabia, du bruit, rien de plus. J'allais faire mieux. J'entrepris de lui apprendre l'anglais.

Je commençai mes leçons au bord d'un ruisseau étincelant, par une autre nuit étoilée, trois semaines après notre départ de Kuiu. Manco Huascar, à l'écart, balançait une canne à pêche au-dessus du courant et sortait de l'eau toute une kyrielle de carpes frétillantes pendant que Takinaktu faisait connaissance avec le plus beau langage du monde.

Je montrais les objets du doigt et les nommais. Au début cela paraissait facile. Je désignai un arbre. Je dis : « *Tree* ».

Elle répéta : « *Tree.* »

Une branche : « *Branch.* »

« *Branch.* »

Une feuille : « *Leaf.* »

« *Leaf.* »

Mais cela devint bientôt plus compliqué. Je ne pouvais pas montrer le ciel et dire « *sky* », car rien ne lui permettait de décider si je parlais du ciel ou des étoiles ou des nuages, ou même si « *sky* », plutôt que « *ciel* », ne voulait pas dire « en haut ». Aussi me fallut-il en revenir aux mots turcs équivalents. Quand nous en fûmes aux verbes et aux adjectifs cela devint encore plus ardu. Je persévérai pourtant. Takinaktu s'obstina. Le voyage était long et il n'y avait pas grand-chose d'autre à faire.

Takinaktu apprenait vite. Dans son pays, d'un village à l'autre, on parle un dialecte différent et qui est presque une langue étrangère. Et de plus il est indispensable de savoir parler

le russe. Elle avait aussi appris le turc. Elle connaissait donc plusieurs langues, et quiconque en connaît cinq ou six n'a pas grand-peine à en maîtriser une de plus. Moi-même qui parle l'anglais, bien sûr, mais qui aussi ai dû me résoudre à apprendre le turc, j'ai été surpris de mon aisance à me familiariser avec la langue mexicaine.

Au bout de quelques jours, Takinaktu commençait à pouvoir s'exprimer en anglais. Je pris l'habitude de lui parler anglais et elle me répondait en anglais chaque fois qu'elle le pouvait. Avec Manco Huascar, je continuai bien entendu à parler nahuatl. Takinaktu et lui connaissaient à eux deux une douzaine de langues mais, curieusement, ils n'en avaient aucune en commun et étaient donc incapables de communiquer entre eux. Si Manco Huascar et moi avions été de vrais amis je me serais arrangé pour ne pas le tenir à l'écart. Mais je n'avais jamais beaucoup aimé l'inca, et entièrement fasciné par Takinaktu j'ignorais la plupart du temps notre compagnon taciturne.

Un soir, Takinaktu me demanda : « Pourquoi voyages-tu avec cet homme, Dan ? »

« C'est une longue histoire. Je l'ai rencontré au Mexique et le sort a voulu que nous restions ensemble. »

« Je ne l'aime pas. »

« Moi non plus. Et je doute qu'il nous aime beaucoup. Mais nous ne pouvons aller au Pérou sans lui. »

« Tiens-tu vraiment à aller au Pérou ? »

« N'est-ce pas ce que nous avons projeté ? Avoir un palais à Cuzco ? Partager le trésor des Incas ? »

« Dan, ne dis pas de bêtises. Tu n'auras pas de trésor. Tout ce qui va t'arriver, c'est de te faire arrêter avant même d'avoir rien pu tenter. »

« Je suis prêt à en courir le risque. »

« J'aimerais mieux aller ailleurs. En Angleterre, peut-être. »

« L'Angleterre est un beau pays, dis-je. Mais j'y étais, j'en suis parti, je n'y retournerai pas avant d'avoir fait fortune. »

« L'argent est-il si important ? »

« L'argent. Le pouvoir. L'aventure. Qu'y a-t-il d'autre ? Quand le temps est venu de faire le bilan, tout ce qui compte c'est où on est allé et ce qu'on a fait. »

Takinaktu secoua la tête. « Ce qui compte, c'est ce qu'on a été. La loyauté envers les autres. Les engagements tenus. »

« Ah, tu peux en parler ! Toi qui as filé en douce au milieu de la nuit ! Moi, au moins, j'ai dit à ma famille où j'allais et pourquoi. »

« Il me fallait partir. Et je n'aurais jamais pu obtenir la permission de mon père. Parfois la loyauté envers soi-même doit l'emporter sur toute autre considération, Dan. »

« Très juste. Et par loyauté envers moi-même je suis en route pour le Pérou afin de gagner... »

« De voler, tu veux dire. De voler le trésor des autres. Mais ça ne réussira pas. Dan, oublie le Pérou. Quittons Manco et allons ailleurs. »

« Où ? »

« En Afrique, peut-être. Les Russes m'en ont tellement parlé ! Ils disent que c'est un pays d'avenir, le continent qui dominera le monde. Le Mexique et le Pérou sont à présent sur leur déclin. J'aimerais bien être en Afrique quand viendra le temps de sa grandeur. »

Son enthousiasme était contagieux. L'Afrique m'attirait soudain autant que le Mexique un an auparavant. L'Afrique, un pays débordant de richesses, où tout était possible. Mais j'avais promis à Manco d'aller avec lui au Pérou. Bien que ne l'aimant guère je ne pouvais l'abandonner en cet endroit perdu où nous nous trouvions pour voguer vers l'Afrique avec Takinaktu. Je ne pouvais non plus partir pour l'Afrique de cet endroit perdu. Il nous fallait un port, quelque part sur la côte Est du Mexique, le bon vieux Chalchiuhcueyecan sans doute. Aussi commençai-je à combiner un plan. Nous continuions tous les trois en direction de Tenochtitlan. Une fois dans la capitale mexicaine, nous nous séparerions – Manco irait vers l'Ouest pour atteindre Acapulco et de là rentrer au Pérou, Takinaktu et moi vers l'Est jusqu'à Chalchiuhcueyecan d'où nous embarquerions pour l'Afrique. Je ne savais pas avec quoi nous paierions notre traversée mais ce serait un problème à résoudre le moment venu.

Comme la plupart des plans à long terme, celui-ci n'aboutit pas.

C'était le mois de mai. Nous approchions des frontières du Mexique. Le vert plateau du nord avait cédé la place à un désert brun, brûlé de soleil. Nous passions tout à fait à l'est des villages de fermiers, nous le pensions du moins, mais sans boussole il n'est pas toujours facile de savoir où on se trouve. Et notre souci d'éviter une rencontre avec les soldats de la garnison aztèque patrouillant dans la région ne nous empêcha pas de nous diriger droit vers eux.

Ou plutôt ce furent eux qui arrivèrent droit sur nous. Un après-midi, comme nous traversions une plaine poussiéreuse sous un soleil intense, un groupe de cavaliers apparut à l'horizon. Croyant qu'il s'agissait de nomades pillards nous nous apprêtons à nous défendre.

Ce n'était pas des nomades, mais huit soldats aztèques.

« Vous êtes en état d'arrestation », dirent-ils. Et nous les suivîmes sans protester.

12.

OHÉ ! VERS L'EST !

Ils nous emmenèrent à Pécos, un gros bourg construit autour d'un élégant bâtiment central de quatre étages aux murs de boue séchée. C'était, je l'appris plus tard, le village du désert situé le plus à l'Est, à une centaine de kilomètres du fleuve le long duquel les autres sont échelonnés. Les soldats nous firent entrer dans une pièce fraîche, au rez-de-chaussée, et là ils nous interrogèrent.

J'avais peur qu'ils nous reconnaissent, Manco et moi, comme des membres de la troupe infortunée qui avait attaqué la garnison de Taos. Mes craintes, pourtant, étaient injustifiées ; nous avions attaqué de nuit et personne n'avait vu distinctement nos visages. Si on nous recherchait, c'était pour une autre raison. Ou plutôt, si on recherchait Manco. Les Aztèques feuilletèrent une liasse de documents officiels, jusqu'à ce qu'ils trouvent celui qui demandait son arrestation. L'image sur la fiche de signalement lui ressemblait assez. Je jetai un coup d'œil au texte : en gros, Manco était accusé d'espionnage. Il était à la solde de l'Inca Capac Yupanqui et avait transmis à Cuzco toutes sortes de renseignements.

« C'est faux, protestait Manco. Les Péruviens m'ont condamné à l'exil. Jamais je n'accepterais de les aider. Je ne suis pas un espion. »

Les soldats l'entraînèrent. « Arrêtez-le aussi, hurla-t-il, agitant la main dans ma direction. Il est lui-même un espion, un traître. Il... »

Le Péruvien disparut.

À présent tout s'expliquait. Je comprenais pourquoi Manco était toujours si réservé quand on essayait de le faire parler de lui, et pourquoi il se montrait tellement curieux de tout voir et

de tout savoir. Je découvrais aussi pourquoi nous avions fait ce long détour au pays de Takinaktu. Les autorités incas l'avaient probablement chargé d'apprécier la force des Russes dans le Nord. Soudain je compris que c'était Manco qui avait organisé notre visite de la place forte. Durant tout ce temps où j'avais cru que nous espionnions pour le compte du chef Tlasotiwalis, nous espionnions en réalité pour le Pérou !

Mais Manco était parti, et nous étions enfin débarrassés de lui.

L'officier aztèque nous observait avec curiosité, Takinaktu et moi.

« Eh bien, maintenant, qu'allons-nous faire de vous deux ? Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Où allez-vous ? »

Je lui montrai mon passeport fripé. « Je suis anglais, monsieur, j'ai séjourné un moment à Tenochtitlan. À présent je pars pour l'Afrique. »

« Et cette jeune fille ? »

« Elle ne parle pas nahuatl. Elle vient du village de Kuiu, sur la côte de la Mer Occidentale. Elle part avec moi pour l'Afrique. Je dois dire à mon grand regret qu'elle n'a pas de papiers. »

L'Aztèque eut un sourire chargé de sous-entendus déplaisants. Laissons-le donc tirer les conclusions qu'il veut, pensai-je. Il fronça le sourcil et demanda : « Où avez-vous l'intention de vous embarquer ? »

« À Chalchiuhcueyecan, monsieur. »

« La jeune fille aussi ? »

« Oui, monsieur. »

« Mais je ne peux lui permettre d'entrer au Mexique. Elle n'a pas de papiers. »

« Nous serons simplement en transit, fis-je remarquer. Nous n'avons pas l'intention de nous fixer là-bas. »

« Comment puis-je en être sûr ? Les règles sont les règles. Il faut un passeport pour franchir la frontière. »

Je n'avais pas prévu cela. Le coup était rude. Takinaktu voulait savoir ce qui se passait et je le lui expliquai. Elle dit : « Demande-lui s'il y a, dans les Hautes-Hespérides, un port d'où nous pourrions embarquer pour l'Afrique. »

Je transmis la question. L'officier réfléchit un instant, puis il sortit une carte de l'hémisphère, barbouillée de couleurs criardes. Après l'avoir étudiée un moment il fit une croix au crayon sur la côte juste au-dessus de la petite péninsule du Sud-Est.

« Là, dit-il. Il y a un port. Des bateaux en partent tous les mois pour Chalchiuhcueyecan. Vous pouvez vous y embarquer pour le Mexique et ensuite prendre un billet pour l'Afrique. Même sans passeport, vous serez autorisés à rester à Chalchiuhcueyecan en attendant le bateau suivant. Remarquez que je ne peux rien vous dire de ce qui arrivera à cette jeune fille quand elle débarquera en Afrique. Il est probable qu'on ne lui permettra pas d'y séjourner sans papiers. Mais peut-être d'ici là trouverez-vous un moyen. » Il eut un sourire ironique : « Allons, bonne chance ! »

Nous fîmes un excellent repas aux frais des Aztèques et par-dessus le marché ils étrillèrent nos chevaux. S'il s'en tenait strictement aux règles, l'officier était un brave homme ; il ne nous laissa pas entrer au Mexique mais fit tout son possible pour faciliter notre voyage, nous donnant des cartes, une boussole, des victuailles et même quelques cartouches. S'il avait su que j'étais un des assaillants de Taos, il n'aurait sans doute pas montré autant de générosité.

Avant de nous remettre en route, nous prîmes le temps, Takinaktu et moi, d'étudier la carte avec soin. Nous avions plus de deux mille kilomètres à parcourir, à travers un territoire sous la domination aztèque mais habité principalement par des sauvages occupant les régions boisées. Toutefois, des fermiers plus évolués avaient construit des villages sur une zone d'environ cent cinquante kilomètres de large, en bordure de la côte Est. Avec de la chance nous pouvions espérer faire le voyage en cinq ou six semaines, à condition de ne pas nous trouver en difficultés dans la région désertique que nous devions d'abord traverser. On disait que les nomades étaient des cannibales et des chasseurs de têtes, peut-être même les deux à la fois.

Bien sûr, rien ne nous empêchait de nous diriger vers l'Est pendant deux ou trois jours puis d'obliquer vers le Sud en

direction du Mexique. J'aurais tant aimé montrer Tenochtitlan à Takinaktu, et aussi revoir mon vieil ami Quéquex ! Mais si une fois encore un représentant du pouvoir aztèque demandait à voir nos papiers, nous aurions des ennuis, Takinaktu se ferait expulser, on la renverrait d'où elle venait, nous n'aurions aucune chance d'atteindre un port. Il semblait plus sage de gagner la côte Est.

J'avais aussi une autre idée en tête. Le port vers lequel nous nous dirigeions était situé dans le pays des Muskogees. C'était le pays d'Opothle, mon compagnon de traversée. Si nous choisissions cet itinéraire, j'aurais une chance de le revoir et de pouvoir le remercier pour le couteau qui m'avait été si utile.

Cela me décida. Nous irions vers l'Est.

Nous sortîmes de Pécos le matin suivant, et nous fîmes sonner bien des kilomètres de désert sous les sabots de nos chevaux avant de nous arrêter pour le bivouac. La nuit vint. Une nuit inquiétante, sans lune, constellée d'étoiles étincelantes dans un ciel très noir. La température tomba brutalement, comme cela arrive souvent dans le désert, même en été. Et au loin s'éleva l'étrange et troublant glapissement du loup de la prairie que les Mexicains appellent le coyote. Je ne saurais décrire les hurlements du coyote autrement qu'en disant combien il est difficile de s'endormir après avoir entendu ces cris sauvages qui semblent se déplacer tout au long de l'horizon. Je fis de mon mieux pour avoir l'air brave et insouciant. Mais ce que je savais des redoutables meutes de loups qui parcourent les épaisses forêts d'Europe ne me donnait guère envie de voir les coyotes de près.

Nous fîmes le guet chacun à notre tour, cette nuit-là. Le coyote ne s'approcha pas. À l'aube, après avoir déjeuné, nous reprenions notre voyage.

Maintenant que nous étions seuls, Takinaktu et moi, je me sentais mal à l'aise. Ma compagne montait à cheval, tirait à l'arc et découvrait le gibier avec tant d'habileté qu'il m'arrivait d'oublier qu'elle était une fille. Jamais pour bien longtemps, toutefois. Si forte, si résistante qu'elle fût, elle n'en était pas moins femme, la plus belle que j'aie jamais connue, et je l'aimais pour sa force et pour la façon dont elle lisait Shakespeare, pour

sa beauté, et pour un million d'autres choses, mais je ne trouverais jamais les mots pour le lui dire. Pourtant je crois qu'elle savait.

Cependant, l'absence de notre chaperon, Manco Huascar, loin de simplifier les choses les compliquait plutôt. Je crois que nous avions un peu peur l'un de l'autre, et peur aussi de ce qu'être amoureux signifiait réellement. Et cette gêne élevait entre nous des murailles. Lorsque nous rencontrions des ruisseaux assez profonds et assez propres four nous y baigner, Takinaktu s'éloignait de plus d'un kilomètre le long de la rive, malgré le danger qu'il y avait toujours à nous séparer. La nuit, nous dormions chacun d'un côté du feu, quand il eût été préférable de nous blottir l'un contre l'autre pour mieux nous protéger du froid. Lorsque nous bavardions, il y avait à présent dans nos propos une certaine réticence. S'il restait facile de discuter de Shakespeare, il nous était impossible de parler de ce que nous ressentions l'un pour l'autre.

Pourquoi faut-il que deux êtres qui ont toutes les raisons du monde de renverser les barrières qui les séparent préfèrent au contraire les renforcer ? J'aimerais bien le savoir. J'aimerais bien pouvoir revivre ce voyage vers l'Est avec Takinaktu. Je ne commettrais pas les mêmes fautes, ni celles dues à la timidité, ni les petits manques de tact, ni surtout l'erreur stupide, l'erreur catastrophique qui fut la cause de notre séparation.

Ne vous y trompez pas cependant : nous étions heureux de voyager ensemble et nous eûmes de bons moments. Manco Huascar ne me manquait pas le moins du monde. La plupart du temps nous parlions anglais et de jour en jour Takinaktu faisait des progrès. Nous passions nos soirées à traduire *Roméo et Juliette* du turc en anglais.

Le sixième jour après notre départ de Pécos les cannibales s'emparèrent de nous.

Le ciel était bleu et sans nuages, la chaleur du soleil très supportable ; les grandes plaines brunes semblaient sans fin. Ici et là le sol se soulevait en une colline au sommet aplati. J'étais de bonne humeur, détendu, joyeux même, et nous avancions au petit galop.

« Regarde », dit soudain Takinaktu.

Je me tournai dans la direction qu'elle m'indiquait de la main tendue et vis une troupe de cavaliers dont les silhouettes se détachaient nettement sur le bleu de l'horizon. Ils devaient être une douzaine et ils allaient très vite. J'éperonnai mon cheval. Takinaktu en fit autant. Toutefois je ne cherchais pas à me duper moi-même ; nous ne pouvions leur échapper.

Je dis, en guise de réconfort : « Une patrouille aztèque. »

« Des cannibales », rétorqua Takinaktu qui ne se payait jamais d'illusions.

Quand nous les avions découverts, ils étaient à plusieurs kilomètres. Le regard porte très loin dans ces pays plats. Cependant il leur fallut très peu de temps pour nous rejoindre. Quelques minutes plus tard ils tournoyaient autour de nous, agitant des javelots et des hachettes et hurlant d'une voix rauque dans un dialecte proche du nahuatl, pour nous ordonner de faire halte.

Des sauvages, oui, c'était bien le mot. Peints de rayures vives, avec pour tout vêtement une bande de cuir autour de la taille, le visage émacié, le regard farouche, ils avaient bien l'air de barbares, en effet. Pour la première fois depuis que je la connaissais, je vis l'ombre de l'effroi sur le visage de Takinaktu. Je ne pouvais d'ailleurs la blâmer de montrer de l'inquiétude. En s'échappant de ce minable village de la côte, elle avait commencé une vie nouvelle. À quoi bon avoir traversé tout un continent si c'était seulement pour finir en ragoût dans la marmite des cannibales ?

Elle demanda : « Que disent-ils ? »

« Ils veulent nous conduire à leur chef. Il nous jugera. »

« Et ensuite ? »

« Je ne sais pas. »

« Dan, vont-ils nous manger ? »

« Cela se pourrait, dis-je. Il paraît que la chair humaine a bon goût, avec beaucoup de sel et de poivre dans le chaudron. »

Cette faible tentative d'humour ne l'amusa guère. Ni moi non plus, d'ailleurs. On nous lia les bras derrière le dos. Les cannibales prirent les rênes de nos chevaux et nous emmenèrent en direction de leur campement, quelque part dans le Sud.

J'avais peu d'espoir que nous soyons encore vivants le matin suivant. Comme nous avancions au petit trot, je forgeai différents plans, l'un après l'autre, tous extravagants, tel celui qui consistait en une tentative suicidaire de fuite, afin de permettre à Takinaktu de s'éclipser pendant qu'on me poursuivrait. Je doutais que le plan réussisse mais pendant une minute je fus déterminé à le mettre à exécution. Bien entendu, c'était pour moi la mort certaine, et la pensée que je pouvais mourir dans les cinq minutes suivantes me parut aussi incroyable que l'avait été, la première fois où elle me vint à l'esprit, l'idée que je pourrais un jour me marier. Puis je me pris à considérer ce qui arriverait à Takinaktu si elle devait errer seule dans le désert, et décidai de m'abstenir d'un héroïsme superbe et vain et, simplement, d'espérer que les événements tourneraient à notre avantage.

Après une triste chevauchée d'une heure nous arrivâmes au camp des Peaux-Rouges, un morne alignement de tentes légères, en peau de daim, près desquelles des femmes à demi nues et des enfants complètement nus s'adonnaient aux travaux domestiques. Je remarquai sans le moindre plaisir un énorme foyer creusé dans le sol, rempli de bois carbonisé et de débris qui ressemblaient étrangement à des os calcinés. Deux garçons s'affairaient à dresser un lourd poteau au milieu du trou. Je pensai : le poteau du bûcher. Pour cuire le dîner.

Takinaktu le vit aussi. Je la regardai et détournai vivement la tête car je savais qu'elle n'aimerait pas que je la voie pleurer. Elle ne pleurait pas vraiment, d'ailleurs ; les lèvres tremblantes et le regard brouillé elle réussissait à retenir ses larmes. J'étais fier d'elle. Je ne connaissais aucune autre fille qui, à la vue du poteau auquel on allait l'attacher pour la faire cuire, n'eût pas réagi par des cris hystériques. Et même je dois avouer que si Takinaktu n'avait pas été avec moi j'aurais peut-être hurlé d'effroi. Bien sûr, on ne m'a pas fait rôtir, ou je ne serais pas là pour raconter l'histoire, mais rien alors ne me laissait prévoir que je serais épargné.

Les guerriers qui nous avaient capturés se mirent à discuter avec des femmes du menu de leur repas. Ils parlaient dans un dialecte nahuatl assez fruste mais je saisis le sujet de leur débat.

Certains voulaient me faire cuire pour le dîner et garder Takinaktu afin de s'en servir comme esclave. D'autres objectant que je n'étais que muscles coriaces, voulaient faire cuire Takinaktu et me garder, moi, comme esclave ; d'autres enfin, qui devaient avoir vraiment bon appétit, voulaient nous manger tous les deux le soir même.

À la fin ils se mirent d'accord pour un compromis raisonnable. Takinaktu serait rôtie la première, on me garderait en réserve. Si la tribu avait encore faim, on me rôtirait à mon tour. Si tout le monde était rassasié, on me garderait pour le prochain festin.

S'il y avait quelque chose qui me répugnait plus encore que l'idée d'être brûlé vif c'était celle de voir Takinaktu attachée au poteau et rôtie devant moi. Des images macabres, effroyables, me venaient à l'esprit, et croyant voir grésiller et noircir la tendre chair, j'essayais désespérément de penser à autre chose, mais à peine tentais-je de chasser ces visions d'horreur qu'elles s'imposaient de nouveau à moi, avec une force accrue.

Ce fut sans doute le plus terrible moment de ma vie. Je crus devenir fou pendant que ces Peaux-Rouges discutaient calmement l'ordre dans lequel nous serions mangés. Manifestement, il ne s'agissait là pour eux que d'un simple détail d'ordre pratique, et cela ne faisait qu'ajouter à l'horreur de la situation.

Mais avant que l'un ou l'autre de nous deux puisse être lié au poteau il fallait l'approbation du chef. Et le chef, à ce qu'il semblait, était parti à la chasse et ne rentrerait probablement qu'au coucher du soleil, c'est-à-dire pas avant une heure. Certains de nos amis ne voulaient pas attendre ; il faut du temps pour faire cuire un être humain de taille adulte et ils étaient pressés de mettre la rotissoire en action. Un moment je crus qu'ils n'attendraient pas. Ils se saisirent de Takinaktu et se mirent à la traîner vers le bûcher, pendant que les femmes commençaient à lui ôter ses vêtements. (Je ne sais si elles trouvaient que la peau de daim sent mauvais à la cuisson ou si elles voulaient utiliser nos vêtements mais elles allaient nous mettre nus avant de nous ficeler au poteau.)

Alors – pendant que certains tentaient de s'opposer à cette hâte jugée inconvenable et que les autres continuaient à préparer le feu, une voix s'écria soudain : « Le chef ! Voici le Chef ! »

Cinq cavaliers entrèrent au galop dans le campement, quatre d'entre eux : des guerriers sauvagement bariolés. Le cinquième était le chef. Il sauta de son cheval et vint vers nous.

Ce n'était pas un Peau-Rouge du désert. Il était grand et mince, il se déplaçait avec la grâce fluide des Aztèques et une chevelure aztèque, noire et brillante, tombait sur ses épaules.

Il ressemblait vraiment à un Aztèque. Et c'était un Aztèque !
Puisque c'était Topiltzin !

« Dan ! s'écria-t-il, youpi ! Comment es-tu arrivé ici ? »

J'avais eu trop d'émotions pour pouvoir encore m'exclamer à mon tour. Je me contentai de le regarder stupidement, et bouche bée.

« Détachez-les ! commanda-t-il sèchement. Dépêchez-vous, bande d'idiots. Libérez-les tous les deux. »

« Que se passe-t-il ? » demanda Takinaktu comme dans un rêve.

« Nous sommes sauvés. Le chef est un Aztèque de mes amis – ou son fantôme. C'est Topiltzin, celui qui commandait l'attaque à Taos. »

« Tu m'avais dit qu'il était mort ! »

« Il n'en a pas l'air ! Et je crois bien que nous n'allons pas mourir non plus. »

On détacha nos liens. Takinaktu remit de l'ordre dans sa tenue. Topiltzin accablait les Peaux-Rouges de reproches et d'injures dans leur propre dialecte, leur donnant des coups de pied et hurlant des menaces, exprimant ainsi sa colère pour ce qu'ils avaient été sur le point de nous faire subir. Et les cannibales acceptaient humblement les outrages.

« Nous avons tant de choses à nous dire, déclara Topiltzin, que je ne sais pas par quoi commencer. J'ai mille questions à te poser. »

« Et j'en ai, moi, mille et une, Topiltzin. »

« Venez avec moi. »

Il nous emmena tous les deux dans sa tente qui semblait aussi ordinaire que les autres. Mes jambes flageolaient après tant d'émotions, et je trébuchai à moitié en m'asseyant sur le sol. Topiltzin s'installa en face de moi. Takinaktu à mon côté. Une femme nous apporta des rafraîchissements, une coupe remplie d'un liquide vert à l'odeur sucrée, et des morceaux de viande séchée. Takinaktu regardait la viande avec méfiance.

Topiltzin éclata de rire : « Non, ce n'est pas de la chair humaine ! »

Je traduisis pour Takinaktu et dis à Topiltzin : « Elle ne comprend pas le nahuatl. »

« Qui est-ce ? Ta femme ? »

« Pas exactement. Disons... pas encore. » Je rougis, bien content que Takinaktu ne puisse me comprendre. « Elle vient d'un village de la côte Nord-Ouest. Celui vers lequel nous nous sommes dirigés, Manco Huascar et moi, après l'attaque ; Kuiu, le village de Klagatch, le guérisseur. Lorsque nous sommes repartis elle a voulu venir avec nous. C'est pourquoi... » J'hésitai. « Mais tu entendras notre histoire plus tard. Je veux savoir, moi, comment tu es revenu d'entre les morts et comment il se trouve que te voilà le chef d'une tribu de cannibales. »

Avant de me répondre, Topiltzin arracha d'un coup de dent un gros morceau de viande. Puis il me raconta rapidement son histoire et j'en traduisis à Takinaktu les points essentiels.

Bien que sérieusement blessé, il avait échappé aux soldats de Taos en rampant jusqu'au rez-de-chaussée d'une des maisons du village. Des gens de Taos, qui détestaient la garnison, l'avaient soigné et remis sur pied, en le gardant caché. Au bout d'un mois la blessure de sa poitrine était guérie. Il se sentait en état de voyager.

Il se glissa hors de Taos et redescendit vers Picuris où nous avions laissé nos voitures. Elles étaient toujours là. Il choisit la plus robuste, remplit la chaudière de charbon et partit vers l'Est dans l'intention de décrire une grande boucle pour éviter Pécos et de reprendre à travers le désert le chemin du Mexique.

Mais il vit des patrouilles rôder aux alentours de Pécos – probablement celles que nous avions rencontrées. Aussi continua-t-il vers l'Est, dans l'intention d'élargir encore la

boucle. Environ cent kilomètres plus loin, il rencontra les nomades cannibales. Quoique armé, il s'attendait vraiment à être capturé et mis à la marmite dès que sa voiture serait en panne de charbon, ce qui n'allait pas tarder.

Cependant le véhicule asthmatique, et qui vomissait une épaisse fumée, frappa les sauvages d'une terreur sacrée. Ils n'avaient encore jamais rien vu de semblable. Ils crurent que c'était un démon et Topiltzin, l'homme qui domptait le démon et se promenait sur son dos, devait être, par conséquent, tout à fait exceptionnel. Ils tombèrent à plat ventre à ses pieds, en le suppliant de devenir leur chef.

« Eh bien, dis-je, après tout, tu l'as eu ton royaume ! »

« Comme tu vois : cinquante sauvages, une douzaine de tentes et un tas d'os calcinés. »

« Manges-tu de la chair humaine avec eux ? »

« On y prend goût », dit-il calmement. « Quoi ? Tu es devenu un cannibale ? »

« Mon peuple s'attend à ce que je partage ses festins. Et il n'y a guère d'autre nourriture ici. On s'habitue. »

« Comment peux-tu ! »

« Je te l'ai déjà dit : on s'habitue. Et toi, Dan ? Qu'es-tu allé faire dans le Nord lointain ? »

Je racontai brièvement mes récents voyages, parlant de notre randonnée à trois dans les rigueurs de l'hiver, du départ de Sagaman Musa vers l'Ouest, en solitaire ; de nos aventures à Kuiu et dans la région ; de notre retour et de l'arrestation de Manco Huascar.

« Et maintenant ? demanda Topiltzin. Vous êtes en route pour l'Afrique ? »

« Oui. Pour l'Afrique. Une longue chevauchée en pays Muskogee puis par bateau jusqu'à Chalchiuhcueyecan, et à travers l'Océan. Nous ne pouvons passer par le Mexique, Takinaktu n'a pas de passeport. »

« Le pays Muskogee ? J'ai souvent souhaité visiter cette région. Que penseriez-vous d'une escorte ? »

« Tu veux dire... toi-même ? »

« Moi et ma tribu. Nous vous conduirons jusqu'à la côte Est. Vous ne craindrez rien sous la protection de cinquante cannibales. »

Je n'étais pas sûr de désirer voyager en si farouche compagnie. Cependant, bien des périls nous menaçaient. Topiltzin ressuscité nous offrait son aide, et après réflexion j'acceptai.

« Encore une chose », dit-il. Il se retourna et ouvrit un coffret de bois posé sur le sol de la tente. « À Picuris, j'ai pu récupérer une partie des bagages de l'expédition. Par exemple, ceci. »

Il me jeta le petit sac usé qui contenait mes affaires apportées d'Angleterre. Il me jeta le pesant collier de jade que m'avait offert Quéquez. Il me jeta la splendide cape de plumes que j'avais gagnée à l'issue de ce maudit jeu de tlachtli, à Tenochtitlan. J'étais aussi heureux que je l'avais été à nous voir sauvés du feu. Jamais je n'aurais pensé rentrer un jour en possession de mes richesses.

Les yeux de Takinaktu étincelaient de plaisir à la vue des trésors aztèques. Je dis : « Lève-toi. » Elle se leva, et j'entourai ses épaules du collier de jade. Elle touchait les pierres vertes et polies avec une admiration respectueuse. Je la revêtis ensuite de la somptueuse cape de plumes et elle poussa un petit cri de ravissement devant la beauté du vêtement.

« C'est magnifique. D'où cela vient-il ? »

« De Tenochtitlan. Des cadeaux qu'on m'a offerts. Mon ami Topiltzin me les a gardés. »

Cependant Topiltzin paraissait assez mécontent de ce que j'avais fait. Chez les Aztèques, les femmes restent à l'arrière-plan, ce sont les hommes qui portent les longs cheveux, les tuniques aux couleurs vives, et se couvrent de bijoux. Topiltzin ne comprenait pas pourquoi j'offrais mes plus beaux atours à cette pâle et mince créature, à une femme ! Pourtant je les donnais sans regret. Quand j'étais à Tenochtitlan, je m'habillais comme un homme s'habille au Mexique et je tirais vanité de mon plumage nouvellement acquis. Mais pour un Anglais il n'est pas habituel de se parer de la sorte ; les bijoux, les riches vêtements reviennent de droit aux femmes. Aussi, puisque je ne tenais pas, une fois hors du Mexique, à déployer la splendeur

d'un mâle mexicain, je donnai la cape et le collier à Takinaktu, me satisfaisant du plaisir de les voir sur elle. Et ainsi parée, elle était superbe. Son simple costume en peau de daim n'avait rien d'élégant. Par contre, ces riches ornements ajoutaient de l'éclat à sa beauté et j'en étais ému et ravi. Elle les portait avec un noble orgueil. Sans doute pouvait-elle monter à cheval et tirer à l'arc comme un homme ; mais une occasion comme celle-là la révélait soudain essentiellement féminine.

La nuit était bien avancée que Topiltzin et moi nous bavardions encore. Takinaktu, qui ne comprenait rien à nos discours, resta assise patiemment près de moi, toute à la joie de contempler ses cadeaux. Enfin je me levai, et elle me suivit vers les tentes qui avaient été montées pour nous. Il nous fallut passer en chemin près du foyer au bois noirci et aux os brûlés. Je frémis légèrement et pressai le pas.

13.

PARFOIS LA LEÇON NE SERT À RIEN

Le voyage vers la côte Est fut lent, il dura plusieurs mois, et cela me donna amplement le temps de réfléchir, de me remémorer les endroits d'où je venais et de rêver à ceux où nous allions. Nos chevauchées étaient rapides, mais quand on se déplace avec une tribu on est contraint de s'arrêter chaque après-midi pour établir un campement. Je demandai à Topiltzin ce qu'il était advenu de l'auto sacrée, il me répondit qu'elle était depuis longtemps en panne de charbon et qu'il l'avait abandonnée à la rouille et à la solitude du désert, comme objet de culte pour les nomades.

Cela faisait dix mois que j'avais quitté l'Angleterre. En un sens j'avais fait beaucoup de choses et en un autre je n'avais rien fait du tout. J'étais aussi pauvre qu'au départ. Je n'avais pas conquis d'empire, pas même une misérable petite province. J'avais, il est vrai, parcouru de vastes territoires, livré des batailles, tué des hommes et gagné une cicatrice. J'avais souffert. J'avais acquis de la sagacité et de la force physique. Pourtant, quand je faisais le compte, je trouvais le total plutôt maigre. Il était même voisin de zéro en regard des hautes ambitions que je nourrissais lorsque j'avais quitté mon pays. J'avais appris que les gens rusés sont légion en ce monde, que l'énergie et l'obstination orgueilleuse ne suffisent pas pour gagner un empire. Il me fallait viser moins haut ; et le savoir à présent, c'était déjà beaucoup, je suppose.

Le bilan ne laissait apparaître que des avantages immatériels ; une force plus grande, une endurance nouvelle, une conscience plus aiguë de mes limites et de mes possibilités, de mes vertus et de mes faiblesses. J'aurais aimé considérer Takinaktu comme un bien plus tangible mais rien ne

m'autorisait à dire qu'elle était mienne. Nous voyagions ensemble. Nous lisions Shakespeare ensemble. Je lui enseignais l'anglais et nous nous aimions peut-être ; pourtant je n'ignorais pas qu'elle pouvait disparaître de mon univers aussi brutalement que Manco Huascar, Quéquex, ou la fille de l'aubergiste à Chalchiuhcueyecan, totalement et à jamais. Aucun lien officiel ne nous unissait.

La connaissance de soi peut-être une chose très précieuse, comme l'est aussi une plus grande énergie. Cependant ni l'une ni l'autre ne vous nourrissent. J'étais toujours aussi pauvre. Maintenant je me proposais de quitter les Hespérides et de tenter ma chance en Afrique. Avais-je quelque raison de croire que là-bas tout irait mieux ?

Aucune.

Avais-je un plan pour l'avenir dans cette contrée lointaine ?

Aucun.

Avais-je des idées précises sur la façon de conquérir là-bas la gloire et la richesse ?

Aucune.

Vous voyez où j'en étais. Ayant appris beaucoup et rien, pourtant, puisque je me préparais à partir pour l'Afrique avec un bandeau sur les yeux, tout comme j'étais venu au Mexique.

C'est avec ces réflexions amères que je me distrayais cependant que nous allions au petit trot par les plaines qui bordent les Hautes-Hespérides.

À présent nous étions sortis du désert. Nous traversons un pays au climat assez chaud et d'une humidité presque tropicale. À notre droite s'étendait le golfe du Mexique, à notre gauche la moitié orientale du continent, couverte presque sans interruption par la forêt vierge. En regardant vers le Nord et les collines aux sombres conifères je me sentais avide de tirer profit d'une région aussi vaste. C'est le domaine d'un peuple forestier ; deux millions d'habitants disséminés sur un territoire qui pourrait en nourrir cinquante fois plus. Ils paient un tribut aux Aztèques et sont en principe soumis à leurs lois. Au Sud-Est les indigènes sont assez étroitement dépendants des Aztèques et s'efforcent de les imiter, construisant des pyramides de terre pour copier les pyramides de marbre des Mexicains. Mais dans

le Nord-Est, très peu exploré, le peuple des forêts est pratiquement autonome. Les Français et les Espagnols possèdent bien sur la côte quelques comptoirs commerciaux mais ils sont loin d'avoir l'importance des postes russes, de l'autre côté du continent. Des centaines de milliers d'hectares attendent d'être ouverts au commerce. Dans cette énorme contrée tiendraient des centaines d'Angleterres. Je rêvai un moment, à la façon des conquérants, au parti que les Européens pourraient tirer d'un tel continent, mais je me souvins alors qui j'étais : je sonnai le rappel de mes convictions et me purgeai l'esprit de ces tendances colonisatrices. N'était-il pas préférable que la conquête des Hespérides n'ait jamais eu lieu que de l'autre côté de la Porte des Mondes ?

Nous ne mangions pas de chair humaine. Du moins je l'espérais. J'avais averti Topiltzin que Takinaktu et moi n'étions pas du tout d'accord pour adopter des habitudes anthropophages. C'était pour nous une question de morale, d'hygiène et de digestion. Il me promit de respecter nos principes. Je ne sais s'il tint très fidèlement parole mais au moins aucun être humain ne fût rôti en ma présence. C'était la coutume, pour les membres de la tribu, de mettre plusieurs fois par mois au menu du dîner un infortuné étranger ; le reste du temps, ils devaient se contenter d'espèces inférieures. On nous présenta quelquefois au repas des steaks dont l'aspect insolite me donnait une légère nausée mais la faim l'emporta toujours sur les scrupules. Si, trompé par Topiltzin, j'ai commis sans le savoir le péché de cannibalisme, j'espère que le Seigneur me le pardonnera, au jour du Jugement.

À la fin du mois de juin nous arrivâmes au bord du puissant Mississippi, ce fleuve brun et boueux que les indigènes appellent le Père des Eaux, et c'est un nom qui lui va bien. On dit qu'il y a en Afrique un cours d'eau encore plus puissant et j'espère, si Dieu le veut, le voir avant longtemps. C'est le Congo. On raconte aussi qu'existe dans les Basses-Hespérides un autre fleuve qui à lui tout seul l'emporte sur le Congo et le Mississippi réunis ; c'est peut-être vrai mais cette fois je n'irai pas m'en assurer moi-même.

Pour quelques morceaux de viande, des Peaux-Rouges nous firent passer sur l'autre rive. Ils étaient de la tribu des Choctaws, apparentés aux Muskogees d'Opothle. Je les trouvai fort civils, et par leur langage et leurs vêtements ils me rappelèrent mes trois camarades de cabine durant la traversée de l'Océan. Les Choctaws ne cachèrent pas leur dégoût pour les cannibales de Topiltzin et leur réaction ne me surprit nullement, car rien n'est aussi révoltant qu'un membre de votre race qui retombe dans la barbarie. Toutefois ils traitaient Topiltzin avec déférence, conscients qu'il devait s'agir d'un Aztèque de la famille royale. Ils semblaient considérer Takinaktu comme sa princesse, ce qui me rendit un peu jaloux et m'attira ses taquineries et celles de Topiltzin. Les Choctaws ne dissimulaient pas leur curiosité à mon égard : les Anglais sont rares, en ces parages, et un homme blond y est aussi insolite qu'une cigogne à cinq pattes.

Quand nous fûmes de l'autre côté du grand fleuve, Topiltzin m'apprit enfin pourquoi il m'avait accompagné jusque-là. Je me l'étais souvent demandé. Après tout, il n'existant pas entre nous une amitié telle qu'il y puisse trouver un motif suffisant pour déraciner sa tribu de son territoire de chasse traditionnel et la faire déambuler aussi longtemps à travers des régions inconnues. Il n'avait pas agi ainsi pour me protéger, et il ne voyageait pas non plus en touriste.

Il dit : « Ces Choctaws sont sympathiques, n'est-ce pas ? »
J'acquiesçai.

« Ici, au Nord, nous avons les Choctaws. Au Nord-Est, les Cherokees. À l'Est les Muskigees, tous bien établis et civilisés, et dont les traditions et le langage se ressemblent. On peut dire que c'est une région attrayante. Pourquoi ne m'aiderais-tu pas à la gouverner, Dan ? »

« La gouverner. »

« Oui, la gouverner. La situation est ici comme à Taos. Il y a seulement une garnison symbolique qui est chargée d'occuper toute la province pour le compte du Mexique. Vois-tu, c'est le signe qu'un empire est en décadence quand le maintien de l'ordre dans ses territoires lointains est confié à des compagnies aux effectifs aussi maigres. Cela veut dire que l'empire se réduit

à sa partie centrale. C'est ce qui est arrivé à Rome lorsqu'elle a laissé les frontières sans surveillance, et les Barbares... »

« Fais-moi grâce de la leçon d'histoire, Topiltzin. Et dis-moi plutôt quels sont tes projets. »

« M'emparer de la garnison. Prendre les terres. Nous déclarer les rois de ce pays. C'est facile à réaliser. »

Je le regardai de travers. « Ce qui s'est passé à Taos, ça n'a servi à rien, hé, Topiltzin ? Tu veux recommencer et ça finira de la même façon. La garnison est peu importante ? Possible. Mais elle se compose de soldats aztèques et toi tu n'as à leur opposer que des sauvages à demi nus. Ne compte pas sur moi. »

« Bien sûr que Taos est une leçon, Dan. Dis-moi quelle conclusion tu en as tiré. »

« Que nous devrions bien oublier notre projet de nous emparer d'une province de l'empire aztèque. »

« Non ! » Les yeux de Topiltzin luirent d'une étrange ferveur. « Ce que j'ai appris à Taos, c'est que j'aurais dû suivre le conseil de Sagaman Musa. J'aurais dû inviter la masse des sujets à se joindre à la rébellion. J'ai été trop orgueilleux, trop héroïque pour accepter l'aide de simples fermiers. Les Choctaws et les Muskogees lutteront à nos côtés, et par milliers. Ils se soulèveront tous pour chasser l'opresseur. Pour cela ils n'ont besoin que d'un chef. »

« Ça ne marchera pas, Topiltzin. »

« Et pourquoi ? »

« Ils ne risqueront pas leur vie dans une révolution pour remplacer ensuite leurs anciens maîtres par de nouveaux. S'ils se débarrassent de la garnison, crois-tu qu'ils te proclameront roi ? »

« J'en suis sûr. Ils sont incapables de se gouverner et ils le savent. Voilà trois cents ans qu'ils sont les sujets des Aztèques, ils ont besoin de quelqu'un qui prenne pour eux les décisions. Je serai là. Toi aussi. Peu à peu, nous leur deviendrons indispensables. Nous ne nous imposerons pas à eux par la force. C'est avec circonspection que nous nous glisserons aux postes de commande. Ils nous considéreront comme de grands hommes, les héros de la révolution. »

« Tu seras un grand homme sans moi. Je vais en Afrique avec Takinaktu. »

« Ne sois pas stupide. C'est la chance de ta vie. C'est ce que tu cherches depuis que tu as quitté l'Angleterre. Regarde en face tes erreurs passées, mais afin d'en tirer profit. »

« J'ai vu à Taos échouer un soulèvement. J'ai quitté Kuiu avant qu'un autre tourne au massacre. Je ne prendrai aucune part à celui-ci. »

« Mais cette fois, tout est différent ! Des milliers d'hommes armés sont avec nous ! Comment pourrions-nous perdre ? »

« Ta révolution, fais-la sans moi. Je lirai le compte rendu dans les journaux du Ghana. »

Comme je m'éloignai, Topiltzin me saisit par le bras et il me glissa à l'oreille des paroles qu'il voulait persuasives. Pourtant, je ne me laissai pas convaincre. J'avais presque perdu la vie au cours de la dernière machination de Topiltzin. Cela suffisait.

J'étais très content de moi. Pour la première fois dans toute mon existence je faisais un choix raisonnable. J'avais montré beaucoup de sagesse et je voulais des compliments. J'allai donc trouver Takinaktu et lui racontai toute l'histoire. Elle fit grise mine durant la première moitié de mon récit. Elle pensait sûrement que je la préparais à entendre l'annonce de ma participation à l'entreprise de Topiltzin. Je gardai ma surprise pour la fin et lui fis part alors de ma vertueuse décision de repousser les offres de l'Aztèque.

Takinaktu battit des paupières : « Tu ne vas pas avec lui ? »

« Non. »

« Vraiment ? »

« Vraiment. »

« Oh, Dan, c'est merveilleux ! J'étais sûre que tu irais. Tu te serais fait tuer et tout aurait été fini. »

Elle jeta ses bras autour de moi. Pendant un moment éblouissant, ses lèvres touchèrent les miennes et je sentis contre le mien son corps doux et souple. Dans sa tribu, on ignore le baiser, me semble-t-il ; elle avait dû apprendre ça dans Shakespeare. Quoi qu'il en soit, c'était délicieux, un moment inoubliable. Je m'y reporte en pensée de temps en temps puisque c'est le point culminant de mon amitié avec Takinaktu.

Lorsqu'on a atteint un sommet, habituellement, on redescend de l'autre côté. C'est ce qui est arrivé. Et ce que je vais vous raconter sans rien omettre, mais non plus sans m'attarder en des détails trop pénibles.

Les bras de Takinaktu retombèrent. Elle s'écarta de moi. Ce fut le commencement de la descente. Elle avait l'air tout intimidée et stupéfaite de ce qu'elle avait osé. Je souris faiblement et elle fit de même, puis elle me tourna le dos et s'enfuit comme une biche effrayée. Je portai la main à mes lèvres. Elles étaient brûlantes.

Je me dis que j'avais été merveilleusement intelligent de dire non à Topiltzin. C'était un signe de maturité. En abandonnant ma folle idée de devenir riche par le moyen d'une conquête je montrais que j'étais adulte.

Alors, pourquoi ai-je changé d'avis ? Pourquoi ai-je fini par choisir de suivre Topiltzin ?

Le processus qui consiste à changer d'avis est subtil. Vous commencez en position A, que vous tenez avec un entêtement sévère, bien résolu à ne jamais l'abandonner. Mais cette détermination, vous la remettez bientôt en question. Est-il sage d'être aussi obstiné ? Peut-être devriez-vous considérer une alternative ? Vous révisez un peu votre inflexibilité première, abandonnant la position A pour adopter la position B, qui est sensiblement la même à cela près que s'y ajoutent deux ou trois *si* et *peut-être*. Puis, par une série de compromis graduels, de considérations privées, de détours et de biais, vous glissez mollement au long de l'alphabet jusqu'à vous trouver à la position Z, exactement à l'opposé de votre point de vue initial.

Il m'était arrivé quelque chose dans ce genre. Je vous épargnerai l'émunération des étapes intermédiaires et dirai simplement que je reconsidérai la question. Je commençai par me dire qu'il se pourrait que Topiltzin réussisse. Je me souvenais d'Opothle et de ses deux compagnons, de leur force, de leur ténacité, de leur haine féroce de la loi aztèque. Mes propres rêves d'un empire me revenaient en mémoire. Et je devais reconnaître que cette partie du monde était des plus désirables. Je me sentis même une certaine obligation envers Topiltzin et ses plans, bien que je me demande encore pourquoi.

Petit à petit, je glissai de A à G, à M, à P. Je restai un moment en position P, plus qu'à moitié déterminé à me joindre à Topiltzin mais n'en disant rien à personne.

Le problème, c'était Takinaktu. Je savais qu'elle était opposée à toute entreprise de ce genre. Si je lui demandais son approbation, je ne ferais que provoquer une violente querelle. Aussi, les deux semaines suivantes, comme nous avancions en pays Muskogee et que les projets de Topiltzin me séduisaient de plus en plus, j'interrogeai Takinaktu prudemment, indirectement, espérant découvrir en elle un changement d'attitude.

Aimerait-elle s'installer ici au lieu de s'en aller si loin, jusqu'en Afrique ?

Pas tellement.

Lui plairait-il de prendre part à une ou deux petites batailles ?

Pas vraiment.

N'apprécierait-elle pas la richesse et le pouvoir ?

Peut-être, mais ailleurs qu'ici.

Bien sûr, je m'efforçais d'être subtil, plus subtil qu'il n'y paraît à première vue. Il n'était pas question que je lui révèle à brûle-pourpoint ce que j'avais dans l'idée. Mais elle ne mettait aucune subtilité dans ses réponses.

Et un jour, elle demanda : « Cette guerre de Topiltzin, as-tu décidé de t'en mêler, après tout ? »

J'hésitais, je cherchais mes mots. N'en trouvais pas qui conviennent.

Elle continua. « Je veux simplement que tu saches, au cas où cette guerre te tenterait à présent, que je n'y prendrai aucune part. Je vais en Afrique, avec ou sans toi. Est-ce clair ? »

Je la calmai avec de vagues protestations.

Telle était ma suffisance que je me persuadai qu'elle bluffait. Puisque je l'aimais, je me figurais qu'elle devait m'aimer tout autant et ne mettrait donc pas sa menace à exécution. J'étais persuadé que j'arriverais à ce qu'elle m'approuve. Du moins, si je me décidais à seconder Topiltzin.

Cette décision, je la pris alors que nous avions pénétré très avant en territoire Muskogee, à moins de deux jours de la mer.

Nous avions passé un certain nombre de villages bien tenus, aux rues droites et disposées de part et d'autre d'une place centrale bordée d'un côté par un temple, de l'autre par la maison du chef. Aux alentours s'étendaient des champs cultivés avec soin. Les plaines vertes, le ciel bleu, le soleil jaune, la terre brune, c'était une région tiède et luxuriante, plus tentante que tout ce que j'avais pu voir jusqu'ici. J'aimais son climat tempéré. Même en été, l'air restait beaucoup plus frais que dans les basses terres du Mexique, et sans l'âpreté de celui des montagnes. J'aurais bien terminé ici mes voyages.

Un après-midi, comme je revenais de la pêche, Topiltzin m'envoya chercher. En entrant dans la tente, je le trouvai en conférence avec un homme large d'épaules, portant le costume muskogee.

Le Peau-Rouge me regarda. Je le reconnus aussitôt.

« Opothle ! »

« Dan Beauchamp ! »

Nous nous donnions des claques dans le dos, nous n'en finissions pas de nous serrer les mains. Opothle dansa même une petite gigue pour fêter nos retrouvailles. Je sortis mon couteau, le sien en réalité, et déclarai : « Cette lame m'a sauvé la vie un million de fois. »

Je lançai le couteau – *tchuuitt* –, il alla s'enfoncer dans le poteau de la tente. Opothle dégaina son nouveau couteau et l'envoya voler dans la même direction. Il se planta à cinq millimètres du mien, vibrant un peu. Et les deux manches se touchaient.

Nous reprîmes nos couteaux. Opothle me donna l'accolade une fois de plus en disant : « Je savais qu'un jour tu nous rendrais visite, Dan. »

« Crois-moi, je ne pensais pas venir jusqu'ici. Mais je suis content d'y être. » Je me tournai vers Topiltzin. « Cet homme et moi, nous avons partagé une cabine pour traverser l'Océan, ce qui a bien duré mille ans. Il avait deux autres compagnons. Comment vont-ils, Opothle ? »

Son visage s'assombrit. Il me dit qu'un de nos amis, le plus jeune, était mort. Il s'était enivré dans une fête et avait giflé un officier aztèque. Celui-ci l'avait abattu sur place. L'autre était

absent pour le moment. Il réglait des échanges commerciaux avec les Mohawks, dans le Nord.

« J'ai discuté avec Opothle de la question d'un soulèvement, dit Topiltzin. Il n'aime pas les maîtres de son peuple. Il est avec nous et nous garantit cinq mille hommes de trente villages différents. »

Immédiatement, mes belles résolutions s'en allèrent en fumée. Ce qui paraissait, un instant auparavant, une entreprise vaine et folle se montrait sous un jour nouveau. Topiltzin s'assurait des appuis solides. Avec une armée aussi déterminée il ne pouvait que l'emporter sur une garnison qui comptait, tout au plus, quelques centaines d'hommes.

Mieux encore : je renonçais à mon rêve enfantin de devenir un prince sur ce territoire. Ainsi la campagne prenait grande allure. C'était une guerre de libération. Je lutterais aux côtés de mon ami Opothle pour détrôner les puissants seigneurs et libérer son peuple. J'étais le descendant de ces Anglais que les Turcs, pendant quatre cents ans, avaient tenus sous le joug. Les avantages de la liberté, je n'avais pas besoin qu'on me les vante.

Opothle, Topiltzin et moi, nous nous imposions une mission sacrée. Nous allions nous mettre à la tâche pour ébranler le cruel régime aztèque qui dominait depuis si longtemps les Hautes-Hespérides. La révolution glorieuse commencerait là, et se propagerait dans tout le pays comme le feu sur une traînée de poudre. Nos mains se joignirent pour un serment solennel. Je sus alors ce que les soldats de Jacques le Valeureux avaient ressenti en se lançant dans la guerre contre les Turcs.

Bref, j'en étais maintenant, complètement et irrévocablement, à la position Z.

Opothle avait apporté du tabac. Après avoir fumé avec nous quelques pipes pour célébrer notre alliance, il nous quitta, et j'allai tout raconter à Takinaktu.

La noblesse et la grandeur de notre projet me remplissaient d'orgueil. Et, en dépit de son hostilité initiale, je croyais que Takinaktu serait contaminée par notre humeur martiale. Elle-même venait d'un pays qui avait perdu sa liberté ; elle comprendrait les aspirations d'Opothle et notre ardeur à l'aider.

Je lui fis part de ce que nous avions décidé et attendis qu'à nouveau, dans un élan de tendresse, elle se jette dans mes bras.

Mais ses traits se durcirent, et elle dit : « C'est une bien mauvaise plaisanterie. »

« Ce n'est pas une plaisanterie. »

« Tu as vraiment l'intention de rester ici et de te battre ? »

« Exactement, Takinaktu. »

Je vis de la fureur dans son regard, et je pensai qu'elle n'avait jamais été aussi belle. Elle dit : « Cette guerre n'est pas ton affaire. Elle ne t'apportera que la mort. »

« Opothle est mon ami. Sans son couteau, je serais mort déjà. »

« Son couteau n'a rien de magique. N'importe quel couteau aurait été juste aussi utile. »

« Là n'est pas la question. Son peuple est tenu en esclavage. C'est pour lui le temps de la liberté. Comment puis-je l'ignorer ? Comment puis-je quitter tranquillement ce pays sans lui avoir offert mon aide pour repousser les Aztèques ? »

« Topiltzin lui-même est un Aztèque, répliqua Takinaktu. Il rêve de devenir roi. Vous remplacerez un maître par un autre. »

« Non. C'est un Aztèque différent des autres. Il ne se soucie pas de sa famille. Il est plus ou moins en exil. Il ne partage pas les idées de ses compatriotes sur la grandeur mexicaine. C'est pourquoi il veut renverser la garnison. Après cela, crois-tu qu'il pourra prendre le pouvoir ? Bien sûr, il fera partie du gouvernement, mais il ne sera pas un dictateur. Et nous l'aiderons à gouverner. »

« Toi, peut-être. Mais pas moi. »

« Voyons... »

« Cette guerre ne me regarde pas, même si elle te concerne, Dan. Je veux fuir très loin de ce continent où il y a toujours une race qui en opprime une autre. Je veux aller en Afrique où les hommes sont libres, les frontières respectées, où l'art et la science sont vivants. Ce pays ne signifie rien pour moi. »

« Pour moi, c'est tout différent. Tu n'as pas hésité à te sauver et à laisser ton propre village se faire écraser par les Russes. D'accord, là-bas c'était une lutte sans espoir. Mais ici, nous vaincrons. Je reste, Takinaktu. Je dois rester. »

Elle me jeta, méprisante : « Idiot ! Pauvre fou ! »

Elle se redressait de toute sa taille, fière et impérieuse dans la cape de plumes et la poitrine ornée du collier de jade. Sa voix était sèche et coupante quand elle dit : « Demain, je continue jusqu'au port et je m'embarque sur le prochain bateau pour le Mexique. Une fois là, je pars pour l'Afrique. J'ai été heureuse de te connaître, Dan. Peut-être nous reverrons-nous un jour, si tu sors vivant de cette guerre stupide. »

Elle s'éloigna à grands pas.

Je secouai la tête. Ah, les femmes ! Mais en dépit de sa menace j'étais sûr qu'elle céderait, qu'elle resterait ici pour la bataille. Je me trompais.

Au matin, elle était partie.

Parfois la leçon ne sert à rien.

14.

VERS L'AFRIQUE, JE PENSE

Au petit déjeuner, elle ne se montra pas. J'allai à sa tente. Plus de Takinaktu. Elle avait disparu. Avec le collier, la cape, Shakespeare et tout. Je fouillai parmi les couvertures, cherchant une lettre, un message. Rien, elle avait tenu parole.

Dans mon angoisse, je maudissais le ciel qui avait permis que je me laisse entraîner dans une nouvelle guerre, me privant ainsi du seul être sur ce continent auquel je tenais vraiment. Le coup était si rude que je pensai un instant seller mon cheval et me lancer à sa poursuite avant qu'il ne soit trop tard, avant qu'un bateau n'emporte Takinaktu loin de moi pour toujours. Mais c'eut été trahir Opothle et Topiltzin. Je leur avais promis mon aide. Allais-je courir après une fille en de telles circonstances.

Je m'y serais peut-être décidé – devant la crainte de perdre Takinaktu, ma loyauté commençait à faiblir quand une robuste silhouette apparut derrière moi et me saisit le poignet, avec douceur mais fermeté : Opothle. Il ne savait rien du départ de la jeune fille. La guerre occupait totalement ses pensées.

Il demanda tranquillement : « Es-tu prêt. Dan. »

« Est-ce aujourd'hui le jour ? »

« Aujourd'hui, oui. Il n'y a pas lieu d'attendre plus longtemps. J'ai passé toute la nuit à rassembler mes hommes. Aujourd'hui nous frappons un grand coup. »

Comment aurais-je pu lui dire que mon cœur en ce instant, languissait pour une fille dont la fuite n'était peut-être, d'ailleurs, qu'une habile manœuvre ? Takinaktu, sans doute, espérait que j'allais me lancer à sa poursuite ! Sans doute elle m'attendait à quelques kilomètres. Mais je savais que si je partais, et la cherchais, et la trouvais, j'irais tout droit vers la

côte, sans plus me soucier d'Opothle, de son peuple et de leur guerre.

Je ne pouvais pas faire ça. C'eût été trahir, et trahir trop cruellement.

Topiltzin, ce rusé démon, avait réussi à me ligoter en faisant appel à des sentiments nobles. Cette campagne n'était pas, comme avait été l'attaque de Taos, commandée par l'appétit du pouvoir. Non, c'était une guerre sacrée. Mon cœur chevaucherait seul vers l'Est et la mer. Mais je devais rester, je devais combattre.

Je restai. Je combattis.

Quand je vis l'armée muskogee, je me sentis certain que nous allions gagner. J'aurais dû montrer un peu plus de méfiance, après mes récentes déconvenues, mais ces hommes paraissaient invincibles. Ils étaient des milliers, jeunes et forts, toute une armée à la peau cuivrée, hérissée de couteaux et de haches de guerre, de fusils et de pistolets. Des hommes au visage empreint d'une détermination farouche. Topiltzin et Opothle chevauchaient en tête et, à leur demande, je me joignis à eux, promu général à moins de dix-neuf ans.

Il fallut d'abord s'entendre sur des points de stratégie. Le plan était assez simple et ne fut pas sans me rappeler une autre de nos entreprises. Nous irions à cheval jusqu'au fort où se tenait la garnison et nous jettions par les fenêtres des torches enflammées, pour faire sortir l'ennemi. À Taos, ce plan n'avait pas réussi, mais ici, à vingt contre un, le succès était assuré.

Nous partîmes à travers les champs de blé encore vert, afin d'en finir avec les oppresseurs.

Le fort aztèque était une solide construction de briques, toute en méandres et décrochements, plantée au milieu d'une large esplanade de terre rouge et qu'entourait une palissade basse, plutôt rudimentaire. Après avoir envoyé des éclaireurs pour nous assurer que nous ne risquions pas de tomber dans un piège, nous arrivâmes soudain sur les lieux, de tous les côtés à la fois. Notre corps de sapeurs s'attaqua aussitôt à la palissade où, promptement, il ouvrit une brèche assez large pour permettre le passage à six cavaliers de front. Une fois entrés, l'arme haute, nous primes nos dispositions en vue de parer la contre-attaque.

Le corps des porteurs de torches s'élança dans la direction des fenêtres.

Nous nous attendions à voir les troupes aztèques sortir en masse de la forteresse pour s'opposer à notre avance. Cela ne se passa pas ainsi.

Brusquement, à l'une des fenêtres, pointa la gueule de métal gris d'un gros canon. Cette façon de cacher un canon à l'intérieur d'un bâtiment me parut déloyale mais on ne me demanda pas mon avis.

Boum !

Un trou se creusa dans nos rangs.

Boum !

Boum !

Boum !

Permettez à un vétéran de deux désastreuses attaques manquées de vous signaler qu'il n'est pas aussi facile de mettre en déroute une garnison aztèque qu'on pourrait le penser à première vue. Ce canon déchargeait au milieu de nous ses obus explosifs qui se succédaient à un rythme incroyablement rapide, et chaque fois qu'un obus éclatait, cinquante de nos guerriers se volatilisaient en un nuage de fumée noire.

À l'artillerie lourde succéda le harcèlement des fusils, et nos hommes tombaient. Certes, les Muskogees étaient braves, mais un tel massacre avait de quoi décourager les plus vaillants. Ils commencèrent à se disperser dans les bois environnants.

J'entendis crier Opothle, s'efforçant de rassembler ses troupes. La palissade brûlait, maintenant. D'ici peu, le port serait aisément accessible. Tout ce que nous avions à faire était de nous retirer hors de portée du canon et de cribler le fort de nos balles. Les défenseurs finiraient bien par se trouver à court de munitions.

Mais les guerriers, accablés par trois siècles d'oppression, se montraient insensibles à la logique irréfutable de cette proposition. Certains fuyaient aussi vite qu'ils pouvaient. D'autres, complètement désorientés, erraient ici et là, pendant qu'Opothle, Topiltzin et moi tentions vainement de les regrouper.

C'est alors qu'une balle frappa Topiltzin en plein front La guerre était finie.

Je ne prétends pas avoir jamais ressenti une réelle affection pour l'ambitieux Aztèque, mais je l'avais suivi deux fois au combat, trois fois si l'on compte la partie de tlachtli, et j'étais triste de le voir mourir. Et de plus c'était la seconde fois que je m'affligeais de sa mort. Ce serait la dernière. Il était étendu dans la poussière, un filet de sang vermeil serpentait dans sa chevelure luisante. Déjà, il ne bougeait plus.

Topiltzin avait conduit l'attaque. Quand il tomba, les autres perdirent tout courage. Ceux qui avaient tenu bon abandonnèrent la lutte. Je vis Opothle, le visage congestionné par la fureur, cogner sur les hommes de sa propre tribu, leur enjoignant de rester à leur poste. Vainement. En l'espace de quelques minutes ils avaient presque tous disparu et nous ne pouvions rien faire d'autre que nous enfuir à notre tour.

Opothle partit vers le Nord. Je n'avais pas eu le temps de lui dire adieu. Et je suppose que je ne le reverrai plus jamais.

En quittant la scène du désastre je me lançai, bien entendu, droit vers l'Est. Je galopai vers la côte, vers le port et le bateau qui m'emporterait au Mexique et de là jusqu'en Afrique.

Je fouettai mon cheval fatigué. Le soleil était encore haut dans le ciel. Takinaktu avait au moins huit heures d'avance sur moi. Je croyais encore pouvoir la rattraper. Si je n'y réussissais pas, cela n'avait pas trop d'importance puisque, d'après ce qu'on m'avait dit, le trafic était réduit dans ce petit port endormi et il n'y avait guère qu'un départ par semaine. Takinaktu serait encore à terre, attendant le prochain bateau. Je galopai jusqu'au crépuscule. Et je vis que mon cheval allait mourir sous moi si je continuais à le pousser de la sorte. Je m'arrêtai donc dans une ville, vendis le pauvre animal et avec l'argent obtenu et aussi quelques billets de plus achetai une autre monture L'obscurité grandissait. Je me maudis moi-même six fois d'avoir été assez stupide pour laisser Takinaktu s'esquiver pendant que je m'engageais dans une bataille perdue d'avance.

Pourtant je savais que j'avais fait ce qu'il fallait. Si j'étais parti avec cette fille sans vouloir rien savoir de la tentative d'Opothle pour conquérir la liberté, ma conscience me l'aurait

reproché jusqu'à la fin de mes jours. J'avais pris la seule décision honorable. À présent, après l'échec de nos efforts, s'il y avait une justice dans l'univers je retrouverais Takinaktu. Elle m'attendrait.

La nuit vint, et avec elle une pluie violente. Je m'arrêtai au village et m'abritai jusqu'au matin. Il était inutile de m'obstiner à continuer sur la route boueuse. Dans le noir, un cheval trébuche ; c'était trop risquer pour un maigre avantage. Même si Takinaktu avait atteint le port, son bateau n'appareillerait pas durant la nuit, il serait toujours temps de m'embarquer le lendemain.

Je me levai au point du jour. J'éperonnai furieusement mon cheval pour le lancer vers la côte. Quand je l'atteignis, la brume de l'aube traînait encore sur la ville endormie. J'allai tout droit aux quais lézardés et demandai à un agent du port quand partirait le prochain bateau pour Chalchiuhcueyecan.

« Dans trois semaines », répondit l'homme.

Je laissai échapper un long soupir de soulagement Ma hâte forcenée avait été superflue. Trois semaines ! Trois semaines ! Trois semaines ! Cela voulait dire que Takinaktu était encore là, dans un hôtel, attendant la prochaine traversée.

Le choix d'un hôtel fut chose facile ; il n'y en avait qu'un seul dans la ville.

Je dis à l'hôtesse : « Je cherche une jeune fille au teint pâle, aux pommettes hautes et aux cheveux noirs. Qui, peut-être, porte un collier de jade et une cape de plumes. »

« Oui. Une cape de plumes. Oui, en effet. »

« Vous l'avez vue ? Où est-elle ? »

Elle était ici hier. Elle est arrivée tard dans l'après-midi.

« Bon. Et à présent ? »

« Elle a pris un bateau hier soir pour le Mexique. »

Je détournai la tête, les yeux remplis de larmes brûlantes et pas du tout héroïques. Mon cœur battait frénétiquement dans ma poitrine. Un bateau ! Un bateau hier soir ! Venue et repartie !

Maintenant je savais pourquoi il n'y aurait pas de navire pour Chalchiuhcueyecan avant plus de trois semaines. J'avais manqué le dernier d'un jour, et, avec lui, manqué Takinaktu.

Je m'étais dit que s'il y avait une justice en ce monde Takinaktu serait là qui m'attendrait. Alors, y a-t-il une justice ?

Je retins une chambre à l'hôtel. Puis je descendis jusqu'au débarcadère où je rencontrais l'homme qui m'avait déjà renseigné.

« Hier soir, vous avez vu le bateau partir pour le Mexique ? »

« Oui. »

« Avez-vous remarqué à bord une jeune fille qui n'est pas d'ici, une fille pâle et très belle, et richement vêtue à la mode aztèque ? »

Il sourit : « Oh oui, bien sûr, je l'ai vue. Sûrement la future épouse d'un prince ! »

Brusquement ma langue se délia et je lui racontai toute l'histoire. Il m'écouta avec sympathie car le port était calme ce jour-là et il n'avait rien d'autre à faire. À la fin, il se caressa le menton et demanda : « Vous dites qu'elle va en Afrique ? Et vous voulez la suivre ? »

« Tout juste. »

« Alors peut-être n'êtes-vous pas si malchanceux, après tout. Dans dix jours, il y aura dans ce port un cargo qui se rendra ensuite directement au Ghana, sans passer par le Mexique. Si je vous fais embarquer comme passager, vous serez probablement en Afrique quelques jours seulement après elle. »

« Merveilleux ! »

« Bien sûr, vous avez intérêt à avoir un passeport en règle. Dans ce domaine, les Africains sont très stricts. »

Je fouillai mes poches, afin de m'assurer que s'y trouvaient encore, après toutes mes aventures, les précieux papiers, bien fripés à présent. Puis, soudain, une idée me vint :

« Takinaktu n'a pas de passeport ! »

« Alors elle n'entrera pas en Afrique. »

« Que feront-ils d'elle ? »

« Ils la garderont en détention dans le port jusqu'au prochain bateau pour les Hespérides. » Il rit. « Le prochain, ce sera le vôtre. Donc c'est sur le vôtre qu'elle rembarquera. Quand vous descendrez à terre, vous les verrez qui la feront monter à bord ! »

Moi je ne trouvais pas ça drôle du tout. « Et il n'y aura rien à faire ? Il faudra qu'elle reparte ? »

« Il y a bien un moyen. »

« Dites ! »

Il se pencha vers moi, me glissa : « Si vous l'épousez, vous pouvez voyager tous les deux avec le même passeport. »

C'est maintenant la mi-juillet 1964. Encore quelques semaines et je fêterai mon dix-neuvième anniversaire. Si, pour changer, le Seigneur est avec moi, je le fêterai en Afrique. Et je le fêterai avec Takinaktu – ma femme.

Évidemment, je ne peux pas en être sûr. Elle a pu se débrouiller pour passer la douane et dans ce cas elle aura sans doute disparu à l'intérieur des terres. Mais j'espère bien qu'on l'aura gardée en détention, que c'est là que je vais la retrouver, furieuse contre le monde entier, s'attendant à un rapatriement imminent. Et je lui enseignerai le seul moyen d'éviter qu'on la réexpédie aux Hespérides. Alors on verra ce qui arrivera.

Pour le moment, je suis sur un bateau, ou quelque chose qui y ressemble. Un rafiot branlant qui se traîne vers l'Est à grande peine. Cela fait deux semaines que nous sommes en mer, et le voyage durera encore longtemps. Je suis le seul passager. Je ne cherche pas la compagnie de l'équipage. Je n'engage pas non plus la conversation avec la cargaison de porcs, dans la cale.

Alors je rédige ce récit. Je l'ai commencé pour passer le temps qui me semblait si long, dans ce port où j'attendais mon départ. Je continue à gribouiller chaque jour vingt ou trente pages. C'est maintenant un épais manuscrit. Si j'y parle de moi, si je raconte qui je suis, où je suis allé, c'est dans l'espoir de me connaître moi-même un peu mieux.

En supposant que je retrouve Takinaktu, je lui ferai lire ces feuillets afin qu'elle me connaisse un peu mieux elle aussi. De plus, elle est bon juge en littérature. Si elle pense que le récit plutôt désordonné de mes aventures pourrait intéresser d'autres lecteurs, j'essaierai de le faire publier. Mais pour le moment, tout cela est bien loin.

Il n'est guère satisfaisant de terminer un ouvrage de ce genre alors que le héros en est encore à chercher l'héroïne sans avoir l'assurance qu'il la trouvera jamais. Pourtant il faut bien que cela finisse ainsi, puisque je ne sais toujours rien du dénouement. Quoiqu'il soit téméraire de se prononcer sur ce qui appartient encore à l'avenir, je crois fermement que je retrouverai Takinaktu, qu'elle me pardonnera d'être resté à me battre, que je lui pardonnerai sa fuite. Et ainsi tout sera bien.

En attendant, j'évoque mon vieil ami Quéquex et lui emprunte une fois encore sa précieuse idée de la Porte des Mondes. Je ferme les yeux, je me tiens sur le seuil. Au-delà du rayonnement doré je vois les autres mondes possibles. Je vois un monde dans lequel Takinaktu et moi nous ne nous sommes pas disputés mais avons pris ensemble le bateau pour l'Afrique. Je vois un monde dans lequel Topiltzin a survécu et a gagné le royaume qu'il convoitait. Je vois un monde où chaque homme est son propre maître, où il n'y a plus ni vaincus ni conquérants. Derrière la Porte, il y a encore bien d'autres mondes. Il y en a un dans lequel Takinaktu et moi vivons heureux ensemble, tout le reste de nos jours.

Peut-être. Le vieux bateau avance lentement vers l'Est.

Vers l'Afrique. Vers Takinaktu. Et une vie nouvelle.

Vers l'Afrique !

FIN